

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

# DOCUMENTS

PUBLIÉS A L'OCCASION DE LA

## GUERRE EUROPÉENNE

(1914-1916)

### RAPPORT

DE

MM. F. THORMEYER et D<sup>r</sup> F. FERRIÈRE jun<sup>r</sup>.

sur leurs visites aux camps de prisonniers en Russie.

• Octobre 1915 à Février 1916.

HUITIÈME SÉRIE

Mars 1916



INTER ARMA CARITAS

GENÈVE

LIBRAIRIE GEORG & C<sup>ie</sup>

Maisons à Bâle et à Lyon

C G1 A 19 – 01.08

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

---

# DOCUMENTS

PUBLIÉS A L'OCCASION DE LA

## GUERRE EUROPÉENNE

(1914-1916)

---

### RAPPORT

DE

MM. F. THORMEYER et Dr F. FERRIÈRE junr.

sur leurs visites aux camps de prisonniers en Russie.

---

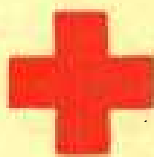
Octobre 1915 à Février 1916.

---

HUITIÈME SÉRIE

---

Mars 1916



INTER ARMA CARITAS

GENÈVE

LIBRAIRIE GEORG & C<sup>ie</sup>

Maisons à Bâle et à Lyon

GENÈVE

IMPRIMERIE ALBERT KUNDIG

# RAPPORT

de MM. F. Thormeyer et D<sup>r</sup> F. Ferrière, jun<sup>r</sup>, sur leur visite  
aux camps de prisonniers en Russie. (Octobre 1915 et  
février 1916.)

---

## I

### INTRODUCTION.

La Délégation chargée par le Comité international de la Croix-Rouge de visiter les camps de prisonniers de guerre en Russie est partie de Genève le 14 octobre 1915. Après avoir traversé l'Allemagne, la Suède et la Finlande, elle est arrivée à Pétrograde le 22 octobre.

Nous avons été, à notre arrivée, cordialement accueillis par M. Edouard Odier, ministre de Suisse à Pétrograde, qui consacre tout son temps et toutes ses forces aux devoirs d'un poste aussi important que difficile. Nous sommes heureux de lui exprimer ici notre sincère reconnaissance pour sa constante sollicitude et pour tous les bons offices qu'il nous a rendus pendant toute la durée de notre séjour en Russie. Grâce à son dévoué concours, nous avons aussitôt commencé les démarches nécessaires à l'organisation de notre mission. Nous ne saurions trop insister sur la courtoisie et la bienveillance que nous ont témoignées les autorités russes. Nous n'avons eu qu'à nous louer de leur accueil. Nous considérons comme un agréable devoir de leur adresser ici l'expression de notre gratitude.

La Direction de la Société russe de la Croix Rouge a fait aussi un excellent accueil aux envoyés du Comité interna-

tional et s'est empressée, soit de leur fournir tous les renseignements utiles, soit de leur donner toutes les facilités possibles pour l'accomplissement de leur tâche. Pendant tout le cours de notre voyage, nous avons constaté avec joie que l'importance historique du Comité international de Genève et son activité actuelle sont pleinement appréciées en Russie.

A l'Etat-Major général, le Comité spécial d'évacuation des prisonniers de guerre, dirigé par M. le Colonel Myslitzky, nous a donné de nombreuses indications sur la répartition des camps sur le territoire de l'Empire. L'examen attentif de la carte nous a rapidement convaincus que le temps dont nous disposions ne nous permettrait pas de visiter *tous* les lieux d'internement des prisonniers de guerre. Six mois suffiraient à peine à cette tâche. Au point de vue de la répartition des prisonniers, on peut distinguer trois régions principales : les provinces du centre, la Sibérie, et le Turkestan.

Les provinces du centre ne présentent guère de grands camps de concentration. On y a surtout interné les prisonniers employés aux travaux agricoles. Par ce fait, la plupart des prisonniers se trouvaient disséminés à l'intérieur des gouvernements, dans les campagnes. Les camps indiqués sur la carte ne contenaient qu'un nombre insignifiant et toujours variable de prisonniers. D'autre part, à leur retour des champs, ces prisonniers sont généralement évacués sur les camps de concentration.

Par suite de ces circonstances, la visite des provinces du centre aurait pris un temps considérable et n'aurait atteint qu'un nombre restreint de prisonniers. Nous nous sommes donc bornés à recueillir sur la situation de ces derniers des renseignements qui seront donnés dans la suite de ce rapport.

La région de la Sibérie, au moment de notre arrivée à Pétrograde, était déjà visitée par des missions américaines, par des envoyés suédois et par les sœurs allemandes de la Croix-Rouge. Nous avons donc jugé que le Turkestan, moins visité et placé dans des conditions spéciales de climat et de régime, pourrait présenter à notre mission un champ d'observations intéressantes.

Ces considérations nous amenèrent à nous tracer l'itinéraire suivant : Pétrograd, — Moscou, — Nijni-Novgorod, — Samara, — Orenbourg, — Tachkent, — Samarcande, — Merv, — Krasnovodsk, — avec bifurcation dans quelques directions. Nous pûmes même, à notre retour à Tachkent, pousser une pointe de quelques jours dans la province de Fergâna et visiter les camps de Khodjent et d'Andijan. Cette expédition achevée, nous rentrâmes à Pétrograde vers la fin de décembre. A ce moment, d'accord avec le Comité international, nous décidâmes de compléter notre enquête par l'inspection de quelques camps de prisonniers en Sibérie. Les renseignements qui circulaient un peu partout sur l'état des prisonniers dans cette région nous paraissaient contradictoires ou exagérés. Notre souci d'impartialité nous commandait d'aller en juger par nous-mêmes. La rigueur de la saison, tout en rendant notre voyage plus pénible, présentait d'ailleurs ce grand avantage de nous faire voir la vie des camps dans les conditions les plus extrêmes de température. Voir la Sibérie en été eût fait le bonheur d'un touriste. Toute autre était notre mission.

Notre départ pour la Sibérie eut lieu le 29 décembre. Le 23 janvier nous étions de retour à Pétrograde, et le 6 février à Genève après une absence de près de quatre mois.

Le 27 octobre, la Délégation du Comité international eut l'honneur d'être présentée à S. M. l'Impératrice Marie Féodorovna. L'auguste Protectrice de la Croix-Rouge russe a bien voulu s'intéresser à notre mission et nous souhaiter un heureux voyage.

Dans les quelques heures libres que nous laissaient nos préparatifs et les démarches officielles, nous pûmes visiter le lazaret de la Colonie suisse à Pétrograde, le grand dépôt de la Société russe de la Croix-Rouge à Pétrograde, admirablement dirigé par M. Ordine, le vaste et splendide lazaret du Palais d'hiver, l'Agence de renseignements sur les prisonniers de guerre, etc., etc.

Nous donnerons peut-être un jour dans le *Bulletin international* nos impressions sur ces intéressantes institutions.

## II

### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Avant de présenter les observations recueillies dans les différents camps que nous avons visités, il nous paraît nécessaire d'exposer quelques considérations générales, destinées à donner leur juste valeur aux faits que nous aurons à citer.

L'impartialité a été notre constante préoccupation. Dégager la vérité dans la masse des allégations intéressées ou passionnées est une entreprise impossible. Il faut voir et observer soi-même, recueillir des faits, noter des données sûres, vérifier les assertions, et tenir compte surtout du témoignage de ses propres yeux. Une fois les faits établis, il faut les comprendre.

La connaissance des conditions spéciales de la vie en Russie est indispensable pour obtenir une appréciation exacte du traitement des prisonniers de guerre. Les opinions que nous avons eu l'occasion d'entendre ou de lire dans la presse ne tiennent généralement pas compte de ces conditions spéciales et peuvent encourir par là le reproche de partialité. La constatation des faits, sans l'examen précis des circonstances où ils se produisent, ne peut conduire qu'à des conclusions inexactes. Parmi ces conditions spéciales à la Russie, les unes sont de caractère permanent, les autres de caractère temporaire.

Dans la première catégorie nous rangerons l'énormité des *distances* qui a pour conséquence la difficulté des communications. Pour visiter un nombre relativement restreint de camps, la Délégation a eu à parcourir en Russie environ 25,000 kilomètres. Lorsqu'il est nécessaire de transporter des prisonniers de guerre depuis le théâtre des hostilités jusqu'à Krasnovodsk ou à Vladivostok, il est évident qu'un pareil trajet, accompli lentement et dans des conditions forcément incommodes, constitue pour les prisonniers une longue et



dure épreuve. L'encombrement des lignes amène des retards considérables. Le ravitaillement n'est pas toujours facile. Diminuer les distances est naturellement chose impossible. Nous estimons cependant qu'il serait utile d'éviter les déplacements qui ne sont pas absolument justifiés par les nécessités militaires. Il y aurait avantage, à tous les points de vue, à ce que les prisonniers, une fois amenés à leur lieu d'internement, y séjournassent d'une manière permanente. Le service du camp, l'hygiène et la correspondance pourraient ainsi faire des progrès appréciables. Néanmoins, le déplacement des prisonniers employés aux travaux agricoles dépend surtout de circonstances locales difficiles à modifier.

Une autre condition à considérer est le *climat* qui, bien que très différent suivant les régions, est en général extrême et rigoureux. Des hommes, habitués dès leur enfance, à des climats tempérés, sont moins en état de résister aux températures extrêmes qui règnent en Russie et qui atteignent souvent un écart annuel de quatre-vingts degrés. Quelques régions où le climat est moins rigoureux et même agréable, comme, par exemple, le Turkestan, présentent des périodes malsaines qui influent sur la morbidité. Le climat de la Sibérie, malgré sa sinistre réputation, est sain et peu propice au développement des épidémies.

L'*alimentation* de la population russe, dans un pays presque exclusivement agricole, dépend naturellement des conditions de la culture du sol. Bien que cette alimentation soit saine et suffisante, elle diffère assez de la nourriture généralement en usage dans l'Europe occidentale, pour que les prisonniers de guerre, particulièrement les citadins, aient eu, dans les premiers temps surtout, quelque peine à s'y habituer. Ce changement de régime peut avoir eu quelque influence sur l'état sanitaire dans un certain nombre de cas. Mais, dans beaucoup d'autres, les plaintes au sujet de la nourriture proviennent principalement de l'inaccoutumance. Pour citer un exemple, nous avons, au Turkestan, entendu plusieurs fois des prisonniers se plaindre de ce « qu'il n'y avait pas assez de pommes de terre dans la soupe. »

Très probablement, ces prisonniers, originaires de pays

où la pomme de terre est très abondante et forme la base de l'alimentation populaire, ignoraient qu'on ne cultive pas la pomme de terre au Turkestan et que celles qu'on leur fournissait avaient fait un trajet de trois ou quatre mille kilomètres pour arriver à leur gamelle. Déraciner chez la population musulmane indigène le préjugé qui s'oppose à la culture de la pomme de terre n'est pas l'œuvre de quelques mois. En Sibérie, nous avons entendu un officier prisonnier se plaindre amèrement de ce qu'on ne fournissait pas de légumes frais. Que répondre à de semblables prétentions ? Quand nous aborderons la question de l'eau, nous retrouverons encore ces circonstances naturelles que la meilleure volonté du monde ne saurait modifier complètement.

Parmi les circonstances de nature temporaire, il faut noter la question des *réfugiés*, qui a considérablement compliqué la tâche des autorités militaires et civiles. L'organisation du logement, du ravitaillement, de la répartition de plusieurs millions de ces pauvres gens était un devoir impérieux, mais difficile à remplir. La pénurie de locaux disponibles était si grande qu'en plusieurs endroits, par exemple à Tachkent, à Andijan et à Omsk, on dut mettre à leur disposition une partie des emplacements destinés aux prisonniers de guerre. C'était un spectacle poignant que celui que présentait cette foule de femmes, d'enfants et de vieillards venant, leur gamelle à la main, chercher à la cuisine du camp leur repas de la journée. Sur des cordes tendues entre les arbres du vaste préau, séchaient de pauvres effets de lingerie, sommairement lavés dans le ruisseau. Les souffrances de ces malheureux réfugiés ne différaient guère de celles des prisonniers, sinon par le fait qu'elles étaient subies par des êtres débiles qui n'avaient participé à la guerre que pour en supporter les terribles conséquences.

Une autre difficulté dans la question du traitement des prisonniers de guerre réside dans le fait que ces derniers appartiennent à des *nationalités* différentes. Il est certain que, même ayant combattu sous les mêmes drapeaux ou du moins pour la même cause, les prisonniers ont conservé leurs différences ethniques et souvent leurs antipathies de races. Dans

l'énervement de la captivité, ces rivalités nationales tournent à l'aigreur. Des querelles surgissent. Des dénonciations se produisent. Dans plusieurs camps, il a fallu séparer les divers éléments, particulièrement en ce qui concerne l'armée austro-hongroise. Les considérations qui ont fait interner généralement les Allemands dans la Sibérie Orientale et les Austro-Hongrois dans la Sibérie Occidentale et au Turkestan, sont plutôt de nature politique et militaire. Parmi les prisonniers austro-hongrois que nous avons visités, il y avait au moins dix nationalités différentes : Autrichiens, Hongrois, Tchèques, Slovènes, Galiciens, Moraves, Serbes, Roumains, Italiens, etc. Cette complexité est loin de faciliter la tâche des autorités des camps.

Comme conséquence de la différence des nationalités, la diversité des *langues* crée une difficulté sérieuse. S'il est relativement fréquent de trouver des officiers russes parlant l'allemand, en revanche, le magyar est totalement inconnu. C'était pour nous un véritable regret de ne pouvoir nous entretenir avec les prisonniers hongrois dont la plupart ne connaissent pas l'allemand. Les renseignements que nous avons recueillis sur eux nous sont parvenus par l'intermédiaire d'autres prisonniers servant d'interprètes. Dans les hôpitaux, les sœurs de charité nous ont dit la peine qu'elles éprouvaient à soigner des malades sans pouvoir échanger quelques paroles avec eux. Quelques-unes de ces femmes dévouées se sont mises à apprendre un peu de magyar. Cette langue est si peu répandue en dehors de la Hongrie et d'ailleurs si différente des autres langues européennes, que la censure de la correspondance écrite en magyar a présenté une difficulté presque insurmontable. A Pétrograde même, on ne disposa à une certaine époque que d'un seul censeur pour le magyar. Naturellement, il pouvait à peine accomplir la centième partie de sa besogne. Des centaines de milliers de lettres ont été expédiées avec des retards immenses ou simplement abandonnées. Sur l'initiative de la Direction générale de la Société russe de la Croix Rouge, un grand nombre de cartes postales ont été envoyées à destination sans être censurées, le laps de temps écoulé étant largement

suffisant pour sauvegarder les intérêts militaires. On verra au chapitre spécial qui traite de la correspondance à quel point la différence de prononciation et d'orthographe des noms hongrois a compliqué la transmission des lettres et des envois d'argent.

Les Roumains sont au point de vue des langues dans une situation analogue à celle des Magyars, tandis que les Serbes et les Slovaques parlent un dialecte assez rapproché des idiomes slaves pour qu'une conversation soit possible.

Nous n'oublierons jamais l'expression de joie qui s'épanouissait sur les visages des prisonniers originaires du Trentin ou de l'Istrie lorsque nous leur adressions quelques paroles en italien. Quant aux Turcs, c'est par un prodige de polyglottisme que nous avons pu communiquer avec quelques-uns d'entre eux.

Pour terminer ces considérations générales, nous ajouterons que le genre de vie du soldat russe est simple et plutôt rude. Couchant à la dure, se contentant d'une nourriture abondante mais peu variée, supportant facilement le froid et la chaleur, le soldat russe se passe aisément du confort qui s'est introduit dans d'autres armées. Le règlement applique aux prisonniers de guerre les mêmes prescriptions qu'aux militaires russes. C'est de droit strict. L'important est de veiller à ce que ces prescriptions soient intégralement observées.

---

## PREMIÈRE PARTIE

### RAPPORT GÉNÉRAL

Nous allons maintenant examiner les conditions générales de la vie des prisonniers de guerre en Russie, en groupant les nombreuses observations que nous avons faites durant notre voyage, ainsi que les renseignements que nous avons pu recueillir et contrôler. Cette manière de procéder nous évitera les redites à propos de chaque localité. Dans la description particulière de chaque camp, nous noterons les différences sensibles et les conditions spéciales.

Les points que nous aborderons dans cette étude sont les suivants :

- 1° Logement des prisonniers.
- 2° Couchage.
- 3° Installations accessoires.
- 4° Nourriture.
- 5° Eau.
- 6° Propreté et hygiène. Vêtements.
- 7° Travail.
- 8° Traitement et état moral.
- 9° Situation des officiers.
- 10° Hôpitaux et lazarets.
- 11° Etat sanitaire.
- 12° Correspondance.

#### 1. Logement des prisonniers de guerre.

Aux termes du Règlement sur le traitement des prisonniers de guerre en Russie promulgué le 7/20 octobre 1914<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Une traduction de ce Règlement a été publiée dans le *Bulletin International*, T. XLVI, p. 245.

ceux-ci sont internés auprès des troupes locales. Les conditions de leur logement sont semblables à celles des troupes russes. Dans une partie des cantonnements, les prisonniers ont été installés dans les casernes, devenues inoccupées par suite du départ des soldats russes. Ces casernes sont, en général, solidement construites, sur un plan approprié à leur destination. L'espace, l'air et la lumière y sont largement distribués. Les installations accessoires sont aménagées convenablement. Dans un grand nombre de localités, les prisonniers ont été logés dans les camps d'été où les troupes passent ordinairement une partie de l'année. Ces camps d'été comprenaient des baraques fermées ou demi-ouvertes. Dans quelques endroits on installa des tentes, mais elles ont dû rapidement être supprimées. Nous n'en avons vu nulle part. A l'approche de la saison froide, on se mit à construire des logements d'hiver. Par suite de diverses circonstances, les travaux de construction ou de transformation des locaux n'avancèrent que lentement. Dans plusieurs camps au Turkestan, on travaillait encore au milieu de novembre à la construction des baraques. Il est vrai que dans cette région les froids commencent tard et durent peu. En Sibérie, l'abondance et la proximité des matériaux ont permis de pousser plus activement la construction. Le type de baraque que nous allons décrire est celui qui est le plus généralement établi. D'un camp à l'autre, il présente des différences, soit dans les dimensions, soit dans l'aménagement intérieur. A part ces différences que nous signalerons, le type est à peu près partout le même. Les mesures que nous donnons sont approximatives, mais aussi exactes qu'il nous a été possible de les prendre.

La baraque-type mesure environ 30-40 mètres de longueur sur 12 de largeur. A l'intérieur, les murs ont de 3 à 4 mètres jusqu'aux angles du toit qui est à deux pentes. La hauteur du sol intérieur à l'angle supérieur du toit est de 6 à 7 mètres. Ces dimensions donnent un espace intérieur d'environ 1,800 à 2,000 mètres cubes. Lorsque les baraques sont occupées normalement par 250 hommes, le cube d'air par homme est de 7 à 8 mètres, tandis qu'il est réduit à 6 mètres

si la chambrée est de 300 hommes. Quoique, dans la règle, ces cubes de 6 à 8 mètres par homme puissent être considérés comme suffisants, il faut noter que dans la saison froide, les hommes sortent moins, que les fenêtres sont fermées à fond et que l'aération se fait moins rapidement. La plupart des baraques ont des cheminées spéciales d'aération et les poêles produisent aussi un énergique appel d'air. Nous n'avons pas constaté dans les baraques de construction récente cette atmosphère pénible et suffocante qui est spécifique aux casernements mal tenus. Les murs des baraques sont construits en brique ou en bois. Au Turkestan, la brique séchée au soleil est employée dans toutes les bâtisses du pays et la brique cuite est réservée pour les poêles et pour les maisons de luxe. Les murs de briques séchées ont ordinairement de 30 à 35 centimètres d'épaisseur et reposent sur un socle de briques cuites. Ils présentent une solidité très suffisante pour soutenir la ferme et la toiture. Pour cette dernière, on emploie la tôle et les planches. Mais, le plus souvent, au Turkestan, on se sert du procédé indigène qui consiste à étendre sur des perches transversales des nattes de roseaux noyées dans une épaisse couche de glaise. Cette couverture, d'environ 30 centimètres d'épaisseur, est imperméable, chaude en hiver et fraîche en été. Les murs des baraques sont enduits à l'intérieur et à l'extérieur d'une couche de terre glaise et souvent en argile battue, parfois en briques, rarement en bois.

En Sibérie, le bois, très abondant, joue le rôle principal dans la construction des baraques. Les murs sont faits de grosses poutres enchevêtrées aux angles. Les interstices sont calfeutrés avec de l'étaupe. La paroi intérieure est quelquefois doublée de planches. De solides colonnes de bois soutiennent le toit. Celui-ci est généralement formé d'un double lambrissage de planches, entre lesquelles on met une forte couche de sciure et de copeaux de bois. La couverture extérieure de la toiture est faite de carton bitumé, plus rarement de tôle. Des tambours de planches protègent les portes contre l'arrivée directe de l'air extérieur. Malheureusement, la nécessité de lutter contre le froid amène les constructeurs sibé-

riens à réduire le nombre et la dimension des fenêtres. Il en résulte que les baraques ne sont, en général, pas assez éclairées. Par les sombres jours d'hiver, cette demi-obscurité cause une impression pénible et contribue à faire paraître aux prisonniers bien longues les journées de captivité. Le givre, qui recouvre constamment les vitres, réduit encore le faible éclairage qui pénètre dans les baraques.

Il existe aussi, en nombre plutôt restreint, une autre sorte de baraques portant le nom de *zemlianki*. Ce sont des baraques ordinaires, mais enfoncées dans le sol à une profondeur d'environ 1<sup>m</sup> 20. On accède à l'intérieur par un escalier de 5 ou 6 marches. Les pans inférieurs de la toiture arrivent à près de 60 à 80 centimètres du sol. Ces *zemlianki* sont souvent utilisées par les troupes russes qui montent la garde le long des lignes de chemins de fer. Elles sont plus fraîches en été et mieux chauffables en hiver que les baraques ordinaires. Il est vrai que les soldats russes y séjournent surtout la nuit et pendant de courtes périodes. Comme logement de prisonniers, elles présentent de sérieux inconvénients. Aux époques de pluie et de dégel, elles deviennent forcément humides. Le sol se détrempe. Le soleil n'y pénétrant que difficilement, l'humidité et la boue s'y maintiennent longtemps. L'escalier, dont les marches sont couvertes de neige et de glace, est d'un usage pénible. Dans la partie des murs qui dépasse le sol sont pratiquées des fenêtres d'environ 80 cent. de largeur sur 30 cent. de hauteur. Le jour oblique qui pénètre par ces ouvertures ne suffit absolument pas à éclairer l'intérieur des baraques. On y voit juste assez clair pour circuler, mais toute occupation est, par le fait, impossible.

Bien que dans certains camps, comme à Krasnoïarsk, ces *zemlianki* aient été construites sur un type plus large et plus commode, nous sommes d'avis que ce genre de baraques n'est pas approprié au séjour prolongé des prisonniers.

Outre les casernes, les baraques et les *zemlianki*, l'affluence des prisonniers a obligé l'administration militaire à utiliser tous les locaux qu'on a trouvés disponibles ou qu'on a pu faire évacuer par leurs occupants ordinaires.



Dans ce domaine règne une diversité extrême. On a pris tout ce qu'on a pu, bon ou mauvais. Par exemple, à Samara, on a affecté au logement des prisonniers l'Institut Stolypine, vaste bâtiment bien construit, bien aéré et bien éclairé. A Omsk, on a utilisé les anciens bâtiments de l'Exposition sibérienne, assez spacieux, mais légèrement construits et difficiles à chauffer. A Novonicolaevsk, on a pris les halles au marché de la municipalité. Nous indiquerons, à propos de chaque localité, ces installations de fortune, dont plusieurs ne sont du reste que provisoires. Mais, en général, on peut dire que les bâtiments qui n'ont pas été construits spécialement en vue de loger des soldats ou des prisonniers, répondent mal à cette destination et présentent de notables inconvénients.

Tous les locaux occupés par les prisonniers sont pourvus d'appareils de chauffage. Ceux-ci consistent ordinairement en poêles de briques, de forme circulaire de 3 mètres de haut, entourés d'une enveloppe de tôle. Suivant la dimension des baraques, il y a de 4 à 8 de ces poêles. Au Turkestan, où l'hiver est peu rigoureux, on emploie des poêles de fonte d'un mètre de hauteur qu'on alimente avec du charbon. En Sibérie, le chauffage se fait presque exclusivement au bois. Il est très difficile de dire si le chauffage est toujours et partout suffisant. Par les très grands froids, des locaux de 2,000 mètres cubes sont difficiles à chauffer. D'autre part, la présence de deux ou trois cents hommes dans ces mêmes locaux en élève la température. Nous avons entendu plusieurs fois des prisonniers se plaindre du froid dans les chambrées. Ceux qui sont couchés dans le voisinage des portes se plaignent d'être exposés aux courants d'air. Il faut tenir compte aussi du fait que beaucoup de ces hommes sont vêtus plutôt légèrement. Mais, à part quelques exceptions temporaires, le chauffage des logements de prisonniers est suffisamment assuré.

Dans les camps de concentration spécialement organisés pour cette destination, les baraques sont alignées en longues files sur un espace considérable. La distance latérale entre les baraques est de 20 à 30 mètres. Les rues formées par les

rangées de baraques ont de 25 à 50 mètres de largeur. Ce qui frappe, au premier abord, dans la visite des camps, c'est le vaste espace de terrain qui entoure les bâtiments. Certains camps occupent des centaines d'hectares de terrain. On voit d'emblée les avantages de ces larges espaces. Les baraques sont amplement exposées à l'air et au soleil; les prisonniers ont une place énorme pour circuler; il n'y a nulle part d'encombrement; les risques d'incendie sont localisés.

Les camps de concentration situés dans les villes sont, en général, entourés d'une clôture de planches, comme celle qui enferme, en temps ordinaire, les casernements des troupes. Les camps situés en dehors des agglomérations ne comportent aucune clôture. On ne voit nulle part de fil de fer barbelé. Au Turkestan, les prisonniers pouvaient se promener librement dans les vastes espaces entourant les camps. En Sibérie également, la circulation des prisonniers aux environs des camps était très largement autorisée. Malheureusement, de nombreuses tentatives d'évasion ont obligé les autorités militaires à prendre des mesures de précaution et à limiter les facilités de promenade accordées aux soldats et aux officiers prisonniers. On ne comprend que trop l'attrait irrésistible qu'exerce l'idée de l'évasion sur des esprits aventureux, excités par une longue captivité. Avec la complicité et l'aide matérielle de quelques camarades et souvent avec des connivences extérieures, une certaine quantité d'hommes tentent le coup, soit individuellement, soit par petits groupes. D'après quelques renseignements que nous avons obtenus, les trois quarts des évadés sont repris au bout de quelques jours. De l'autre quart, une partie périt dans les énormes difficultés d'un trajet dans de vastes espaces déserts. Le nombre de ceux qui réussissent dans leur entreprise est relativement très restreint. Mais il est inévitable que ces tentatives d'évasion aient amené, dans les facilités de circulation autrefois largement accordées aux prisonniers, une limitation dont se plaignent surtout les officiers. Comme il serait presque impossible de clôturer les vastes terrains occupés par les camps, on a établi une ligne de sentinelles sur la limite que les prisonniers ne doivent pas dépasser dans

leurs promenades. Même avec cette restriction, on peut dire qu'en général, et surtout dans les camps de concentration situés en dehors des villes, les prisonniers ont à leur disposition des espaces largement suffisants pour prendre l'exercice nécessaire.

Pour compléter ce chapitre, il nous faudrait parler des officiers prisonniers. Les conditions du traitement et le genre de vie des officiers sont naturellement très différentes de la situation des simples soldats. Nous leur consacrons un chapitre spécial. Sauf indications contraires, nous ne parlons, dans ces considérations générales, que des conditions d'existence des soldats prisonniers.

## 2. Couchage.

Le mode de couchage usité dans tous les casernements de l'armée russe est celui du lit de corps de garde qui porte le nom de *narys* (en allemand *Pritschen*). C'est aussi celui qui est employé dans les logements des prisonniers de guerre. C'est un plancher établi sur toute la longueur des baraques et fixé aux colonnes qui supportent la toiture. La partie inférieure de ce plancher est à 60 centimètres environ du sol, la partie supérieure (la tête) à 80 ou 85 centimètres. La longueur disponible pour le corps est de 1<sup>m</sup> 80 à 2 mètres. Comme il n'y a point de séparation entre les coucheurs, la largeur disponible dépend du nombre des occupants. Dans la règle, elle n'est jamais inférieure à 1 archine, soit 72 centimètres. Un second étage de *narys* se superpose au premier à une distance d'environ 1 mètre ou 1<sup>m</sup> 20. Dans les casernements où la hauteur du local le permet, on admet trois étages de *narys*. Très exceptionnellement, nous avons constaté quatre étages, ce qui est assurément mal commode et peu sain. Les hommes accèdent aux étages supérieurs par des échelons fixés aux colonnes. Il serait à désirer que la norme de deux étages ne fût jamais dépassée. Les *narys* sont disposés sur deux rangées, c'est-à-dire que les têtes se trouvent toutes sur une ligne centrale et que les pieds arrivent aux bords extérieurs. Entre ces deux rangées se trouve un

couloir central ayant suivant les cas 1<sup>m</sup> 50 à 2 mètres de largeur. Un autre couloir plus étroit (80<sup>cm</sup> à 1<sup>m</sup> 20 environ) suit sur toute leur longueur les murs intérieurs de la baraque. Une autre disposition, moins hygiénique, que nous avons constatée très rarement, met une rangée simple de narys le long du mur et une rangée double au milieu de la baraque, laissant ainsi deux corridors longitudinaux. L'inconvénient de ce système est que les lits rapprochés du mur sont plus exposés au froid et à l'humidité, tandis que la rangée centrale, dans l'axe des portes, est sujette aux courants d'air. Des planches, fixées aux colonnes au-dessus des têtes de lit, supportent les effets appartenant aux prisonniers. On y voit des sacs, des corbeilles, parfois même des caisses ou de petits coffres.

Dans la règle, le plancher des narys ne reçoit aucune garniture, ni matelas, ni paillasse. Le soldat russe couche ainsi sur la dure. Les prisonniers se sont souvent plaints de ce mode de couchage auquel ils avaient peine à s'habituer. On a essayé diverses améliorations. Dans certains camps, on avait donné de la paille. Au bout de quelques jours, cette paille brisée se transformait en poussière qui, pénétrant dans la bouche ou dans les narines des dormeurs, devenait un foyer de maladies. Une partie de la paille, tombée à terre, formait une litière qui s'accumulait. Le nettoyage devenait illusoire.

On a eu recours à un autre procédé. Avec la paille qu'on leur fournit, les prisonniers tressent des nattes assez épaisses (environ 2 à 4 centimètres) et solides. Au Turkestan, la paille est remplacée par des roseaux ou même de la paille de riz. Les prisonniers sont devenus très habiles dans ce genre de travail. Ces nattes forment évidemment une couche moins dure que la planche nue et, comme elles sont un progrès appréciable, il serait à désirer que leur emploi fût généralisé. Elles ne laissent pas d'avoir des inconvénients dont les plus graves sont de favoriser la propagation des insectes et de présenter un danger d'incendie. Les narys sans nattes sont d'un nettoyage plus facile.

Les hommes s'étendent sur leur couche tout habillés. Ceux

qui ont des capotes ou des manteaux s'en couvrent, les autres s'en passent. La question des couvertures est une de celles qui ont soulevé le plus de réclamations. On l'a discutée sans aboutir à aucun résultat. Le soldat russe ne reçoit pas de couverture. Il a son manteau pour se couvrir la nuit. Le Gouvernement ne se considère pas comme fenu de fournir aux prisonniers ce qui n'est pas accordé à ses propres troupes. Et cependant, ces couvertures sont réellement ce dont les prisonniers ont le plus besoin. Le Gouvernement allemand a déjà fait parvenir, par l'entremise des délégations suédoises, un nombre considérable de couvertures qui ont été distribuées principalement dans les camps de Sibérie. Le Gouvernement austro-hongrois en a aussi envoyé une grande quantité. Tous ces envois sont bienfaisants, mais encore insuffisants.

Nous signalerons à cette occasion un inconvénient qui ne tardera pas à se produire. Lorsque la saison chaude arrivera, les hommes, partant pour les travaux des champs, ne prendront pas avec eux leurs couvertures. Qu'en feront-ils ? Où les déposeront-ils, puisqu'ils ne savent pas dans quel camp ils seront envoyés plus tard ? Beaucoup céderont à la tentation de vendre leur couverture à vil prix pour s'acheter du tabac ou autre chose. Au retour du froid, tout sera à recommencer. A notre avis, si l'on savait s'entendre, le meilleur mode de procéder serait le suivant : on remettrait à l'administration du camp, contre récépissé, le nombre de couvertures voulu, au lieu de les distribuer personnellement aux prisonniers. L'administration veillerait à ce que ces couvertures fussent employées dans les baraques, pendant la saison froide et conservées en été dans un magasin spécial, sous la surveillance d'un officier désigné parmi les prisonniers. Avec un peu de confiance de part et d'autre, on arriverait à la solution de ce pénible problème.

### 3. Installations accessoires.

Nous rangeons sous cette rubrique tous les bâtiments qui, en dehors du logement, servent à la vie et à l'entretien des

prisonniers de guerre. Nous n'en parlerons qu'au point de vue de leur construction et de leur aménagement. Il sera traité de leur fonctionnement dans les chapitres correspondants.

Les *cuisines* sont généralement installées dans des bâtiments spéciaux dont le nombre est le plus souvent en rapport avec la quantité de prisonniers que renferme le camp. Elles présentent de longs et massifs fourneaux de briques dans lesquels sont encastrées des chaudières destinées à la cuisson des aliments. Des marches en bois ou en briques permettent aux cuisiniers de manier la grosse spatule de bois qui sert à « brasser le rata. » Des tables, rangées le long des murs, servent au découpage de la viande et aux autres manipulations. Les cuisines sont propres et bien tenues. Elles ne sont pas enfumées, sauf par l'inévitable vapeur produite pendant la cuisson des aliments. Les prisonniers qui sont chargés des fonctions de cuisiniers ont bonne mine et paraissent satisfaits de leur situation.

Les boulangeries produisent aussi une excellente impression. La propreté en est généralement irréprochable. Les pétrins sont disposés d'un côté et les fours de l'autre. Une salle spéciale sert à déposer le pain avant sa distribution. Une autre pièce, fermant à clef, contient la provision de farine. Quelquefois la boulangerie est attenante à la cuisine, mais, en règle générale, elle occupe un bâtiment à part. Le chauffage des fours se fait le plus souvent au bois, plus rarement au charbon, très exceptionnellement, comme à Krasnovodsk, à la naphte. Les fours de cette dernière localité sont d'un agencement ingénieux qui nous a fort intéressés. A Tomsk et à Krasnoïarsk, nous avons vu des boulangeries remarquables par leurs vastes proportions, leur installation bien comprise et leur parfaite tenue. Le travail est fait par des équipes de prisonniers et dure six heures. Certaines boulangeries produisent 16,000 kilogs de pain par jour.

Qu'il nous soit permis de citer les paroles que nous ont dites des prisonniers en train de laver de la vaisselle : « Quand nous reviendrons chez nous, nous n'aurons plus

besoin de nos femmes; nous ferons le ménage aussi bien qu'elles ! »

Les *réfectoires* n'existent pas dans tous les camps. Dans un certain nombre d'entre eux, les prisonniers apportent la portion qu'ils ont reçue dans leurs baraques et la mangent au bord de leurs narys, ou dans les couloirs. Cette façon de procéder a l'inconvénient que les débris tombent sur le sol où ils séjournent jusqu'au prochain balayage. Dans quelques baraques on a établi des tables le long des couloirs. Bien que ces tables diminuent l'espace disponible pour la circulation, elles rendent un sérieux service en permettant de manger plus proprement et de les utiliser pour d'autres occupations. Dans quelques camps, des réfectoires ont été installés en plein air sous un toit. Avec de longues tables et des bancs, ces installations sont commodes et pratiques, mais elles sont inutilisables par le froid. Les prisonniers les préfèrent et les utilisent tant que la température le permet. A Ichim, à Krasnoïarsk, Novonicolaevsk, et ailleurs, il existe de grands réfectoires que l'on n'emploie pas en hiver pour économiser le chauffage. Au Turkestan, où la température est clémente, et dans les autres camps pendant la belle saison, les prisonniers prennent volontiers leurs repas en plein air. Il y aurait avantage à ce que tous les camps fussent pourvus d'un réfectoire couvert. Au point de vue hygiène, ce serait un progrès d'éviter les repas pris dans les baraques.

Les *magasins* destinés à contenir les provisions sont ordinairement des bâtiments à part, placés dans le voisinage des cuisines. Ils ne présentent rien de particulier. Il y a, un peu partout, des dépôts de bois et de charbon, des hangars pour les outils, quelquefois des écuries, des remises pour des chars ou pour les pompes à incendie. Pour être complets, nous citerons encore les réservoirs pour l'eau, quelques tours de surveillance, les bureaux de poste, etc.

Il y a, dans la plupart des camps, des *ateliers* pour les travaux sédentaires auxquels se livrent les prisonniers de guerre. Ce sont généralement des tailleurs, des cordonniers et des menuisiers qui travaillent à la confection d'objets des-

tinés à l'usage des prisonniers. Nous donnerons les détails sur ces occupations au chapitre Travail. Au point de vue construction, ces ateliers diffèrent beaucoup. Dans certains camps, ce sont des bâtiments séparés, vastes et convenablement installés. Dans d'autres, ce sont simplement des baraques ou des parties de baraques où l'on a installé des établis. Dans cette catégorie d'ateliers, le grand inconvénient à constater est la lumière parfois insuffisante. Le grand atelier que nous avons visité à Omsk, est situé dans des locaux hauts et vastes, mais les ouvriers couchent dans ces mêmes locaux, sur des soupentes, et c'est fâcheux au point de vue hygiénique. La cour attenante est trop exiguë pour permettre un peu de promenade dans les intervalles du travail.

*Bains.* — Nous abordons ici une question très importante pour l'hygiène des camps. Le Comité d'évacuation de l'Etat-Major général s'en est sérieusement occupé et assigne pour cet objet des sommes importantes. Etant donné que le système des baignoires est pratiquement inapplicable, ou du moins réservé exclusivement aux hôpitaux et aux lazarets, il reste, comme procédés de lavage des hommes, la douche, la *bania* russe, la piscine et le bain de rivière. L'emploi de la douche froide est loin de présenter de sérieux avantages. Le passage rapide sous une pluie serrée ne constitue pas un lavage. Si la douche n'est pas précédée d'un savonnage consciencieux à l'eau tiède, elle ne produit guère qu'une réaction, violente et peut-être bienfaisante, mais qui n'atteint pas le but proposé d'un nettoyage efficace. La douche n'est pas en usage dans les camps en Russie et, dans les localités que nous avons visitées, nous ne l'avons rencontrée que très exceptionnellement.

Le procédé de lavage employé non-seulement dans toute l'armée russe, mais par la grande majorité de la population civile, est celui du bain russe, la *bania*.

Dans son type général, la *bania* est un bâtiment, ordinairement en bois, divisé en plusieurs pièces. La première de ces pièces sert de vestiaire. On passe ensuite dans la chambre du bain de vapeur, où des degrés de bois, montant jusqu'au plafond, offrent des sièges aux baigneurs qui y restent jus-



qu'à la transpiration la plus abondante. Dans la chambre à laver, on procède à un savonnage énergique, suivi d'un rinçage opéré à l'aide de seaux remplis d'eau tiède ou froide suivant les goûts. Le résultat de ces opérations est un nettoyage complet et hygiénique. Le soldat russe va à la bania une fois par semaine. Pendant la guerre actuelle, on a organisé un certain nombre de trains-bains, mis à la disposition des troupes dans les localités où ne se trouvent pas les installations nécessaires. En ce qui concerne les prisonniers, ceux qui occupent d'anciennes casernes ont à leur disposition les bains déjà établis pour les troupes russes. Dans les camps de concentration de construction récente, on a construit des banias un peu partout sur le modèle ordinaire. Nous avons trouvé en plusieurs endroits que les dimensions de ces banias ne sont pas en rapport avec le nombre des prisonniers. L'opération du lavage à la bania dure en moyenne une demi-heure. Si le local ne peut recevoir qu'une cinquantaine d'hommes à la fois, il ne peut guère être utilisé que par 400 hommes par jour, déduction faite des heures de chauffage, de nettoyage et des interruptions forcées. Dans un camp de 8,000 prisonniers, le tour de chaque homme ne revient ainsi que toutes les trois semaines. On peut admettre que la plupart des prisonniers, chez eux, en temps de paix, ne font pas du bain un usage plus fréquent. Mais les conditions hygiéniques dans les camps sont, par le fait de la grande agglomération, du manque de linge et du couchage en commun, plus défavorables qu'en temps normal; il serait à désirer que partout où c'est nécessaire, les banias soient agrandies ou multipliées jusqu'à permettre la norme régulière d'un bain tous les dix jours. Ce que nous avons vu de mieux en fait de bains est l'installation de Krasnoïarsk, où se trouvent deux vastes banias, l'une réservée aux officiers, l'autre destinée aux soldats. Ces deux bâtiments, pourvus d'appareils de désinfection et de buanderies, peuvent desservir chacun 300 hommes à la fois. En général, la question des bains est mieux solutionnée en Sibérie qu'au Turkestan. Notons, comme bien organisés, les bains de Krasnovodsk et de Khodjent. A Andijan, où les bains ne sont pas encore

achevés, les prisonniers sont conduits à ceux de la ville où l'administration paie 10 copeks par homme. En résumé, les installations de bains dans les camps de prisonniers sont très souvent d'un type excellent, mais, pour répondre aux exigences de l'hygiène, elles devraient être plus nombreuses, plus vastes, fonctionner sans interruption, et être partout munies de salles spéciales pour le lavage du linge. Les buanderies sont aussi trop exiguës et n'existent pas partout. Au Turkestan, les prisonniers lavent souvent leur linge dans les ruisseaux. Le nombre des appareils de désinfection est insuffisant.

En abordant l'importante question des *latrines*, nous devons faire quelques remarques préliminaires. D'abord, il importe, sur ce sujet, de ne pas partir de nos habitudes raffinées de citadins épris d'hygiène et de propreté. Il ne faut pas oublier que la grande majorité des prisonniers provient de classes de la population où la négligence de l'hygiène est invétérée. Tous ceux qui ont eu à faire avec des troupes, soit dans les casernements, soit dans les cantonnements, savent combien il est difficile d'obtenir sur ce point l'observation exacte des règles de la propreté. A moins d'une surveillance constante et sévère, l'état des latrines laisse toujours à désirer. Ceux qui sont chargés de cette surveillance attachent rarement à cette tâche l'importance qu'elle comporte.

Dans les camps de concentration, les latrines sont d'ordinaire des bâtiments placés en arrière de la ligne des baraques. La distance à observer est assez malaisée à déterminer. Trop rapprochées des baraques, les latrines donnent de l'odeur; trop éloignées, comme c'est le cas au camp de Totzki, elles obligent les prisonniers à un parcours qui, de nuit, est incommodé. Les fosses sont ou simplement creusées dans le sol, ou revêtues intérieurement de ciment ou de plateaux de bois. L'enlèvement des matières ne se fait pas toujours d'une manière régulière. Cette opération est très difficile en Sibérie où les grands froids amènent la congélation des fécalia qu'il faut casser à la pioche. En ce qui concerne la propreté, nous avons vu dans quelques camps un système de surveillance qui donne de bons résultats. Il serait

bon de le généraliser. Dans plusieurs camps, au Turkestan, nous avons constaté des installations en bois, en plein champ, non fermées. Cette peu décente exception devrait être supprimée. Notons qu'à la plupart des stations de chemin de fer, on a établi de vastes latrines destinées spécialement aux prisonniers de guerre en voyage. Ces installations, clôturées et éclairées la nuit, sont d'un système simple, pratique, permettant un nettoyage facile.

Pour terminer ce sujet, nous pouvons dire que l'organisation des latrines, sous les réserves faites ci-dessus, sans répondre à toutes les exigences de l'hygiène moderne, est cependant suffisante. On l'améliorerait en établissant une surveillance plus active des locaux et une vidange plus fréquente. Quant à chauffer les locaux en hiver, il n'y faut pas songer. Les défauts que nous avons signalés nous ont été révélés par notre examen personnel bien plus que par des plaintes à ce sujet.

#### 4. Nourriture.

La nourriture des prisonniers de guerre fait, dans la plupart des Etats belligérants l'objet des réclamations les plus constantes. La question de l'alimentation prime tout. C'est ce qu'attestent les angoisses des familles, l'expédition d'innombrables colis de provisions, les discussions et les transactions relatives au régime alimentaire.

Certaines améliorations externes, réalisées dans le genre de vie des prisonniers, passent au second plan, si favorables qu'elles puissent paraître, lorsque l'alimentation laisse à désirer. C'est surtout sur la question nourriture que doivent se porter les efforts de tous ceux qui cherchent à améliorer le sort des prisonniers de guerre.

Cette question de la nourriture, déjà toute hérissée de difficultés pratiques, est rendue encore plus aiguë par l'application du principe de la réciprocité, c'est-à-dire des représailles. Peu importe de rechercher ici quelle est la valeur juridique de ce principe. Il suffit de constater qu'actuelle-

ment chaque belligérant considère comme son droit et son devoir de le mettre en pratique. En ce qui concerne l'alimentation des prisonniers, toute diminution de la nourriture, soit en quantité, soit en qualité, qui se produit chez un belligérant à l'égard des prisonniers, amène aussitôt chez l'adversaire des mesures analogues. C'est automatique. Plusieurs fois, lorsque nous avons voulu discuter de la question alimentaire avec les autorités, on nous a fermé la bouche avec le mot : représailles. Que répondre ?

A ce point de vue, entre autres, la question du traitement des prisonniers de guerre est à reviser sur des bases toutes différentes.

En Russie, en vertu du principe de réciprocité, la norme de l'alimentation a diminué depuis quelques mois. C'est ainsi que la ration journalière de viande qui était d'une demi-livre (205 grammes) par jour, a été réduite à un quart. Sans entrer dans l'historique des changements survenus, nous exposerons la situation actuelle, telle que nous l'avons constatée.

Les normes relatives à l'alimentation des prisonniers sont fixées par l'autorité militaire supérieure et communiquées aux commandants des camps. Ceux-ci prennent, soit avec l'Intendance militaire, soit avec des entrepreneurs, les arrangements nécessaires pour la fourniture des denrées. Un tableau affiché dans les cuisines, indique chaque jour le nombre des prisonniers à nourrir et la quantité de produits livrés. La comptabilité est régulièrement établie.

Le *pain*, fourni aux prisonniers de guerre en Russie, est le pain de seigle, dit pain noir. C'est le même qui est consommé par toute l'armée russe et par la plus grande partie de la population de l'Empire. La farine n'est additionnée d'aucun produit inférieur. Le blutage est normal. Dans certains camps, on ajoute une petite proportion de farine de froment qui rend le pain plus clair et plus léger. Tous les travaux de panification sont exécutés par des prisonniers, sous la surveillance d'un sous-officier russe. Les pains se débitent en miches de 8 à 10 livres. A la sortie du four, les pains sont mis à refroidir dans un local spécial. Quelques

prisonniers nous ont dit que le pain était parfois trop frais, d'autres qu'il n'était pas toujours assez cuit.

Le pain de seigle est sain, nutritif, savoureux, un peu plus lourd que le pain de froment. Il durcit assez vite, mais se conserve longtemps. La norme primitivement fixée pour les prisonniers était de 3 livres (1,230 grammes) par homme et par jour, ce qui est la ration du soldat russe. Le régime de réciprocité a fait abaisser cette norme à 2 livres (820 grammes). Les prisonniers ne se plaignent pas de l'insuffisance du pain. Ils en ont largement assez. Beaucoup d'entre les citadins ont quelque peine à s'habituer au pain noir; quelques-uns assurent qu'il fatigue l'estomac. Le pain blanc, débité dans les cantines à un prix très abordable, trouve beaucoup d'amateurs.

En dehors des préférences individuelles, on peut affirmer que le pain fourni aux prisonniers de guerre en Russie est largement suffisant, soit comme quantité, soit comme qualité.

La *viande* et la *soupe* sont cuites ensemble. Comme nous l'avons indiqué plus haut, la ration de viande, fixée primitivement à une demi-livre, a été abaissée à un quart. Les livraisons de boucherie se font sur cette norme en viande *crue* et en y comprenant les parties accessoires, foie, cœur, etc. Il faut déduire aussi les parties tendineuses qui contribuent à former le bouillon, mais qui sont peu comestibles. Il en résulte un déchet qui, suivant les cas, peut atteindre le 50%. Les cuisiniers débitent la viande en morceaux correspondant au poids indiqué, puis les mettent cuire dans la soupe. On ajoute les légumes qui sont presque exclusivement des choux et des pommes de terre. Les carottes, les navets et les oignons sont plutôt rares. Dans quelques cuisines on ajoute une certaine quantité de riz. Le tout forme une soupe grasse et nourrissante. Les prisonniers se plaignent quelquefois que la soupe soit trop claire, c'est-à-dire que la quantité de légumes soit trop faible. Il doit y avoir, dans la confection de la soupe des variations qu'il est difficile de constater. Dans chaque camp, nous avons goûté la soupe, non seulement à la cuisine, mais parfois dans les gamelles des pri-

sonniers. Nous l'avons trouvée toujours parfaitement mangeable et souvent excellente. Suivant la nationalité des cuisiniers, l'assaisonnement diffère. La viande est saine et de qualité suffisante. Les plaintes des prisonniers portent surtout sur la quantité. Sans revenir sur la cause de la diminution de la ration de viande, nous la jugeons regrettable, surtout dans les régions froides où l'alimentation carnée est plus nécessaire. Actuellement, deux jours par semaine sont déclarés jours maigres. La viande est alors remplacée par du poisson ou la soupe se fait avec de la graisse de lard, des macaronis ou du vermicelle.

Le second plat du menu des prisonniers est la *kacha* ou bouillie. C'est un gruau qui se fait soit avec du sarrasin, soit avec de l'orge concassé, soit avec du riz (ou des lentilles). On l'additionne avec de la graisse. Ce plat ressemble fort à la bouillie d'avoine, prônée par une école d'hygiénistes. Bien cuit et bien assaisonné, il est sain et agréable. Les prisonniers ne se plaignent pas de la qualité, mais assez souvent de la quantité. Les proportions sont d'environ 100 à 110 grammes, pesés avant la cuisson.

Si la norme des rations est partout la même, le *système de distribution* diffère un peu suivant les camps. Ici, la soupe est donnée à midi et le soir, et le gruau à midi; là on ne donne la soupe qu'à midi et le gruau forme le repas du soir; ailleurs les deux plats sont représentés aux deux repas. Généralement, les prisonniers sont divisés pour la distribution en escouade de dix hommes, dont deux vont à la cuisine faire remplir la gamelle commune de la ration afférente à l'escouade. La nécessité de manger à dix à la gamelle commune présente sans doute de sérieux inconvénients sous le rapport de l'hygiène et de la propreté. Cette façon de prendre les repas est générale en Russie chez les soldats, les ouvriers et les paysans. Le seul avantage qu'elle présente est d'activer la distribution des rations qui deviendrait autrement interminable.

Aux heures des repas, on voit devant les cuisines une foule nombreuse de prisonniers attendant plus ou moins patiemment leur tour d'arriver devant les marmites. Quand il pleut

ou qu'il fait froid, cette attente devient pénible. A Andijan, les gamelles sont remplies d'avance et la distribution se fait avec plus d'ordre et de rapidité. Tout en reconnaissant les difficultés de la distribution de milliers de rations à heure fixe, nous pensons qu'on pourrait réaliser sous ce rapport quelques progrès. Les gamelles individuelles sont d'un emploi plus restreint. Partout où des réfectoires sont installés à portée des cuisines, la distribution des repas est améliorée et facilitée. Lorsque la distance est trop grande, les rations arrivent froides. Le nettoyage des gamelles se fait par les prisonniers. Ceux-ci ne s'acquittent pas toujours de cette tâche avec un souci suffisant de la propreté.

Nous donnons ici un tableau de l'ordre des repas, à titre de renseignement. Cet ordre, nous l'avons dit, varie d'un camp à l'autre. Les quantités seules sont fixées d'une manière générale. Il s'agit du camp de Krasnoïarsk.

*Matin* : Thé avec 25 grammes de sucre. Du 1<sup>er</sup> août au 1<sup>er</sup> octobre le thé a été supprimé. Pendant une certaine période le sucre a été remplacé par des fruits secs ou du sucre candi.

*Midi*. — Dimanche : Bouillon de viande avec macaronis, choux et pommes de terre; 102 grammes de viande de bœuf.

Lundi : Bouillon, avec choux, orge et pommes de terre; viande 102 gr.

Mardi : Bouillon, choux, orge, pommes de terre; viande 102 gr.

Mercredi : Soupe aux pommes de terre et aux pois.

Jeudi : Bouillon de viande, choux, orge, pommes de terre; viande 102 gr.

Vendredi : Soupe aux pommes de terre et aux pois.

Samedi : Bouillon, pommes de terre, orge et choux; viande 102 gr.

*Repas du soir* : 102 grammes de kacha (gruau ou se-moule).

Nous avons entendu de nombreuses réclamations au sujet du *thé et du sucre*. Ces deux denrées faisaient primitivement partie des rations fournies aux prisonniers par le règlement. Leur suppression a été ordonnée par application

du principe des représailles, et a été vivement ressentie par les prisonniers. Du reste, cette mesure n'a pas été générale. Exception a été faite pour les camps exposés aux maladies épidémiques. En outre, une certaine latitude a été laissée à cet égard aux commandants des camps. Dans les hôpitaux et les lazarets, les malades reçoivent leur thé.

Le thé est fourni à tous les prisonniers dans les camps de Totzki, Tachkent, Samarcande, Andijan.

A Novonicolaevsk, le thé est distribué irrégulièrement.

Il est entièrement supprimé à Ichim, à Tomsk, à Omsk.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que regretter que des mesures, que nous n'avons pas à discuter, privent une partie des prisonniers de guerre d'une boisson hygiénique et agréable. Dans les camps où l'on ne fournit pas le thé, les prisonniers peuvent acheter du thé à la cantine et le préparer eux-mêmes avec l'eau bouillante qu'on met à leur disposition. L'empressement avec lequel ils courent remplir leurs bouilloires prouve combien l'usage du thé leur est agréable et nécessaire. Le thé se vend dans les cantines en paquets de 51 grammes au prix de 25 copecks le paquet (environ 3 fr. la livre). Dans les secours qui sont distribués aux prisonniers, une bonne part devrait être faite au thé et subsidiairement au sucre.

Les conditions générales d'alimentation ne permettent pas de donner au régime des prisonniers toute la variété désirable. Mais, cette réserve faite, et en tenant compte des restrictions causées par le principe dit de réciprocité, on peut affirmer que les prisonniers de guerre en Russie sont nourris d'une manière suffisante et convenable. Il serait cruel de prétendre qu'il n'y a ni souffrances, ni privations, mais il serait également injuste de ne pas reconnaître que les autorités russes cherchent à les atténuer dans la mesure du possible.

On ne peut que louer l'installation et l'organisation des *cantines* qui rendent de très grands services aux prisonniers. Nous les avons visitées avec le plus grand intérêt. Ce sont des bâtiments séparés, dont les dimensions varient suivant l'importance du camp. Le service de vente est fait par



deux ou trois prisonniers désignés à cet effet et sous la surveillance d'un sous-officier russe. Les cantines sont proprement tenues. Le tableau des prix est affiché près de la porte d'entrée. Nous n'avons jamais reçu de plainte concernant la vente dans les cantines. Les renseignements que nous avons soigneusement recueillis sur le fonctionnement de ces débits prouvent que les prix sont maintenus au tarif le plus bas. Les marchandises sont vendues aux mêmes prix et souvent à des prix plus bas que dans les magasins de la localité. Le petit bénéfice qui est prélevé, est destiné à couvrir les frais de transport des marchandises et les dépenses d'entretien de la cantine. En dehors de ce prélèvement inévitable, l'administration ne tire aucun profit de la cantine. La vente se fait naturellement au comptant. Les principaux articles du commerce des cantines les mieux fournies sont : pain blanc et demi-blanc, jambon, saucisses, fromage, biscuits, chocolat, thé, café, beurre, sucre, fruits, conserves, savon, cigares, cigarettes, tabac, petits articles de mercerie et de lingerie, etc., etc.

Voici quelques prix que nous avons notés et vérifiés : thé, 3 fr. la livre, 37 centimes et demi le paquet de 51 grammes; pain blanc, la livre 9 centimes  $\frac{3}{4}$ ; pain demi-blanc 7 centimes et demi la livre. Le tabac est à 7 kopeks le  $\frac{1}{4}$  de livre.

Les cantines débitent aussi des eaux minérales et des boissons rafraîchissantes non-alcooliques. L'interdiction absolue de l'alcool, qui s'étend à toute la population de l'Empire, s'applique naturellement aussi aux camps de prisonniers. La rigueur avec laquelle cette interdiction est observée a les plus heureux résultats sur la santé et sur la moralité des prisonniers.

Le débit des cantines varie selon les camps, le nombre des prisonniers et les circonstances. A Tomsk, la cantine vend quotidiennement 75 livres de tabac, 20 livres de thé et 1,200 livres de pain blanc. La recette journalière oscille de 50 à 120 roubles. A Novonicolaevsk, la cantine débite par jour 500 paquets de tabac d'un quart de livre, sans compter les cigarettes. La recette ordinaire est de 250 roubles. A Krasnoïarsk, l'affluence des acheteurs était telle que, entrés dans

la cantine, il ne nous fut pas possible d'obtenir les renseignements statistiques. En général, on peut dire que les cantines rendent de précieux services aux prisonniers, et que leur organisation présente toutes les garanties au point de vue des prix et de la bonne qualité des marchandises.

### 5. Eau.

Beaucoup de villes de province en Russie ne possèdent pas de canalisations d'eau potable. La fourniture de l'eau dépend de conditions qui diffèrent du tout au tout suivant les régions.

Au Turkestan, cette question prend une acuité toute particulière. Dans cette immense région où les précipitations atmosphériques sont insignifiantes, le sol ne devient fertile qu'à la condition d'une irrigation intensive. D'importants canaux amènent l'eau des rivières et la distribuent dans les campagnes par un ingénieux réseau d'innombrables petits canaux qui portent le nom d'*aryks*. Dans les villes, les rues sont bordées de ces *aryks* qu'on retrouve dans tous les villages et dans les camps.

Ces canaux qui, sur de longues distances, traversent les champs, les routes et les centres habités, roulent une eau peu claire et peu propre à la consommation. Le fait que la population indigène se sert de cette eau pour tous les usages, y compris la cuisine et la boisson, prouve seulement le peu de souci que les habitants du Turkestan ont de l'hygiène la plus élémentaire. Dans les agglomérations, l'eau des *aryks* alimente de vastes étangs artificiels, appelés *khaouzes*, dont l'aspect est plus pittoresque qu'appétissant.

Dans les camps de prisonniers, on a foré des puits assez profonds qui fournissent une eau saine, convenable pour la boisson et pour la préparation des aliments. Mais la quantité fournie est parfois insuffisante. Et alors, l'eau des *aryks* est employée pour le lavage du linge et des ustensiles et même pour la toilette. On a établi des réservoirs qui fournissent de l'eau bouillie, mais seulement comme boisson. Et,

encore, dans quelques endroits, des prisonniers, par négligence ou par paresse, malgré les défenses et en dépit d'une certaine surveillance, boivent à même l'eau qui court dans les fossés. Beaucoup de prisonniers marquent à l'égard de l'hygiène une parfaite insouciance.

L'influence de cet état de choses sur la situation sanitaire d'un camp n'est que trop évidente. Le pourcentage de morbidité ou de mortalité est en raison directe de la qualité de l'eau employée comme alimentation. De sérieux efforts sont faits pour améliorer la situation à cet égard, mais ils se heurtent à des difficultés matérielles presque insurmontables. Par exemple, la ville de Krasnovodsk, située au bord de la Caspienne, n'a absolument pas d'autre eau que de l'eau de mer distillée, qu'on élève dans de vastes réservoirs situés sur les collines environnantes. Le camp de Krasnovodsk, un des mieux tenus que nous ayons visités, est largement pourvu de cette eau distillée et la santé générale s'en trouve bien. A Aktépé, une petite rivière, provenant directement de sources dans les montagnes voisines, fournit au camp une eau bonne et abondante. Il en est de même au camp de la Horde d'or. A Khodjent, à Merv, à Samarcande, l'eau est fournie par des puits.

En Sibérie, où l'eau est abondante, les canalisations sont presque impraticables à cause des grands froids. Dans beaucoup de localités et de camps, on va chercher l'eau à la rivière dans des tonneaux. Un certain nombre de camps ont pourtant des réservoirs. Le service de l'eau dans les camps fait ordinairement partie des corvées de prisonniers. Au point de vue de l'eau la situation en Sibérie est certainement meilleure qu'au Turkestan. Les installations fournissant l'eau bouillie pour la boisson, sont excellentes et demanderaient seulement à être plus généralisées.

## 6. Propreté. Linge. Vêtements.

La propreté d'un camp de prisonniers dépend principalement de deux facteurs : les mesures prises par les autorités, et les habitudes personnelles des prisonniers. Ces deux fac-

teurs agissent rarement dans le même sens. Il est du devoir de l'autorité militaire de fournir aux prisonniers la possibilité matérielle de se tenir propres; il est du devoir des prisonniers d'observer la propreté et de contribuer à la maintenir autour d'eux. D'un côté comme de l'autre, la tâche n'a pas toujours été remplie comme elle devait l'être. D'un côté, comme de l'autre, il y a des circonstances atténuantes. Nous tâchons ici de faire les parts aussi justes que possible.

En général, les conditions où les soldats se trouvaient sur le front, les circonstances dans lesquelles ils ont été capturés, la longueur et l'incommodité du trajet font que les prisonniers (nous parlons toujours exclusivement des soldats) arrivent dans les camps dans un état lamentable de malpropreté. Il faudrait, à l'arrivée, tenir ces nouveaux venus en quarantaine, jusqu'au moment où, le triage des malades et des cas suspects étant fait, on pourrait procéder à une désinfection énergique des vêtements et à un lavage complet des individus. Nous avons vu, à plusieurs reprises, des arrivages de nouveaux prisonniers. Leur état de délabrement et de saleté prouvait la nécessité de la quarantaine et le danger que présente pour les autres prisonniers l'introduction de ces nouveaux éléments. Une fois la vermine introduite dans les baraques, rien n'est plus difficile que de la déloger. Les prisonniers souffrent beaucoup de la vermine. Et sur ce point, les plus à plaindre sont ceux qui ont été habitués chez eux à un régime de propreté minutieuse. Un état de choses qui, pour un grand nombre, est un inconvénient désagréable, devient, pour une certaine minorité, un véritable supplice.

Une mesure excellente consisterait à garder dans chaque camp une ou deux baraques vides, qu'on désinfecterait à fond par des procédés énergiques. On y amènerait, préalablement lavés et changés, les occupants d'une autre baraque, qui, à son tour, subirait une désinfection complète. Par ce moyen, la désinfection et le nettoyage de toutes les baraques se feraient par une rotation continue. L'inconvénient de laisser une baraque inoccupée serait largement compensé par les avantages de propreté et d'hygiène. Nous avons

attiré sur ce procédé l'attention des autorités militaires russes et nous espérons qu'un progrès se réalisera à cet égard.

Des lavabos sont installés dans les baraques. A quelques exceptions près, nous les avons trouvés en nombre insuffisant. L'eau n'y est pas toujours assez abondante. Dans quelques camps de Sibérie, les lavabos étant placés dans un endroit froid, les hommes n'en usent pas volontiers. Nous avons, en parlant des bains, décrit le fonctionnement des *bainias* russes. Les services qu'elles rendent sont considérables et il est à souhaiter que leur nombre aille en augmentant. Tout ce qu'on dépensera pour la question hygiène sera économisé sur le chapitre hôpitaux.

D'autre part, les autorités des camps se plaignent beaucoup des habitudes de saleté et d'incurie d'une bonne partie des prisonniers. Il faut lutter pour obtenir d'eux l'observation des règles élémentaires d'hygiène. A une observation que nous avons faite sur l'état négligé et sale des abords de quelques baraquements, on nous a répondu que l'on n'arrivait pas à obtenir des prisonniers qu'ils prissent des pelles et des balais pour faire le nettoyage. La main-d'œuvre ne manquant pas pour ce facile travail, c'est l'incurie des uns et des autres qu'il faut accuser. Nous n'avons vu que très exceptionnellement ces petits travaux de jardinage et d'embellissement, qui intéressent les prisonniers et donnent à quelques camps, dans d'autres pays, un aspect soigné et moins triste.

*Linge.* — En ce qui concerne le linge, les prisonniers arrivent aux camps dans un état de dénuement lamentable. La plus grande majorité n'a plus que du linge sale au-delà de toute expression, usé, en lambeaux. Beaucoup n'ont pas de linge du tout. Sur cette question, le règlement dit que les prisonniers doivent être pourvus de deux complets de linge, soit deux chemises et deux caleçons en bon état. Pour arriver à ce résultat, on fait d'abord l'état du linge appartenant au prisonnier et encore utilisable. Puis on complète pour arriver à la norme voulue. Le linge qu'on fournit est de bonne qualité, et généralement confectionné dans les ateliers des

camps. Les difficultés pour obtenir et maintenir ces « complets » de linge sont très grandes. Souvent, un convoi considérable de prisonniers arrive dénué de linge, dans un camp où il n'y a pas de réserves de linge suffisantes. Il s'écoule des semaines avant qu'on ait obtenu l'étoffe nécessaire et confectionné les objets. Dans les conditions où vivent les prisonniers, les effets de lingerie se détériorent rapidement. Quand les hommes sont envoyés pour travailler dans les campagnes, il est très rare qu'ils rapportent en revenant le complet qu'on leur avait donné. Une partie est usée, perdue ou vendue. Les autorités des camps tiennent pour le linge une comptabilité énorme, mais sans grand résultat. On ne voit pas trop par quelles mesures on pourrait créer et maintenir un stock absolument suffisant d'effets de lingerie, leur détérioration et leur disparition étant si rapides. Il serait utile de chercher un remède à cette situation.

Pour les *vêtements*, de même que pour le linge, les prisonniers arrivent aux camps avec ce qu'ils ont sur le corps. Leurs uniformes sont en général en mauvais état. Les ateliers de tailleurs, installés dans les camps, procèdent aux réparations, et ont pour tâche de faire durer les vêtements aussi longtemps que possible. Lorsque ces derniers sont absolument usés, on fournit aux hommes des pantalons et des vestes dont la forme, la coupe et la couleur rappellent plus ou moins l'uniforme. On ne remarque pas trop de différence entre les nouveaux vêtements et les anciens. Cependant, un certain nombre de prisonniers ont reçu des habits civils. La distribution ne se fait pas en masse, mais suivant les besoins individuels. Dans ce domaine aussi, les différences de culture et de milieu se font sentir. Un bon nombre de prisonniers s'ingénient à conserver à leur tenue un aspect militaire et soigné; d'autres, trop nombreux, se laissent aller au débraillé, quelques-uns mêmes semblent se complaire dans leur désordre et étaler leurs vêtements déchirés.

A la suite de pourparlers qui ont duré bien des mois, le principe de réciprocité a permis à tous les prisonniers de porter les insignes de leurs grades et leurs décorations. Cette mesure a été accueillie avec une vive satisfaction. Nous

avons constaté l'empressement avec lequel les prisonniers ont repris leurs galons et leurs médailles.

Le nombre de ceux qui ont pu conserver leurs manteaux ou leurs capotes est malheureusement restreint. Les plaintes sont générales à cet égard. Un certain nombre de soldats disent qu'on leur a volé leurs manteaux au moment de leur capture, d'autres qu'on les leur a ôtés pendant le voyage. Sans doute aussi, beaucoup les ont simplement perdus. Une enquête à ce sujet ne servirait de rien et serait presque impossible à faire. Comment constater dans quel état se trouvait le soldat ennemi au moment où il a été fait prisonnier ? Mais, une fois les prisonniers amenés aux lignes d'arrière, il serait humain et prévoyant de leur laisser le plus d'effets personnels possible, puisqu'aussi bien il faudra suppléer tôt ou tard à leur dénuement.

Nous soumettons aux Croix-Rouges nationales et aux Sociétés qui s'occupent de secourir les prisonniers la suggestion suivante :

N'y aurait-il pas avantage à fournir aux prisonniers, au lieu de couvertures, de grands manteaux sans manches, forme pélerine ? Ces pélerines peuvent se couper à la pièce et demandent un travail de confection très restreint. Par la pluie et le froid, elles abriteraient et réchaufferaient les prisonniers qui pourraient s'en servir dans la journée comme de manteaux et la nuit comme de couvertures. Les couvertures qu'on distribue actuellement ont le gros inconvénient de ne servir que la nuit. On voit, par les froides journées de l'hiver, les hommes, qui attendent à la porte des cuisines ou des cantines, grelotter sous leurs minces vêtements. Une bonne pélerine leur serait bien plus utile qu'une couverture, et ne reviendrait, croyons-nous, guère plus cher. Elle éviterait aussi les risques que nous avons signalés au chapitre Couchage. Nous attirons l'attention des institutions de bienfaisance sur cette question.

*Chaussures.* — Les circonstances dérivées de la guerre ont créé dans presque tous les pays une crise de la cordonnerie. La main-d'œuvre devenue rare, la matière première très demandée et les importations supprimées ont fait mon-

ter fortement les prix de la chaussure. En Russie, comme ailleurs, les besoins de l'armée primant tout, les commandes privées sont difficiles à satisfaire. Pour les prisonniers, les effectifs élevés compliquent les difficultés. Les ateliers de cordonnerie, installés dans les camps, produisent de bonne marchandise, mais en quantité insuffisante. Il n'est pas aisé de recruter parmi les prisonniers des ouvriers cordonniers en dehors des professionnels dont la proportion est naturellement restreinte. La matière première manque parfois. A Krasnovodsk, on nous a montré un atelier de cordonnerie bien organisé dans lequel on utilisait, pour faire les semelles des chaussures, des anciennes courroies des machines. Le résultat était, paraît-il, très satisfaisant. Les ateliers de réparation fonctionnent aussi d'une manière active.

En dépit de difficultés considérables, on peut dire qu'en général les prisonniers sont suffisamment chaussés. Sans doute on voit, et surtout on vous montre, des bottes trouées, des souliers éculés et sans talons. Mais chez la très grande majorité la chaussure est convenable. Dans certains camps, on donne de meilleures chaussures aux prisonniers qui vont au travail, et on réserve les moins bonnes pour ceux qui restent dans les baraques. C'est ce qu'on fait également en Sibérie pour les vêtements. Les hommes appelés à faire un travail en plein air reçoivent, pour la durée de ce travail, un vêtement chaud supplémentaire et des bottes plus chaudes. On pourrait, à notre avis, faciliter la solution de la question chaussure, en faisant confectionner d'avance par les prisonniers ces souliers d'écorce de bouleau qu'utilisent les paysans russes pendant l'été. Cette chaussure, légère et solide, est très commode à porter pendant la belle saison. Son usage économiserait la chaussure de cuir et permettrait aux ateliers d'arriver à préparer le stock nécessaire pour le retour de la mauvaise saison.

## 7. Travail.

La question des travaux imposés aux prisonniers de guerre est vaste et complexe. Nous avons entendu un cer-



tain nombre de plaintes à ce sujet. Mais nous avons retenu ce point capital que ces plaintes ne portent pas sur l'excès de travail. Les prisonniers n'allèguent jamais qu'ils sont exténués ou excédés de travail. Nous avons, à maintes reprises, assisté à leurs travaux, et nous nous sommes convaincus que la somme d'efforts fournie était toujours bien au-dessous d'une modeste moyenne. Les spécialistes en fait de main-d'œuvre nous ont déclaré que le travail des prisonniers est d'un rendement inférieur, et que pour des travaux soignés et pressés, il y a économie à s'adresser aux ouvriers libres. On peut assurer que les stipulations de la Convention de La Haye, qui interdisent un travail accablant, sont absolument respectées en Russie.

Les travaux imposés aux prisonniers peuvent se diviser en trois catégories :

- 1° Corvées ordinaires des camps.
- 2° Travaux spéciaux dans les camps.
- 3° Travaux en dehors des camps.

1° Les corvées ordinaires des camps ne demandent ni habileté spéciale, ni efforts prolongés. Le nettoyage des chambres, le transport du bois pour les poêles, le charriage de l'eau et des provisions s'effectuent par un nombre d'hommes très considérable. La besogne individuelle est très réduite. Pour traîner un traineau chargé d'un tonneau d'eau contenant une soixantaine de litres, une dizaine d'hommes unissent leurs efforts. Le charriage du bois aux boulangeries (Tomsk) est effectué par plus de 200 prisonniers qui portent chacun une ou, au plus, deux bûches. Le service des cuisines, qui demande plus de soin et plus de peine, est fait par des escouades assez nombreuses, et le nombre d'heures de travail est assez restreint. La tâche des boulangers est, sans contredit, la plus pénible. Les hommes se relayent toutes les six heures. En général, on peut dire que les corvées ordinaires des camps sont si faciles et se répartissent surtout sur un si grand nombre d'hommes qu'elles ne constituent pas un travail proprement dit. Elles ne sont pas rétribuées

2° Les travaux spéciaux dans les camps comprennent la fabrication et la réparation d'objets destinés aux besoins des prisonniers, des travaux de construction, etc. Pour l'exécution de ces travaux, on choisit de préférence les spécialistes, des hommes de métier et ceux qui sont le plus aptes à apprendre le maniement des outils. Pour la confection du linge, on a appris le maniement des machines à coudre à un certain nombre de prisonniers qui s'en tirent fort bien. Il y avait à notre passage à l'atelier de Totzki vingt machines à coudre en pleine activité. Il y en a aussi un bon nombre dans les ateliers pour la confection des vêtements. Le recrutement des cordonniers est plus difficile. La grande demande dans l'article chaussures fait qu'on exige parfois des heures supplémentaires (Tomsk). Il y a un peu partout des ateliers de menuiserie, où l'on confectionne l'ameublement des baraques, des fenêtres, des portes et divers articles. Les charpentiers travaillent à la construction des baraques. Au Turkestan, un bon nombre de prisonniers sont occupés dans les camps à la fabrication des briques séchées qu'on emploie pour bâtir les baraques. Ce travail est très simple et n'a rien de pénible, sauf pendant les chaleurs. Au point de vue de l'effort à donner, les hommes sont divisés en deux catégories : les valides, qui sont désignés pour les travaux pénibles, et les demi-valides affectés aux besognes légères. Les médecins du camp ont le droit de donner des exemptions de travail aux hommes qui sont affaiblis ou qui sortent des lazarets. La désignation des hommes pour les travaux selon les catégories ci-dessus ne va pas sans susciter des réclamations.

Les sous-officiers ne sont pas astreints au travail.

Comme travaux en plein air, outre la construction des baraques, il faut citer le forage des puits, le creusement des fossés, quelques travaux de terrassements et de routes. Au camp de Troïtzky, une bonne route était construite par les prisonniers, mais le travail paraissait avancer lentement. En somme, les réclamations portent peu sur la nature et l'intensité des travaux. Les plaintes les plus vives concernent le paiement.

La question des *salaires* et de leur versement demande à être étudiée de très près par les autorités russes. Nous ne prétendons pas qu'il y ait des abus, mais il règne certainement à cet égard un certain désordre dont les prisonniers se plaignent non sans raison. Le taux des salaires est naturellement très variable et dépend du genre des travaux et de leur rendement. Dans les environs de Tachkent, des ouvriers prisonniers, travaillant à enfoncer des pilotis, gagnent en moyenne 80 copeks par jour. Les prisonniers qui travaillent chez les particuliers reçoivent de 50 à 70 copeks. Chez les paysans, pour les travaux de la campagne, ils reçoivent 4 ou 5 roubles par mois, logés et nourris. A Totzki, ceux qui travaillent aux bâtisses reçoivent de 25 à 50 copeks par jour, suivant leurs capacités, et une ration supplémentaire de viande. Beaucoup de travaux sont payés à la tâche. En général, étant donné le rendement des travaux, et toutes circonstances prises en considération, ces salaires, quoique faibles, ne sont pas dérisoires et forment une ressource précieuse pour le prisonnier. Mais l'irrégularité du paiement provoque beaucoup de plaintes. Soit que les commandants des camps ne disposent pas constamment des sommes nécessaires pour le paiement des travaux, soit que la comptabilité des salaires exige un temps considérable, soit toute autre cause, le fait est que le paiement s'effectue d'une manière lente et irrégulière. On pourrait remédier en partie à cet état de choses en munissant chaque ouvrier d'un livret de travail où s'inscriraient immédiatement le travail exécuté et la somme à payer. Ces livrets pourraient être réglés chaque semaine. Nous recommandons l'étude de cette question aux autorités russes.

3° L'organisation du travail des prisonniers en dehors des camps est faite sur des bases spéciales. Les prisonniers sont mis à la disposition soit des autorités municipales, soit de l'administration des chemins de fer, soit des particuliers, industriels, commerçants ou autres. Dans ce cas, les employeurs prennent à leur charge la nourriture, le logement et la surveillance des prisonniers. Pour ce dernier point, l'administration militaire fournit le nombre de soldats né-

cessaires à la garde des prisonniers. Le salaire est l'objet d'une convention entre le commandant du camp et l'employeur. Dans certains cas, ce dernier se charge de la surveillance sous sa propre responsabilité.

Ordinairement la répartition du salaire se fait sur les bases suivantes : le prisonnier touche un tiers du prix convenu ; un second tiers sert à payer les frais de surveillance ; le troisième revient à l'administration du camp, pour frais divers et pour l'amélioration du camp. Parfois la répartition attribue la moitié au prisonnier et le reste se partage comme il est dit ci-dessus. La retenue est abaissée parfois à 20 %.

Pour les travaux de la campagne, les tractations sont faites par l'entremise du *zemstvo*. Ce dernier, par l'organe de son bureau permanent, la *zemskaïa ouprava*, répartit les prisonniers dans les villages, établit les conditions de leur logement et de leur entretien, et perçoit les salaires par l'intermédiaire du *starosta* ou maire du village. Cette perception se fait lentement. Les paysans surtout ne versent pas régulièrement les sommes dues et, comme l'ouprava ne peut pas avancer l'argent sur son propre budget, il en résulte des retards considérables. Les travaux achevés, les prisonniers rentrent dans leur camp, sans avoir encore reçu le salaire qui leur est dû, et leur attente ne va pas sans une certaine inquiétude. L'inconvénient est plus marqué encore, lorsque le prisonnier est envoyé dans un autre camp, sans que son salaire ait encore été réglé. Les retards s'accumulent. Des mois se passent avant que son gain lui parvienne. Les plaintes justifiées que suscite cet état de choses, méritent qu'on prenne des mesures pour y remédier. L'institution des livrets de travail, dont nous avons parlé plus haut, pourrait faciliter la tâche de l'administration.

En dehors de la question du paiement irrégulier des salaires, nous avons constaté que les prisonniers aux travaux des champs se déclarent satisfaits de leur séjour dans les villages. La plupart d'entre eux, faisant partie de la population agricole, particulièrement les Slaves, ont retrouvé avec plaisir leurs occupations habituelles. Un travail facile et

sain, une surveillance très restreinte, une nourriture plus variée et plus abondante leur constituaient un genre de vie autrement plus agréable que le séjour des camps. Ajoutons à ce tableau la bonhomie du paysan russe, qui voit dans les prisonniers des hommes malheureux et dignes de pitié, et qui ne nourrit à leur égard aucun mauvais sentiment. Tous ceux que nous avons interrogés sur ce sujet nous ont déclaré qu'ils n'avaient qu'à se louer des procédés de la population russe à leur égard. Il est de fait que les équipes destinées aux travaux de la campagne se recrutent aisément, et que parfois il faut renvoyer au camp des hommes inhabiles aux travaux des champs et qui ne les ont demandés que comme un temps de vacances.

Il n'est pas parvenu à notre connaissance que les prisonniers soient employés à des travaux d'ordre spécialement militaire.

En résumé, et pour autant qu'on peut généraliser nos constatations, il en résulte qu'au point de vue du travail, les prisonniers de guerre en Russie sont humainement traités, qu'on n'exige d'eux rien d'excessif ni d'humiliant et que la seule réserve à faire est l'amélioration du mode de paiement des salaires.

### 8. Traitement. Etat moral. Cultes.

Que de causes diverses agissent sur l'état moral du prisonnier de guerre ! La captivité par elle-même, le séjour en pays ennemi, la surveillance stricte, les conditions matérielles de l'existence, les frottements inévitables entre gens d'habitudes et de milieux divers, le manque de nouvelles, l'incertitude sur l'issue et la durée de la guerre, toutes ces causes créent, même chez les plus indifférents, une mentalité spéciale. Nous n'avons pas la prétention de faire une étude psychologique qui sera peut-être entreprise un jour par un moraliste revenu de captivité. Nous nous bornerons à noter quelques impressions personnelles et surtout à constater des faits.

Chez beaucoup de prisonniers de guerre, la captivité agit d'une manière déprimante. Jetés hors des conditions normales de leur existence, ils n'éprouvent d'intérêt que pour les nécessités matérielles. Manger d'abord, travailler le moins possible, fumer et dormir, à cela se bornent leurs préoccupations. D'autres réagissent avec plus d'énergie, cherchent des occupations, des distractions, et combattent de leur mieux l'ennui. Chez d'autres, le caractère s'aigrit; les plaintes, les récriminations surgissent, parfois même des querelles. Quelques-uns, plus rares, ont su conserver une certaine animation, voire même de la gaieté. On voit assez souvent des jeux, dames, échecs, loto. Il y a dans quelques endroits un orchestre.

Il serait fort à souhaiter que le côté moral de la vie des prisonniers fit l'objet de quelque préoccupation, soit de la part des autorités militaires, soit de la part des Comités de secours. Dans ce domaine, on doit applaudir à l'initiative philanthropique de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens, dont le dévoué délégué, M. Harte, parcourt la Russie et la Sibérie, pour fonder, dans les villes voisines des camps, des comités destinés à secourir moralement et aussi matériellement les prisonniers de guerre. Son œuvre charitable a été approuvée et appuyée par le Gouvernement russe.

On ne saurait guère demander aux commandants de camps, déjà surchargés de besogne, de consacrer leur temps à cette question. Les officiers prisonniers pourraient rendre, dans ce domaine, de précieux services. Plusieurs le font déjà. Cette tâche demande de leur part beaucoup de dévouement et surtout beaucoup de tact. L'organisation de jeux, d'exercices, de lectures, de chœurs, pourrait se faire sans grands frais et donnerait certainement de bons résultats. Nous sommes persuadés que les autorités russes ne verraient pas de mauvais œil ces efforts pour améliorer la situation morale des prisonniers.

La question des lectures est compliquée à cause de la diversité des langues, mais elle n'est pas insoluble. Nous pensons que les autorités des camps ne feraient pas d'objection

à la lecture à haute voix, par des officiers ou des sous-officiers, d'ouvrages admis par la censure.

Le fonctionnement de la censure à l'égard des livres n'est pas tracassier. Pour les livres étrangers publiés avant la guerre et qui se trouvaient en librairie, le régime était celui de la censure ordinaire, qui, depuis bien des années, ne censurait guère que pour la forme. Aussi, dans la plupart des villes, les officiers ont-ils pu acheter chez les libraires tout le stock des ouvrages étrangers, en allemand, en français et en anglais. A l'époque de notre passage, il n'était plus possible de trouver un seul livre français chez aucun des libraires à Tachkent, capitale du Turkestan.

Pour les publications faites depuis la guerre, la censure s'exerce, comme partout, avec une rigueur pas toujours intelligente. Une liste des livres qu'elle autorise est dressée à Pétrograde, et communiquée aux autorités provinciales. Pour les ouvrages qui ne figurent pas sur cette liste, les démarches à faire pour les obtenir sont décourageantes, même s'il s'agit de livres ne concernant ni la politique, ni les opérations militaires. Des médecins et des juristes prisonniers, désirant employer leurs loisirs utilement à des études sérieuses, sont arrêtés par la difficulté de se procurer les ouvrages techniques indispensables. L'obstacle ne vient pas des commandants de camps, qui témoignent de la meilleure volonté possible à cet égard, mais de la quasi-impossibilité d'obtenir de Pétrograde l'autorisation nécessaire. Nous pensons qu'on pourrait sans inconvénient admettre plus facilement les ouvrages scientifiques ou de pure littérature.

Pour en revenir aux soldats prisonniers, la lecture est pour eux réduite presque à zéro. Les distractions intellectuelles n'existent pas. C'est de leur propre fonds qu'ils doivent tirer la résistance à l'action déprimante de la captivité.

On comprend quel événement important représente dans cette vie monotone, la visite d'une Délégation. On lit sur tous les visages l'intérêt qu'excitent les délégués qui, venus de pays étrangers, écoutent les plaintes, enregistrent les griefs, s'intéressent à la vie des prisonniers, trouvent pour eux quelques paroles encourageantes et font naître un peu d'es-

poir. En se plaçant à ce seul point de vue, on peut affirmer que les visites des Délégations sont un bienfait.

Mais le levier le plus puissant, pour relever le moral du prisonnier, restera toujours *l'action religieuse*. On ne saurait faire trop large place à son influence bienfaisante.

Sous ce rapport, la situation en Russie laisse beaucoup à désirer. Ce n'est pas que l'autorité russe entrave l'exercice de la religion. A ce point de vue, sa conduite est entièrement conforme aux conventions internationales. Les obstacles viennent d'ailleurs.

En ce qui concerne les prisonniers de rite orthodoxe, comme il s'en trouve un bon nombre chez les Slaves autrichiens, ils peuvent assister aux offices de l'église russe. Ils y sont conduits par groupes, sous escorte. Des églises russes sont presque toujours à proximité des camps. Mais, en dehors de l'assistance aux cérémonies du culte, nous ne savons pas que le clergé s'occupe de la vie morale et religieuse des prisonniers slaves. Il est vrai que la différence des langues crée un sérieux obstacle.

Pour les protestants et pour les catholiques, l'assistance au culte est beaucoup plus difficile. Dans quelques villes qui possèdent un pasteur ou un curé et même une église, la question est simplifiée. Le commandant du camp organise le service de permissions pour aller à l'église et autorise l'ecclésiastique à visiter les prisonniers. Il y a un pasteur et un prêtre catholique à Nijni-Novgorod, à Samara, à Orenbourg, à Novonicolævsk, à Tomsk, etc. Quelques officiers préfèrent ne pas aller à l'église que d'y aller sous escorte. La fréquentation des cultes est plutôt faible. Dans les camps situés loin des villes, comme la Horde d'Or, Totzki, Troïtzky, Khodjent, etc., les prisonniers sont presque entièrement privés de secours religieux. Les difficultés matérielles s'opposent à leur organisation. A Krasnoïarsk, un prêtre catholique demeure au camp et remplit toutes les fonctions de son sacerdoce. Mais il est seul et ne peut suffire à la besogne.

L'organisation complète du service religieux pour les prisonniers de guerre est encore à faire. Elle se heurte à de grosses difficultés. La première est de trouver des ecclésiastiques



tiques qui, laissant de côté toutes leurs sympathies nationales et politiques, se confinent exclusivement dans le domaine religieux. Ils sont rares et il en faudrait beaucoup. Il faudrait ensuite que dans les camps éloignés des églises, un bâtiment plus ou moins modeste fût affecté au culte. L'existence d'une chapelle dans un camp est déjà un réconfort pour les prisonniers. Ne pourrait-on pas trouver des missionnaires répondant aux conditions ci-dessus énoncées ? Nous voudrions voir ces questions étudiées par les hautes autorités ecclésiastiques.

Dans tous les camps visités par nous, nous avons pris des renseignements sur le *traitement* des prisonniers et sur leurs rapports avec le personnel des camps. Nous avons interrogé les prisonniers. Il résulte de notre enquête que nulle part on ne traite les prisonniers avec inhumanité, avec brutalité ou même avec une sévérité excessive. Il est évident que, sur un ensemble de plus d'un million de prisonniers, il peut se produire quelques faits regrettables. Les hommes sont les hommes. Il peut se trouver de part et d'autre des caractères violents et indisciplinés. Dans plusieurs cas, il a été pris des sanctions sévères contre des surveillants coupables de s'être livrés à des voies de fait. Mais nous devons à la vérité d'affirmer, qu'en dehors de faits exceptionnels, les prisonniers sont traités avec humanité. Nous nous sommes informés avec soin des *punitions* infligées pour infractions à la discipline. Elles consistent en arrêts, à la salle de police, pouvant se prolonger exceptionnellement jusqu'à trente jours. Les arrêts sont de quatre degrés : arrêts simples en salle de police, avec nourriture ordinaire chaude un jour sur deux, et pain et eau le second jour ; salle de police au pain et à l'eau ; cachot avec nourriture complète un jour sur deux, pain et eau le second jour ; cachot au pain et à l'eau. Cette dernière punition, rarement infligée, ne dure que quelques jours. Nous avons visité à Novonicolaevsk et ailleurs la salle de police qui ne justifie guère son nom redoutable de carcer. C'est une salle comme les autres, chauffée et munie de lits de camp (narys). Il y avait une quinzaine de détenus à qui nous avons parlé. Les délits principaux étaient des tenta-

tives de fuite, des refus de travail et des vols au détriment de leurs camarades. Il n'y a nulle part, à notre connaissance, de punitions corporelles.

D'après les autorités militaires russes, la discipline est généralement bonne. Les nouveaux arrivés dans les camps font preuve, pendant les premiers jours, de quelque insubordination, mais finissent bientôt par accepter le régime. Il faut sévir assez souvent pour des querelles qui éclatent entre les prisonniers. On choisit parmi ceux-ci un certain nombre de sous-officiers qui sont chargés de la discipline intérieure dans les baraques.

La population civile a toujours fait preuve de bons sentiments à l'égard des prisonniers. Il ne se manifeste contre eux aucune animosité, ni même aucune curiosité. Nous avons vu les prisonniers, soit officiers, soit soldats, circuler dans les rues, entrer dans les magasins sans être l'objet d'aucune remarque malveillante. Dans les villages, les rapports entre paysans et prisonniers sont excellents. Le caractère russe, empreint de cordialité et de bonhomie, est incapable de sévices envers des ennemis vaincus et désarmés.

### 9. Situation des officiers prisonniers.

Nous consacrons un chapitre spécial aux officiers prisonniers parce que leur régime diffère sensiblement de celui de la troupe. Beaucoup plus favorisés sous bien des rapports, que les simples soldats, ils sont, d'autre part, plus éprouvés moralement par certaines privations. Plus habitués au confort, à une vie large, facile et animée, ils sont plus sensibles aux inconvénients de la captivité. Leurs plaintes sont plus amères et, disons-le franchement, moins justifiées que celles de leurs subordonnés.

Nous examinerons leurs doléances en toute impartialité.

En ce qui concerne le *logement*, la pénurie de locaux disponibles n'a pas permis de les loger spacieusement. Sauf pour les plus hauts grades, aucun d'eux n'a de chambre séparée. Suivant les dimensions des pièces, ils logent ensemble

de cinq à huit ou dix dans la même chambrée. Les lits sont serrés. Le mobilier consiste en quelques tables, chaises ou bancs. Les lits sont la propriété personnelle du prisonnier qui achète à ses frais la literie, ainsi que le reste du mobilier. L'administration fournit le local, le chauffage et l'éclairage. L'exiguïté de l'espace disponible est évidemment un grave inconvénient dont les officiers se plaignent vivement. Dans certains camps, ils sont logés dans des baraques, dans des conditions de confort encore plus réduites. Il y aurait sans doute une sérieuse amélioration à apporter à cet état de choses, mais elle dépend plus des circonstances que du bon vouloir des autorités. Il faut remarquer que dans les camps, en temps ordinaire, les officiers russes n'ont pas de chambres séparées et logent plusieurs par chambrée. Seulement l'espace est moins parcimonieusement mesuré.

D'après l'article 73 du règlement russe sur *la solde* des prisonniers de guerre, les officiers ne touchent ni effets, ni aliments, mais reçoivent un traitement fixé aux chiffres de :

Généraux et amiraux : 1500 roubles; officiers d'Etat-Major : 900 roubles; officiers supérieurs : 600 roubles, par année.

Par suite du principe des représailles, le traitement des officiers appartenant à l'armée allemande a été réduit à la norme des officiers russes de grade correspondant, détenus en Allemagne. Les officiers supérieurs détenus en Russie ne touchent actuellement que 28 roubles par mois, tandis que les officiers de l'armée austro-hongroise touchent intégralement 50 roubles par mois. Cette diminution du traitement influe d'une façon très sensible sur l'entretien des officiers allemands, mais elle est fondée sur la stricte réciprocité et ne peut soulever aucune réclamation unilatérale.

Sur cette solde, les officiers pourvoient eux-mêmes à leur *entretien*. Ils ont, en général, une cuisine commune où leurs aliments sont préparés par leurs ordonnances. Dans la règle, trois officiers ont droit à une ordonnance. Ils trouvent généralement parmi les prisonniers des hommes sachant faire la cuisine. Les provisions sont achetées en ville

par les ordonnances ou par les officiers eux-mêmes. Toute liberté leur est laissée pour leurs menus, exception faite pour les boissons alcooliques, interdites dans tout l'Empire. Les principales denrées sont en Russie à des prix très modérés. La cuisine étant faite en commun et les cuisiniers étant gratuits, l'alimentation des officiers leur revient relativement à bon marché. Les officiers nous ont plusieurs fois affirmé en Sibérie que leur ménage leur revenait à 18 roubles par tête et par mois. A Krasnoïarsk, ils ont pour ce prix, à la cantine, trois excellents repas par jour. Rien ne les empêche, du reste, de se procurer en ville des douceurs supplémentaires.

En somme, l'on peut dire que si le logement des officiers laisse à désirer, leur alimentation ne donne droit à aucune plainte.

Jusqu'à ces derniers mois, la *liberté de circulation* laissée aux officiers était des plus larges. Nous avons vu à Tachkent et dans d'autres villes du Turkestan, les officiers se promener librement dans les rues, entrer dans les magasins, circuler sans escorte pendant toute la journée. De graves abus et des tentatives nombreuses d'évasion ont amené les autorités supérieures à limiter considérablement les facilités accordées aux officiers. Ces restrictions sont le sujet des plus vives plaintes de la part des prisonniers. Il est clair qu'elles atteignent d'une manière sensible ceux-là même dont la conduite est irréprochable. Ces restrictions pourraient être pratiquées, dans certains cas, d'une manière moins sévère. C'est ainsi que des médecins militaires, se rendant de leur domicile à l'hôpital pour donner leurs soins aux malades, font le trajet sous escorte deux fois par jour. Les limitations apportées à la circulation des officiers ne sont pas appliquées partout de la même manière. Dans certains camps, les officiers peuvent circuler deux heures par jour sans escorte, dans d'autres ils doivent, pour s'absenter, obtenir une autorisation du commandant; ailleurs, le droit de sortie est accordé pour toute la journée, ou bien n'est donné que pour des cas spéciaux.

La liberté accordée aux officiers prisonniers est plus

grande au Turkestan qu'en Sibérie. Dans tout le périmètre des camps, ils peuvent circuler sans empêchement. Ils peuvent se réunir librement, se visiter, organiser des concerts, des jeux. Ils ne sont soumis à aucune obligation quant à l'emploi de leur temps.

Les officiers ont à payer leurs vêtements. Ils sont tous bien mis. Ils apportent dans leur toilette et dans leur mise un soin et même une recherche qui font plaisir à voir. Un certain nombre d'entre eux, ne pouvant pas se procurer des uniformes neufs, ont adopté la tenue civile, mais c'est l'exception. L'éducation première et les habitudes militaires maintiennent chez les officiers une dignité qui ne manque pas d'élégance. Leurs chambrées sont bien tenues. On voit aux murs des bibliothèques en bois blanc, bien garnies de livres, et beaucoup de dessins et d'aquarelles qui témoignent souvent d'un talent remarquable. Nous ne pouvons passer sous silence les *villas d'été* que nous avons visitées et admirées dans un des camps de Tachkent. Dans le loëss très tendre qui compose la berge élevée du Salar, les officiers avaient creusé avec leurs ordonnances des grottes qui leur offraient en été un asile contre la chaleur. L'ingéniosité de la construction, la fantaisie de l'ornementation et le mérite réel des fresques qui ornaient ces retraites nous ont laissé une vive impression.

Un bon nombre d'officiers prêtent leurs services volontaires pour le régime des camps. Cette louable activité a le double avantage de fournir à l'officier une occupation utile et d'améliorer la situation des soldats. Les officiers qui s'occupent de la correspondance, des cuisines, de la comptabilité rendent de réels services, qui sont pleinement appréciés par les commandants des camps.

Nous devons ici rendre un légitime hommage aux médecins militaires dont le dévouement est au-dessus de tout éloge. Pendant les épidémies qui ont sévi dans de nombreux camps, ils se sont prodigués pour soigner les malades. Leur coopération dans le service des lazarets et des hôpitaux est vivement appréciée par leurs confrères russes. On peut dire qu'ils remplissent et au-delà leurs devoirs professionnels.

Plusieurs d'entre eux sont des spécialistes, justement célèbres dans leur pays.

La question de l'échange des médecins prisonniers non employés au service des malades étant dans le programme de la Conférence de Stockholm, nous ne l'aborderons pas ici. Exprimons simplement le souhait qu'elle soit enfin résolue, conformément à la justice et aux conventions internationales.

Mais nous voudrions attirer l'attention sur un fait qui nous paraît mériter une mesure de justice. Tandis que les officiers prisonniers inoccupés touchent 50 roubles par mois, le même traitement est alloué au médecin qui, du matin au soir, travaille dans les hôpitaux. Il nous semble qu'une indemnité supplémentaire serait due pour cette tâche pénible, souvent dangereuse, que certains médecins accomplissent depuis plus d'une année. Il devrait en être de même pour les sanitaires (infirmiers) qui, n'étant pas gradés, ne touchent aucune paie pour le travail qu'ils effectuent.

La question des ecclésiastiques doit aussi, à notre avis, être soigneusement examinée. Est-il utile de garder comme prisonniers des pasteurs, des curés et des rabbins, ainsi que nous l'avons vu à Samara ? Ou bien des séminaristes, comme à Tomsk ? Et si des raisons s'opposent à ce qu'ils soient échangés, ne pourrait-on pas utiliser leurs services dans les camps où le culte fait défaut ?

Les cadets et les aspirants autrichiens qui, dans leur armée, sont considérés comme des officiers, sont traités sur ce pied, lorsque les autorités russes ont la preuve de l'obtention du grade. Les pièces probantes manquant quelquefois, de longues et laborieuses démarches sont nécessaires pour rétablir ces prisonniers dans leur position légale. Ils sont, en attendant le succès de leurs réclamations, traités comme de simples soldats, ce qui leur crée une situation pénible. C'est le cas aussi pour les volontaires d'un an (Einjährige), qui appartiennent généralement à la classe des intellectuels et pour qui le traitement comme simples soldats est ressenti plus douloureusement.

## 10. Etablissements et personnel sanitaires.

Nous nous plaisons à reconnaître que les établissements sanitaires des camps aussi bien que ceux des villes sont, à part quelques exceptions, actuellement en nombre suffisant, et qu'ils répondent dans leur grande majorité aux exigences de l'hygiène moderne. Lorsqu'ils laissent à désirer, c'est l'encombrement, inévitable lorsque éclate une épidémie, qui se trouve en être la cause principale. Les considérations qui suivent sont d'ordre général; nous précisons dans le rapport spécial les points particuliers qui diffèrent d'un camp à l'autre.

*Installation médicale des camps.* — Chaque camp est pourvu d'un service médical, dont les installations sont les suivantes :

1° Un « ambulatorium » qui correspond à la salle de visites de l'infirmerie. Dans les camps de concentration, il y en a souvent deux, trois et même davantage. Le service en est toujours fait par des médecins et des infirmiers prisonniers. L'ambulatorium, situé dans une baraque spéciale, consiste généralement en deux petites salles, simplement aménagées, l'une servant de salle d'attente, l'autre de salle d'examen. Il y est annexé quelquefois une salle de malades, située soit sous le même toit, soit dans une baraque voisine. Cette infirmerie d'observation (*Marodenzimmer*), variable dans ses dimensions et dans son aménagement, comprend un certain nombre de lits (généralement 10 à 40). Un médecin ou un étudiant en médecine, assisté de quelques infirmiers, en assure le service.

Là où l'état sanitaire d'un camp est mauvais (épidémie de malaria au Turkestan) plusieurs « *Marodenzimmer* » ont été installées dans des locaux disponibles. Tout malade sérieux est transféré au lazaret du camp, soit directement de l'ambulatorium, soit après un court séjour au « *Marodenzimmer*. » Dans la règle, chaque camp de concentration possède un lazaret, établi dans l'enceinte du camp; s'ils

n'en possèdent pas, c'est qu'ils sont situés à une petite distance (1 à 2 kilomètres) du lazaret municipal ou militaire de la région, ou d'un des hôpitaux d'une ville voisine. Ces installations sanitaires sont très différentes suivant les camps; elles dépendent autant de son importance que de sa situation plus ou moins éloignée des agglomérations.

Au Turkestan, c'est le système des pavillons qui prédomine. Situé dans le camp, ou aux environs immédiats du camp, le lazaret se compose d'un certain nombre de baraques (4 à 10), de dimensions généralement plus grandes que les baraques ordinaires; quelques-unes d'entre elles sont réservées aux maladies infectieuses, d'autres aux maladies non infectieuses; d'autres encore servent de pavillons d'isolement, de service chirurgical, de pharmacie, etc.

Tous ces services sont assurés par des médecins et infirmiers prisonniers, sous la direction d'un médecin chef russe. Au point de vue de l'hygiène, ces pavillons ont le grand avantage de présenter un cube d'air très suffisant; bien qu'installés simplement (le plancher fait souvent défaut), nous avons pu constater qu'ils sont le plus souvent propres et bien tenus; il est certain toutefois qu'un certain nombre d'entre eux sont trop encombrés, en particulier à Samarkand, en suite de l'épidémie de paludisme.

En Sibérie, les lazarets de camps sont généralement moins importants qu'au Turkestan, en raison du voisinage des hôpitaux des villes. La plupart de ceux que nous avons visités présentent des conditions d'hygiène et une propreté suffisante (voir rapports spéciaux), toutefois il nous a semblé que les salles de lazarets où les malades sont installés sur deux étages de tréteaux superposés (Omsk, Novo-Nikolajewsk, Tomsk) n'ont généralement pas un cube d'air suffisant. Ce système qui peut rendre des services en cas d'urgence, ne devrait pas être adopté d'une façon définitive. Une amélioration à cet égard est souhaitable. Certains camps, comme nous l'avons mentionné, n'ont pas établi de lazarets dans leur enceinte. Les malades sont dirigés sur l'hôpital du district civil, ou sur l'hôpital militaire de la région, situé le plus souvent hors de ville.



Au Turkestan, ces hôpitaux sont particulièrement bien aménagés, en raison du système de pavillons qui offre de sérieux avantages. A Merv, Krasnowodsk, Hodjent, nous avons pu admirer l'ordre, la propreté et parfois le confort qui y règne (voir rapports spéciaux). Presque tous ont des salles spéciales pour typhiques, avec salles de bains pourvues de baignoires, des pavillons d'isolement pour maladies contagieuses, un ou plusieurs pavillons de chirurgie avec salle d'opération et de pansements claires et propres; souvent un pavillon spécial pour la pharmacie et le laboratoire (microscope dans la plupart de ces hôpitaux), pavillons pour la cuisine et les communs.

Ces établissements hospitalisent presque tous des malades russes en même temps que les prisonniers. Soumis exactement au même régime, ils sont répartis dans des salles différentes.

Quant aux hôpitaux des villes de Russie d'Europe et de Sibérie que nous avons visités, ils sont de deux sortes :

1° Les hôpitaux militaires ou civils militarisés, vastes constructions à un ou deux étages, présentant des conditions d'hygiène et un aménagement parfois irréprochables (salle d'opération et de pansements, tables d'opération, stérilisateurs, lavabos, solutions antiseptiques variées, instruments et objets de pansements).

2° Les hôpitaux de réserve installés dans des écoles, théâtres, fabriques, etc., sans présenter les conditions de confort des précédents, sont des bâtiments spacieux et clairs qui ont été choisis parmi les meilleurs de la localité. A ce propos, nous avons été heureusement surpris de voir qu'à Nijni-Nowgorod, le meilleur édifice de la ville, construction récente et bien comprise, a été entièrement réservé aux malades prisonniers, tandis que les malades russes sont hospitalisés dans des locaux plus modestes. Ailleurs, à Samara, Omsk, Krasnojarsk, etc., les grands hôpitaux que nous avons visités, totalement ou partiellement réservés aux prisonniers, nous ont donné entière satisfaction au point de vue hygiénique. Nous pensons qu'il y aurait avantage à augmenter le nombre de ces hôpitaux de réserve des villes, en

vue de dégarnir les lazarets de camps trop encombrés, en particulier à Omsk, Samarkand, etc.

*Personnel sanitaire.* — Notons d'abord que l'article 12 de la Convention de Genève (renvoi du personnel sanitaire) n'a pas été appliqué en Russie. Dans tous les services hospitaliers des camps et des villes (ambulatoires, lazarets et hôpitaux) les prisonniers malades sont soignés par les médecins et sanitaires prisonniers; un médecin-chef russe assure partout la direction du service. Nous nous plaisons à rendre hommage au dévouement, à l'esprit humanitaire et scientifique dont les médecins, tant russes que prisonniers, font preuve à l'égard des malheureux tombés malades en captivité. Nous avons été en outre heureux de constater que des rapports souvent cordiaux existent entre les médecins russes et les médecins austro-allemands.

L'article 9 de la Convention de Genève (liberté du personnel sanitaire) n'a pas été respecté non plus. Toutefois, dans certains camps, en particulier au Turkestan, les médecins jouissent de plus de liberté que les officiers (voir ci-dessus, ch. 9), leurs heures de sortie étant plus nombreuses et plus fréquentes. Ailleurs ils ont le même degré de liberté que les officiers. Si la plupart des médecins prisonniers ont été appelés à exercer leur profession, un certain nombre d'entre eux sont inoccupés et traités dans des dépôts d'officiers prisonniers comme ces derniers. Plusieurs nous ont exprimé le désir d'être échangés ou à défaut de pouvoir se rendre utile dans un hôpital. Nous croyons savoir que la Conférence de Stockholm est arrivée à un accord pour un rapatriement partiel des médecins; il serait à l'heure actuelle sur le point d'être réalisé.

Quant aux étudiants en médecine, le plus grand nombre d'entre eux prodiguent leurs soins aux malades; les plus anciens ont souvent la responsabilité du service dans lequel ils travaillent et touchent la même solde de 50 roubles que les médecins et les officiers.

Dans toutes les formations sanitaires des camps et des villes, nous avons vu à l'œuvre de nombreux infirmiers prisonniers; ce personnel sanitaire ne touche pas de traitement,

mais en revanche il bénéficie de la cuisine du lazaret, qui est meilleure et plus variée que celle de la troupe.

Dans quelques camps, seuls les sanitaires de race slave ont été appelés à fonctionner comme infirmiers dans les lazarets. Dans les hôpitaux mixtes (russes et prisonniers), les infirmiers russes sont attachés aux salles de Russes, tandis que les infirmiers austro-allemands ne soignent que leurs compatriotes. Il y a toutefois, à cet égard, des exceptions, nous avons vu dans quelques hôpitaux (Nijni-Nowgorod, Merv, Tomsk) un personnel féminin volontaire s'occuper avec autant de zèle et de dévouement des malades de leur pays que des prisonniers.

En résumé, on doit reconnaître que le secours du personnel médical et sanitaire austro-allemand est absolument indispensable dans les camps de prisonniers, vu la pénurie de médecins disponibles en ce moment en Russie; dans certains d'entre ceux-ci, même dans de très grands camps, seul le médecin chef est russe. Les compétences des médecins prisonniers sont toutefois limitées; le médecin chef juge toujours en dernier ressort. Dans certains camps, des médecins austro-allemands se sont plaints de ne pouvoir donner des dispenses de travail que de deux jours; vu le mauvais état sanitaire de la troupe, ils estimaient ce laps de temps insuffisant.

Dans la plupart des camps, la collaboration des médecins paraît être bien comprise, chacun ayant sa tâche déterminée. Les compétitions sont rares, et les différents services semblent être bien organisés.

*Traitement des malades.* — Le traitement des malades prisonniers est identique à celui des malades russes. Nous vous plaignons à reconnaître qu'il n'y a pas à notre connaissance d'exception à cette règle.

Tout malade, dans quelle formation sanitaire qu'il soit hospitalisé, a à sa disposition :

1° Un lit, le plus souvent en fer, à la tête duquel est fixé une table ou ardoise portant l'indication de son nom et du diagnostic de son affection; toutefois le lit est parfois remplacé par une couchette en planches, suivant le dispositif de

tréaux en usage dans les baraques. (La table fait, dans ce cas, le plus souvent défaut).

2° Une paillasse épaisse (paille ou paille de riz) ou un matelas.

3° Une couverture.

4° Un oreiller.

5° Des draps de lit qui, dans la règle, doivent être changés tous les 8 ou 15 jours. Le malade reçoit, en outre, une chemise et un caleçon, changés également dans la règle chaque semaine. Dans plusieurs hôpitaux, chaque malade a reçu trois assortiments de linge de corps. Le linge des malades est lavé dans une buanderie spéciale, attachée au lazaret (il y a toutefois des exceptions); le linge des malades infectieux (typhiques) est bouilli dans des cuves spéciales, ou passé à l'étuve. A cet égard, les installations des camps sont plus ou moins perfectionnées.

La nourriture des malades, préparée toujours dans une cuisine spéciale, nous a paru en général très suffisante. Dans tous les services hospitaliers que nous avons visités, même dans ceux des camps, il existe généralement trois régimes différents :

1° lacté (typhiques);

2° bouillon léger et gruaux (cacha) variés : orge, sarasin, seigle, etc.

3° soupe et bouilli avec pommes de terre, viande hachée, choux, carottes, pain noir ou blanc.

Dans presque tous les lazarets, une table, affichée à la cuisine, indique journallement le nombre de régimes et leur répartition. Les médecins ont, à cet égard, entière liberté de choix.

Nous n'avons enregistré aucune plainte des malades au sujet de la nourriture.

*Médicaments.* — Il est certain que la question des médicaments doit être envisagée d'une façon toute particulière dans les camps de prisonniers. S'il est vrai qu'une réelle économie soit de rigueur pour un grand nombre d'entre eux, nous pensons que leur répartition de façon plus égale dans les différents camps pourrait être envisagée, et donnerait de bons

résultats. Les camps de Sibérie sont généralement mieux pourvus que ceux du Turkestan. La quinine, qui a fait défaut momentanément dans certains camps, était, lors de notre visite, de nouveau partout en quantité suffisante. Au dire des médecins prisonniers et russes, que nous avons interrogés à ce sujet, il y aurait lieu, vu la pénurie actuelle, d'user d'une façon très modérée de différents remèdes, tels que : salol, bismuth, opium, caféine, digitale, etc., et d'ailleurs de les économiser presque tous. Cette situation qui menace de devenir critique, mérite à tous égards d'attirer l'attention des autorités.

Une personnalité compétente en cette matière a émis le vœu que des démarches soient entreprises entre les Gouvernements russe d'une part et austro-allemand d'autre part, en vue de l'envoi de médicaments allemands dans les camps de Russie en échange de l'envoi de pain russe en Allemagne. Cette intéressante proposition à laquelle nous nous associons de grand cœur, se heurtera sans doute à des difficultés d'ordre pratique; nous voulons espérer que la Conférence de Stockholm la fera figurer au programme de ses discussions.

#### CONCLUSIONS.

Nous avons la conviction que les médecins militaires russes, secondés par le personnel médical prisonnier, font tous leurs efforts pour améliorer le sort des malades. Les secours médicaux sont maintenant presque partout bien organisés, au dire des médecins prisonniers eux-mêmes. La question des médicaments mise à part, nous avons retiré de nos visites l'impression que les malades austro-allemands en Russie sont dans des conditions satisfaisantes.

### 11. Etat sanitaire.

#### A. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'Empire de Russie présente des variations de climat considérables. D'une manière générale ses températures ex-

trêmes sont une des principales causes de souffrance pour les prisonniers habitués au climat tempéré de l'Europe centrale.

La Russie d'Europe jouit d'un climat plutôt rigoureux, mais sain; les grands camps de concentration ne sont d'ailleurs pas situés à une latitude supérieure à celle de Péetrograd.

Quant à la Sibérie, ses plaines et ses forêts immenses constituent des étendues de terrains salubres. L'air étant très sec, le froid y est, à température égale, plus supportable qu'en Russie européenne. Les plus grands froids y atteignent en hiver 55° à 60° C; mais les sautes de température ne sont pas rares d'un jour à l'autre, et le dégel se produit, par intermittence, même en plein hiver.

Les camps que nous avons visités en Russie d'Europe ou en Sibérie sont établis dans les environs immédiats d'agglomérations urbaines, ce qui est généralement une garantie de leur situation salubre.

Le Turkestan, désert de sable sur les trois quarts de sa superficie, est soumis également à de grandes variations climatiques, régionales et saisonnières. Si la plus grande partie de l'année, la température est douce, rappelant parfois celle du bassin méditerranéen, en revanche il y fait en été une chaleur torride. Au surplus, certaines régions sont particulièrement malsaines, en raison de l'épidémie de paludisme qui sévit annuellement pendant l'été.

Parmi les camps que nous avons visités, les uns ont été établis dans des régions accidentées, telles que les premiers contreforts du plateau de Pamir; situés soit sur le versant, soit au pied des chaînes de montagnes qui entourent la large vallée de Fergana (Hodjent, Andijan) ou qui avoisinent la Perse (Aschabad, Ak-Tépé), ces camps bénéficient d'un climat sain, dont ils sont redevables à la végétation et à l'eau qui y sont relativement abondantes.

Les autres camps, installés dans les régions basses du Turkestan; soit dans les grands oasis (Merv, Samarkand), soit en pleine steppe (Zolotaïa Orda) sont loin de présenter ces conditions de salubrité. La plupart de ceux-ci étant d'anciens

camps occupés par les troupes russes, l'autorité militaire en y établissant ses prisonniers les plaçait il est vrai dans les mêmes conditions que ses propres soldats; mais il est à noter que la morbidité des prisonniers est beaucoup plus considérable que celle des troupes russes, vu leur état de moindre résistance dû aux privations de la guerre.

#### B. MALADIES INFECTIEUSES ÉPIDÉMIQUES.

*Malaria.* — L'épidémie de paludisme sévit annuellement au Turkestan de juin à septembre. Dans les régions insalubres il est presque impossible de s'en préserver; les indigènes, les colons russes et, à plus forte raison, les prisonniers, lui ont payé un large tribut. Des travaux d'assainissement ont été faits dans plusieurs contrées, mais la lutte contre l'anophélès est rendue particulièrement difficile du fait de la culture du coton, extrêmement répandue dans le pays, et qui représente sa plus grande richesse. En effet, les champs de coton, comme les rizières, doivent être régulièrement inondés; ces étangs artificiels deviennent un milieu extrêmement propice au développement des moustiques. Et loin d'en réduire l'étendue, le génie russe s'efforce par tout un système de canaux d'irrigation à gagner sur les régions désertiques des terrains aisément fertilisables. Il est vrai que certains étangs et certaines contrées marécageuses pourraient être traitées au pétrole, suivant la méthode connue, mais ce procédé est inutilisable dans les champs de coton, en raison de son action nocive pour cette plante; la culture en grand de l'eucalyptus rendrait aussi des services, mais au dire de gens compétents, il sera presque impossible d'en obtenir au Turkestan des résultats appréciables.

Le paludisme se présente sous sa forme tierce, quarte et tropique suivant les régions. Dans les contrées accidentées, (camps de Tachkent, Troïtsky, Hodjent, Andijan), les formes tierce et quarte étaient au début de l'été les plus fréquentes; la forme tropique, qui est la plus grave, a été malheureusement la plus répandue à la fin de l'été et en automne, tout particulièrement dans les régions basses (camps

de Merv, Samarkand, Katakurgan, Zolotaia Orda). Dans certains camps on peut affirmer que le 90 % des prisonniers ont eu un ou plusieurs accès de paludisme.

Chez les individus vigoureux et dans un bon état de nutrition, l'accès cède à la quinine sans affecter outre mesure les forces vitales de l'organisme. Chez les prisonniers, au contraire, éprouvés par de longs mois de guerre, par les fatigues du voyage, et surtout par la chaleur accablante de l'été, l'épidémie a fait de grands ravages. Les accès répétés de malaria amènent à la longue un état d'anémie intense qui finit par aboutir à la cachexie palustre. L'organisme usé devient finalement un terrain propice au développement d'affections concomitantes (gastro-entérites, affections pulmonaires, tuberculose).

Le traitement préventif à la quinine n'a pu être appliqué vu le nombre considérable de prisonniers et l'insuffisance, parfois il est vrai seulement momentanée, du médicament dans les camps. La quinine a été généralement administrée par la voie buccale, 5 et 3 heures avant l'accès, à la dose de 0.50 ctg. de sulfate. Pour la forme tropique, on a préféré user de bichlorhydrate (chinin bimuriaticum) en injections sous-cutanées. Une injection de 0.50 ctg. par jour, pratiquée pendant 4 ou 5 jours, finit par faire céder l'accès de fièvre, qui, dans cette forme, évolue d'une façon très irrégulière. Ce traitement est appliqué aussi bien aux prisonniers qu'aux soldats russes. Notons à titre de renseignement que l'infection pourrait se produire, au dire de certains médecins, par l'absorption des melons à travers l'écorce desquels l'anophélès déposerait les plasmodies.

Vu les difficultés presque insurmontables de la lutte contre l'anophélès, pour les raisons que nous avons mentionnées plus haut, nous nous sommes permis d'attirer l'attention des autorités compétentes sur l'opportunité d'évacuer en été, dans la mesure du possible, les camps les plus insalubres. Dans les conditions de moindre résistance où sont les prisonniers, après de longs mois de captivité, un second été pourrait avoir des conséquences désastreuses. En revanche, la création de camps dans les régions de montagnes, ou l'agrandis-



sement de ceux qui s'y trouvent déjà, pourrait être avantageusement envisagée (Hodjent, Andijan).

Bien qu'en novembre, à l'époque de notre visite, le nombre des malades ait diminué dans une certaine proportion, la quantité des convalescents, qui sont le plus souvent dispensés du travail, était encore dans certains camps, en particulier à Samarkand et à Zolotaia Orda, très considérable. (Pour les chiffres, voir rapports spéciaux.)

*Fièvre typhoïde.* — La fièvre typhoïde existe à l'état endémique dans nombre de localités de Russie, de Sibérie et du Turkestan. Il n'est presque pas de camps du Turkestan qui n'aient eu une épidémie, il est vrai souvent légère, mais parfois aussi grave, particulièrement pendant le printemps et l'été de 1915 (voir rapports spéciaux). On aurait tort d'incriminer, dans tous les cas, l'eau de boisson (puits, canalisations, rivières), qui est bouillie systématiquement si elle est suspecte. Dans un grand nombre de camps, l'eau a été vérifiée bactériologiquement, et reconnue saine. L'infection se produit le plus souvent par les fruits ou l'eau malpropre, que les prisonniers, occupés à des travaux en dehors des camps, boivent un peu partout.

En outre, il est toute une série de cas de fièvre typhoïde qui ont été apportées par des prisonniers de la place forte de Pschremysl.

Dans la mesure du possible le traitement balnéothérapique est appliqué. Tous les hôpitaux, civils ou militaires, et quelques lazarets de camps ont des salles de bains avec baignoires. Là où elles manquent, on use du maillot froid, qui donne de bons résultats.

La vaccination antityphoïdique n'a jamais été pratiquée chez les prisonniers. Elle est faite au contraire à tous les soldats russes qui partent pour le front ou même sur le front.

A Tachkent, exceptionnellement, le personnel médical des hôpitaux a été vacciné contre la fièvre typhoïde; dans certains cas on a pratiqué avec succès des injections curatives de vaccin. Le diagnostic de la fièvre typhoïde, souvent difficile à différencier les premiers jours d'un accès de la forme

tropique de la malaria, se fait dans plusieurs hôpitaux par la réaction de Mandelbaum (séro agglutination).

Les convalescents de la fièvre typhoïde sont toujours isolés pendant deux à trois semaines, dans des salles spéciales; leur linge est passé à l'étuve ou bouilli, souvent dans des cuves spéciales. Les matières fécales sont désinfectées le plus souvent à la chaux.

*Typhus exanthématique.* — Le typhus exanthématique est certainement la maladie épidémique qui a causé le plus de ravages dans les camps de prisonniers. Actuellement, des efforts sont faits dans un grand nombre de camps pour lutter ou préserver contre ce terrible fléau; mais des mesures systématiques devront être prises partout pour en empêcher le retour.

Le typhus exanthématique existe à l'état endémique dans plusieurs régions de la Sibérie, en particulier en Transbaïkalie; ce sont effectivement les camps de Sibérie qui ont eu le plus à souffrir de ces épidémies.

L'hiver et le printemps 1915 ont été particulièrement néfastes; certains camps auraient eu plus de la moitié de leurs effectifs atteints par cette maladie (Novo-Nikolajevsk). La mortalité aurait oscillé autour de 35 % (voir rapports spéciaux).

Comme mesure prophylactique, il s'agit avant tout d'éliminer systématiquement la vermine, en particulier les poux, agents transmetteurs de la maladie. Certains camps ont à cet effet des étuves, où le linge est désinfecté (Tachkent, Krasnowodsk, Tomsk, Krasnojarsk, etc.), mais beaucoup de camps en sont complètement dépourvus. Des salles de bains, parfois confortablement installées, existent dans la plupart des camps, mais elles ne sont souvent pas assez spacieuses, ou n'étaient pas terminées lors de nos visites.

Nous avons attiré l'attention de l'autorité compétente sur cette grave question de la lutte contre le typhus exanthématique, en proposant :

1° d'établir une quarantaine systématique de 2 à 3 semaines dans chaque camp;

2° de passer à l'étuve (ou de bouillir) le linge et les vêtements de tout prisonnier à son arrivée au camp;

3° de donner un bain complet, à chaque homme à son arrivée au camp, sans oublier de lui raser la tête, et de veiller à ce que ce bain soit répété régulièrement tous les huit jours, comme il a été ordonné par l'autorité supérieure.

Nos demandes ont été prises en considération.

Ajoutons que nous avons visité un camp (Totsky) où sévissait une épidémie de typhus exanthématique et que nous en avons vu en outre quelques cas dans des hôpitaux de Sibérie et du Turkestan (voir rapports spéciaux).

*Dysenterie.* — Fréquente au Turkestan, surtout en été, elle est plus rare en Russie d'Europe et en Sibérie. Le diagnostic de la dysenterie amibienne a rarement pu être posé d'une façon certaine, car le microscope fait souvent défaut. Il est certain qu'un grand nombre de cas de dysenterie sont du type bacillaire. En outre, de l'avis de plusieurs médecins qui se sont occupés plus spécialement de cette question, cette soi-disant dysenterie serait un symptôme gastro-intestinal du paludisme. Les prisonniers en ont particulièrement souffert dans certains camps du Turkestan, en particulier à Tachkent, Troïtsky, Samarkand, Merv, Ak-Tépé, etc. Comme traitement, le bismuth et les dérivés opiacés ont été surtout employés, dans ceux des camps du moins où ces médicaments se sont trouvés en suffisance.

*Choléra.* — Des cas sporadiques ou de petites épidémies se rencontrent dans la population civile, aussi bien en Sibérie qu'au Turkestan. Les prisonniers n'en ont été atteints que tout à fait exceptionnellement. Dans plusieurs camps, nous en avons vu des cas isolés (voir rapports spéciaux). Dans un des hôpitaux de Tachkent il en a été traité 36 cas, amenés de Pschremyschl. Lors de notre visite ils n'étaient plus porteurs du bacille virgule (vérification microscopique). La vaccination anticholérique n'a jamais été pratiquée chez les prisonniers.

*Varirole.* — Des cas isolés se sont présentés dans certains camps du Turkestan; de petites épidémies ont éclaté quelquefois dans des camps de Sibérie; elles ont été enrayées par la

vaccination, qui a été pratiquée généralement là où le danger d'une épidémie se faisait sentir (ainsi à Novo-Nicolajewsk, lors de notre visite). La vaccination n'a jamais été faite systématiquement à tous les prisonniers.

La *fièvre récurrente*, sans être fréquente, se rencontre un peu partout, aussi bien en Sibérie qu'au Turkestan. A défaut de salvarsan, on l'a traitée à la quinine avec de bons résultats. Nous avons rencontré des cas disséminés d'*érysipèle*, qui ont toujours été isolés scrupuleusement; quant à la *rougeole*, la *scarlatine*, la *varicelle*, etc., de petites épidémies ont été seulement signalées parmi les enfants d'évacués des territoires envahis.

### C. MALADIES INFECTIEUSES NON ÉPIDÉMIQUES.

Les affections pulmonaires (bronchites, pneumonies, pleurésies) se présentent surtout en hiver dans les camps de Sibérie; elles sont rares au Turkestan.

Ces affections, le plus souvent de caractère aigu chez les individus vigoureux, ont une évolution grave, et ouvrent trop fréquemment la porte à l'infection tuberculeuse chez les prisonniers dont l'état de nutrition est insuffisant. Le nombre de cas de tuberculose pulmonaire est relativement grand en Sibérie, particulièrement après la saison d'hiver ou après une épidémie de typhus exanthématique. Il est toutefois certain que beaucoup de ces malades pré-tuberculeux avant la campagne, ont apporté leur maladie du front. Une nourriture plus abondante et plus variée aurait chance d'améliorer beaucoup de prédisposés; nous avons vu dans plusieurs hôpitaux et lazarets des tuberculeux pulmonaires avancés qui devaient être sous peu renvoyés dans leur patrie comme invalides.

La Russie ne possédant guère de régions montagneuses, où pourraient être envoyés les prisonniers (à part le Caucase qui est zone militarisée), nous pensons qu'à défaut de leur internement en Suisse, projet difficilement réalisable vu l'éloignement, certaines régions du Turkestan, en particulier les camps de la vallée de Fergana qui avoisinent le

plateau de Pamir, pourraient fort bien être choisis comme lieu de résidence d'hiver des tuberculeux susceptibles d'amélioration. Les régions montagneuses de l'Altaï, au sud de la Sibérie, pourraient également convenir aux tuberculeux pulmonaires durant les mois d'été. Un certain nombre de tuberculeux se sont déjà améliorés durant leur captivité au Turkestan.

Les affections gastro-intestinales, en particulier les *diarrhées saisonnières*, sont surtout fréquentes au Turkestan, en été et en automne. Il faut en incriminer surtout les fruits (melons, grenades), auxquels les prisonniers ne sont pas habitués. D'autres entérocrites, parfois très tenaces, accompagnent les accès de paludisme, comme nous l'avons déjà mentionné. Des cas d'ictère catarrhal infectieux ne sont pas rares (Krasnowodsk, etc.).

Les cas de *rhumatisme articulaire* accompagnés parfois d'*endocardite* se rencontrent dans les hôpitaux de Sibérie; ils sont presque inconnus au Turkestan.

#### D. MALADIES NON INFECTIEUSES.

*Néphrite et myocardite.* — Nous avons été surpris du nombre relativement considérable de prisonniers atteints de néphrite chronique. Au dire de plusieurs médecins qui l'ont étudiée, il s'agirait le plus souvent d'une néphrite auto-toxique associée à de la myocardite, ces deux affections connexes ayant été provoquées par un surmenage prolongé de l'organisme et par les privations d'une longue campagne. Dans quelques cas seulement, on pourrait incriminer un état de l'organisme antérieur à la guerre (Bierherz). L'autopsie de deux prisonniers arrivés récemment dans un camp et morts accidentellement dans un éboulement, a prouvé que tous deux étaient atteints d'une dégénérescence du myocarde, qui ne s'était révélée par aucun symptôme objectif apparent.

*Scorbut.* — Nous en avons vu quelques cas dans divers camps du Turkestan (Samarkand, etc.) En Sibérie, il y en aurait un plus grand nombre; à Krasnojarsk nous en avons

vu une cinquantaine de cas. Il est sans doute difficile comme mesure prophylactique de se procurer en hiver des légumes frais, d'autant plus que les légumes sont considérés en Russie, à part les choux et les pommes de terre, comme aliments de luxe.

*L'insolation* a fait de nombreuses victimes au Turkestan durant les mois d'été. Dans presque tous les camps, les prisonniers ont fabriqué des briques de terre pour la construction des baraques. Ce travail, très fatigant en été à cause de la chaleur accablante, nous a valu de nombreuses plaintes. (Les heures de travail en été étaient de 7 à 11 heures et de 2 à 6 heures; exceptionnellement davantage. Il existe toutefois des différences à cet égard suivant les camps.)

La température extrême du camp de Troïtsky (environs de Tachkent) en été 1915 a été de + 35° à l'ombre, et de + 65° au soleil (sur le sable).

Parmi les *maladies mentales*, plutôt rares, il faut citer des cas de psychose « ex inanitia », et de dépressions psychiques de diverses natures. Nous n'avons pas eu connaissance de cas de suicides.

#### E. AFFECTIONS CHIRURGICALES ET DERMATOLOGIQUES.

Les prisonniers *blessés* sont évacués dans les hôpitaux de Russie d'Europe (Moscou, Nijni-Nowgorod, Samara, etc.) Nous en avons trouvé quelques-uns dans les hôpitaux du Turkestan et de Sibérie; ce sont pour la plupart des convalescents (fractures presque consolidées, plaies torpides, etc.)

Les *mutilés* passent devant des commissions composées de médecins russes avant d'être rapatriés, par convois successifs.

Parmi les autres affections chirurgicales, il faut mentionner avant tout les cas de *congélation* (nez, oreilles, orteils), surtout fréquents en Sibérie, et qui aboutissent parfois à la gangrène. Le traitement employé dans les camps consiste en applications de teinture d'iode, pommades variées (borique, zinc), ou compresses de permanganate de potasse.

Les eczémas et ulcérations de grattage, dus à la vermine, les cas de scabies, etc., se rencontrent un peu partout. Traitement : bains et pommades diverses.

#### F. AFFECTIONS TROPICALES.

Le *trachome*, très répandu dans la population indigène du Turkestan, ne se rencontre qu'exceptionnellement chez les prisonniers.

Quant à l'*ulcère tropical* (*pendinka iasva*) fréquent chez l'indigène surtout à Bochara et à Termes (frontière de l'Afghanistan), il se montre parfois chez les colons russes, en particulier dans la troupe; quelques rares cas ont été signalés chez les prisonniers. On le traite par des applications de bicarbonate de soude, et des cristaux de permanganate de potasse. Nous en avons vu deux cas à l'hôpital de Tachkent.

La *lèpre* et la *filariose* (*filaire de Médine*), dont la fréquence diminue d'année en année chez les indigènes, ne se rencontrent pas chez les prisonniers.

#### G. MORBIDITÉ.

On ne saurait trop attirer l'attention sur les causes d'erreur dont les statistiques de cette sorte sont entachées. Nous n'avons pas cherché à obtenir des chiffres officiels pour plusieurs raisons, dont les principales sont les suivantes :

1° Il est presque impossible d'établir un pourcentage de morbidité d'un camp dont l'effectif varie constamment.

2° Dans certains camps, en particulier au Turkestan, les malades sérieux sont seuls hospitalisés au lazaret du camp. Il existe toute une catégorie de prisonniers indisposés, ou affaiblis par des accès de paludisme, qui sont traités ambulatoirement à l'infirmerie du camp; ces cas désignés sous le terme allemand de « *Maroden* », dont le nombre varie chaque jour, sont le plus souvent dispensés du travail. Tel camp peut avoir un petit nombre de malades hospitalisés et un grand nombre de dispensés.

3° Un malade s'annonçant à la visite médicale de l'infirmerie (ambulatorium) passe successivement à la salle de malades de l'infirmerie (Marodenzimmer), puis si son cas est sérieux, au lazaret du camp; de là, il peut être transféré à l'hôpital civil ou militaire de la ville voisine. S'il est inscrit au registre de ces différents établissements sanitaires, il est clair que la statistique en est faussée.

#### H. MORTALITÉ.

Quant au pourcentage de la mortalité, il est également très difficile à établir d'une façon judicieuse, pour les motifs suivants :

1° Changement d'effectif constant de chaque camp.

2° Variation considérable de la mortalité suivant la saison ou l'apparition d'une épidémie. Ainsi tel camp où a éclaté une épidémie de typhus exanthématique peut avoir pendant quelques semaines une mortalité de 25 % à 30 % de l'effectif, cette proportion retombant au-dessous de 5 % quand les conditions sanitaires sont redevenues à peu près normales. Des variations de ce genre peuvent être dues de même à des épidémies de malaria et de fièvre typhoïde.

Toute statistique de mortalité doit être en outre commentée, pour ne pas donner lieu à des interprétations erronées.

C'est pourquoi nous nous sommes abstenus de chercher à établir une statistique de mortalité générale, ou par camp. Les chiffres que nous avons pu obtenir à ce sujet, le plus souvent de la part des médecins des camps, ne sont donc qu'approximatifs.

#### I. CONCLUSIONS.

Assurés que toutes les mesures utiles à la santé des prisonniers seront prises par l'autorité compétente, représentée par la Section du ministère de la Guerre chargée du soin des prisonniers de guerre, nous lui avons soumis, en toute confiance, les quelques propositions suivantes quant à la prophylaxie des maladies épidémiques :



I. Etablissement dans chaque camp :

- 1° d'une quarantaine de deux à trois semaines;
- 2° d'une étuve à désinfection pour le linge et les vêtements;
- 3° d'une salle de bain jointe à une buanderie.

II. Evacuation en été des camps de prisonniers où sévit plus particulièrement l'épidémie de malaria (forme tropique).

Ces demandes ont été prises en considération.

### 12. Correspondance.

#### A. CORRESPONDANCE ADRESSÉE AUX PRISONNIERS.

Parmi les plaintes qui nous ont été adressées par les prisonniers, celles concernant le service de la correspondance ont été particulièrement nombreuses. Il est certain que cette question importante, qui donne lieu à des réclamations journalières, mérite d'être envisagée en toute objectivité.

Nous savons que des efforts considérables ont été faits pour obvier, dans la mesure du possible, aux difficultés considérables que comporte ce service. Nous pensons toutefois que les améliorations qui ont déjà été apportées à la distribution de la correspondance ne peuvent pas être considérées comme suffisantes.

Les irrégularités existantes sont dues à une série de causes :

- 1° difficulté de communication et distances énormes;
- 2° insuffisance du nombre des bureaux de censure;
- 3° imperfection de l'enregistrement des prisonniers;
- 4° extrême éparpillement des prisonniers dans l'Empire (camps, dépôts, travaux de ville et de campagne);
- 5° transfert fréquent des prisonniers d'un camp à l'autre.

Nous allons envisager ces différents obstacles dont le dernier mentionné est de beaucoup le plus important.

1° *Voies de communications.* — Nul n'ignore que les voies de communications sont encore insuffisantes en Russie d'Europe et d'Asie, vu l'immensité de son territoire. En Sibérie, de même qu'au Turkestan, il n'y a qu'une seule voie

de chemin de fer traversant le pays d'un bout à l'autre, avec quelques embranchements locaux.

2° *Censure*. — Il est intéressant de noter que le service de la correspondance des prisonniers adressée de Russie en Allemagne ou en Autriche-Hongrie, fonctionne plus rapidement et plus régulièrement qu'en sens inverse. Cela tiendrait au fait que presque toute la correspondance adressée aux prisonniers serait censurée à Pétrograd, tandis que les lettres que ceux-ci envoient à leur famille sont généralement censurées dans les camps ou dans les chefs-lieux de gouvernement. Nous ignorons le motif de cette façon de procéder, et n'avons pu obtenir à ce sujet des renseignements précis.

La tâche de la censure en Russie est rendue tout particulièrement difficile par la variété des langues parlées par les prisonniers; il faut trouver des censeurs, parlant, outre l'allemand, le français, l'anglais, le hongrois, le tchèque, le polonais, le serbe, le roumain, l'italien et le slovène. Si, à Pétrograd, il a été difficile de trouver des personnes disposées et capables de faire ce travail difficile de censeurs, on peut se représenter les difficultés qui se sont présentées dans les villes moins importantes. Des bureaux de censure établis dans les chefs-lieux du gouvernement font le contrôle des lettres non censurées à Pétrograd. Il existe des bureaux de ce genre à Tachkent pour le Turkestan, à Omsk pour la moitié de la Sibérie occidentale. Nous avons visité celui de Tachkent; son personnel se compose d'une trentaine d'employés salariés et de dames volontaires, qui consacrent toute leur journée à ce travail fastidieux; cette petite agence qui semble fonctionner avec méthode, comprend trois sections différentes :

a) Censure de la correspondance qui arrive et qui ne porte pas le timbre de la censure de Pétrograd (environ 75 %).

b) Censure de toute la correspondance qui part (celle pour l'Allemagne passant par la Suède, celle pour l'Autriche par la Roumanie).

c) Triage des lettres qui arrivent après le passage à la censure et répartition par camp.

Toute la correspondance distribuée au Turkestan passe par cette agence. Nous pensons qu'il serait nécessaire d'augmenter son personnel. Dans tous les camps que nous avons visités au Turkestan, nous avons entendu des plaintes sur la correspondance qui reste en souffrance à Tachkent, parfois un ou deux mois, exceptionnellement davantage.

Dans l'arrondissement militaire d'Omsk, une trentaine de censeurs font le contrôle de la correspondance. 90 % des lettres seraient censurées à Pétrograde, 10 % seraient remises aux censeurs des villes. Souvent des cartes sont renvoyées à la commission de censure d'Omsk pour qu'elle juge de l'opportunité de leur distribution.

Nous avons entendu les mêmes plaintes qu'ailleurs concernant les retards ou la non remise des lettres.

3° *Distribution de la correspondance aux camps.* — Une fois censurées, les lettres sont remises, dans la règle, par les bureaux de postes aux chefs militaires des camps, qui les transmettent à la chancellerie. Leur mode de distribution varie dans chaque camp. Parfois il est bien organisé, parfois, au contraire, il laisse beaucoup à désirer.

Le principal obstacle à la distribution régulière de la correspondance réside dans l'enregistrement incomplet des prisonniers. Dans plusieurs camps, des officiers prisonniers ont été chargés ou se sont offerts à organiser méthodiquement le service postal. A cet effet, ils ont établi de leur propre chef un fichier (Kartothek) ou un registre des prisonniers, qui sert en même temps de registre de contrôle pour la remise des envois d'argent et de paquets.

La distribution qui se fait ainsi par leur intermédiaire, fonctionne parfaitement bien. On peut se représenter la difficulté de la tenue à jour d'un registre pareil, concernant plusieurs milliers de prisonniers, dont les uns sont transférés par escouades dans d'autres camps, ou envoyés aux travaux des champs. Certains secrétaires vont jusqu'à noter le nouveau lieu de destination des prisonniers, quand ils arrivent à l'apprendre, ce qui n'est pas toujours facile.

Dans quelques camps (Tachkent, Krasnowodsk, etc.), l'enregistrement se fait par les prisonniers eux-mêmes. A

cet effet, il leur est délivré à leur arrivée au camp, une fiche imprimée qu'ils doivent remplir lisiblement. Ce système présente le double avantage d'éviter des erreurs de noms (très fréquentes lorsqu'il s'agit de noms d'une orthographe difficile) et de faciliter considérablement la tâche de la chancellerie du camp. Nous pensons que l'adoption générale de ce procédé d'enregistrement automatique devrait être appliqué systématiquement dans tous les camps. Le verso de cette fiche individuelle, classée par compagnie dans les fichiers de la chancellerie, pourrait être employé comme récépissé pour les envois d'argent et de paquets.

La façon de procéder à la distribution de la correspondance varie d'un camp à l'autre. Le plus souvent les cartes et les lettres sont triées à la chancellerie par compagnie et distribuées dans chaque baraque par les sous-officiers responsables. L'appel dans les baraques présente un double inconvénient :

a) La difficulté de prononciation de certains noms à consonnance particulière (en particulier magyars) occasionne fréquemment des erreurs. Tel prisonnier ne répond pas à l'appel de son nom incorrectement prononcé.

b) Un certain nombre de prisonniers occupés à différents travaux et corvées hors du camp, n'assistent pas à la distribution; leurs lettres risquent de s'égarer.

Pour remédier à ces inconvénients, le camp d'Omsk procède de la façon suivante : toutes les lettres sont numérotées et classées à leur arrivée, après avoir été portées sur des listes spéciales avec indications de leur destinataire et du numéro d'ordre.

Les listes sont affichées dans une baraque spéciale où les prisonniers vont en prendre connaissance. Ils viennent réclamer leurs lettres en indiquant le numéro.

Nous pensons que ce système qui présente de réels avantages devrait être généralisé. Des officiers ou sous-officiers prisonniers, de bonne volonté, en assureraient l'organisation et le fonctionnement.

4° et 5° *Transfert des prisonniers.* — On peut aisément se représenter les pérégrinations que subit une lettre adressée

à tel prisonnier interné précédemment au Turkestan, qui doit suivre son destinataire dans tel camp de Russie d'Europe, pour aller le rechercher ensuite aux confins de la Sibérie Orientale! Dans beaucoup de camps, nous avons vu des centaines, des milliers même de lettres en souffrance, faute de renseignements précis sur la nouvelle résidence du destinataire. Nous avons été surpris d'apprendre qu'un très petit nombre seulement de prisonniers transférés (5 à 10 %) font part au camp qu'ils viennent de quitter, de leur nouvelle adresse, en priant de faire suivre leur correspondance. Cela proviendrait du fait que beaucoup d'entre eux pensent que la correspondance suivra automatiquement, ou qu'ils ignorent qu'ils peuvent écrire à la chancellerie du camp, ou qu'ils considèrent cette demande, à tort ou à raison, comme inefficace.

Pour remédier à cet état de chose, nous avons suggéré la proposition suivante : A son départ du camp, tout prisonnier recevrait une carte postale, portant l'adresse de la chancellerie du camp. Arrivé à destination (camp, dépôt, ville, village ou hôpital), il enverrait sa carte sur laquelle il indiquerait sa nouvelle résidence.

Nous avons soumis cette proposition à l'Agence des prisonniers de guerre à Pétrograde, qui en a pris bonne note, et en examinera la réalisation pratique.

#### B. CORRESPONDANCE ADRESSÉE PAR LES PRISONNIERS.

La censure est faite dans ce cas, comme nous l'avons déjà mentionné, dans les camps ou dans les chefs-lieux d'arrondissement. Cette mesure explique la rapidité et régularité plus grandes de l'arrivée de la correspondance à destination.

Le nombre de cartes et de lettres que les prisonniers sont autorisés à expédier varie d'un camp à l'autre; il n'existe aucune règle à cet égard. Dans certains camps, les prisonniers peuvent écrire autant qu'ils veulent; dans d'autres, seulement quatre cartes ou une lettre et trois cartes par mois, comme c'est le cas dans plusieurs camps du Turkes-

tan; dans d'autres, deux lettres ou deux télégrammes, ou une lettre et un télégramme par mois (Nijni-Nowgorod); dans d'autres encore, une lettre et quatre cartes (Krasnojarsk).

L'envoi des télégrammes n'est pas autorisé aux prisonniers allemands par mesure de représailles; seuls les Autrichiens peuvent en user, les officiers en particulier. Au dire de ceux-ci, c'est la façon la plus sûre de correspondre; ils peuvent avoir ainsi une réponse télégraphique de leur famille, dans un laps de temps qui varie entre trois et six semaines; du Turkestan, les télégrammes vont plus vite que de Russie d'Europe ou de Sibérie, en passant, nous a-t-il été dit, par la Roumanie.

Notons en terminant l'heureuse initiative prise par le Comité de secours des prisonniers de guerre de Moscou, organisé par le Comité des villes et Zemstvos, pour faciliter l'échange de la correspondance entre les prisonniers et leur famille : il est distribué à chaque prisonnier à son passage au camp d'évacuation de Ugriechkaïa, près Moscou, deux doubles cartes postales, portant imprimées au recto l'adresse du Comité de Moscou. Ces deux cartes, écrites, la première du camp d'évacuation, la deuxième du camp d'internement, sont envoyées par les prisonniers à ce Comité. L'une servant de fiche est conservée et classée par numéro d'ordre; l'autre sert de carte de correspondance.

Ces dernières, une fois censurées, sont transmises par paquets au Comité de secours russe de Copenhague qui les expédie à leurs destinataires en Allemagne et en Autriche.

Chaque paquet de cartes est accompagné de la liste complète de son contenu; de cette façon, il est impossible que la correspondance puisse s'égarer.

Ce système, qui a donné entière satisfaction, mérite à tous égards d'être généralisé; jusqu'ici, ce ne serait guère que le 4 % de la correspondance totale qui passerait par le bureau de Moscou.

La Conférence de Stockholm en a fait l'objet de l'une de ses propositions.

### C. COLIS POSTAUX.

Les plaintes concernant les colis postaux sont de même ordre que celles touchant à la correspondance. Leur distribution est malheureusement encore très irrégulière. Beaucoup de paquets arriveraient ouverts, plus ou moins soulagés de leur contenu. Il est difficile d'établir les responsabilités d'un pareil état de choses.

La censure des paquets adressés aux prisonniers en Russie est faite, pour autant que nous avons pu élucider cette question, à Pétrograd. Il est peut-être regrettable que les colis postaux ne soient pas ouverts seulement en présence du destinataire au camp, comme cela se fait en France et en Allemagne. Ce système aurait l'avantage de réduire la tâche du bureau central de la censure. Il est vrai que l'extrême éparpillement des prisonniers occupés à différents travaux dans les villes et les champs explique en partie les mesures qui ont été adoptées.

Une complication supplémentaire se produit à la livraison des paquets; ils sont frappés d'une taxe douanière de 10 k. et d'une taxe postale de 0.10 k.; la perception de ces taxes est souvent très difficile, vu la dispersion des prisonniers dans la campagne, et dans des contrées éloignées des bureaux de poste. A noter, en passant, que les colis postaux venant d'Allemagne sont beaucoup plus nombreux que ceux venant d'Autriche.

### D. ENVOIS D'ARGENT.

Les envois d'argent adressés aux prisonniers de guerre se font de deux façons différentes :

- 1° par mandats postaux;
- 2° par chèques sur les banques.

Le système des mandats postaux fonctionne régulièrement entre la Russie d'une part, et l'Allemagne et l'Autriche d'autre part, depuis un accord conclu le 19 septembre 1914 en faveur des prisonniers de guerre. Il se fait par l'intermé-

diaire de la Suède pour l'Allemagne, et de la Suisse pour l'Autriche.

Le cours du change a été établi d'une façon invariable, il est resté à peu près pareil à celui d'avant la guerre.

Ainsi : 1 R. = Fr. 2.50, de monnaie suisse;

1 R. = Cour. 1.92 äre, de monnaie suédoise.

Les sommes payées en marcks à la poste allemande sont converties en couronnes à la poste suédoise intermédiaire, et sont payés en roubles aux destinataires en Russie.

Ce système donnerait de bons résultats, si les causes d'irrégularité et de retard n'entraient pas en ligne de compte comme pour la correspondance.

Les envois d'argent, par chèques sur les banques, sont plus fréquents, parce que plus rapides et plus sûrs. Ils se font par l'intermédiaire des banques suédoises, qui les transmettent télégraphiquement aux banques russes, en particulier à la banque Russo-Asiatique, à la banque de Commerce de Sibérie, à la banque Russe pour le Commerce étranger, etc. Les succursales de ces banques qui existent dans toutes les villes importantes dressent des listes de destinataires qu'elles font parvenir plus ou moins régulièrement à la direction du camp. Cette liste annotée par les soins des officiers de la chancellerie, est retournée à la banque avec indication sur la présence au camp, ou le nouveau lieu de résidence (hôpital, village, autre camp), du destinataire. Seules les sommes adressées aux destinataires présents sont envoyées à la direction des camps, qui les remet, contre trois récépissés, l'un envoyé à la banque intermédiaire de Stockholm, l'autre restant à la banque qui verse la somme, le troisième devant être envoyé par la chancellerie du camp au Bureau central des prisonniers de guerre de Pétrograd.

Le destinataire reçoit toujours par la poste un avis de la banque de Stockholm, indiquant la somme qui lui est envoyée par chèque. En fait, l'avis arrive très souvent avant la remise de la somme, ce qui donne lieu à des réclamations de la part des prisonniers. Nous avons entendu de nombreuses plaintes à ce sujet; dans certains camps, il se serait passé des semaines et même des mois avant la remise des



sommes dues; dans d'autres, où la chancellerie est bien organisée, les choses vont un peu plus vite; il est toujours difficile d'établir la responsabilité de ces retards.

Dans la règle, la chancellerie ouvre un compte courant à tout prisonnier qui reçoit une somme un peu considérable; la somme maximum qui est remise par mois aux prisonniers varie suivant les camps. Le système des sommes créditée au compte courant, donne aussi lieu à des réclamations; en effet, le prisonnier doit signer le récépissé pour le total de la somme envoyée, tandis qu'il n'en touche qu'une partie, (en général, jusqu'à concurrence de 10 roubles pour les soldats et de 50 roubles pour les officiers, par mois); s'il est transféré dans un autre camp, il n'est porteur d'aucune pièce justifiant le montant qui lui est encore dû, montant qui, dans la règle, devrait être transmis à son nouveau lieu de résidence.

Cette question d'envoi et de remise d'argent aux prisonniers, hérissée de difficultés pratiques, a été fort heureusement envisagée à la Conférence de Stockholm, qui a émis à ce sujet des vœux extrêmement judicieux. Nous voulons espérer qu'ils seront réalisés le plus promptement possible.

---

## DEUXIÈME PARTIE

---

### RAPPORTS SPÉCIAUX

#### Visite des camps et des lieux de concentration.

---

Après avoir, dans nos considérations générales, tracé un tableau d'ensemble de la situation des prisonniers de guerre en Russie, telle qu'elle nous est apparue, nous allons reprendre, par ordre de date, chacun des camps que nous avons visités et en noter les conditions spéciales. On ne trouvera pas ici de nombreuses données statistiques. Il n'est pas toujours facile de se les procurer. En outre, les renseignements qui concernent le nombre des prisonniers détenus dans un lieu donné varient presque chaque jour et dans de notables proportions, en raison des arrivées et des départs. En ce qui concerne la morbidité et la mortalité, on ne pourrait tirer de conclusions qu'en se basant sur les statistiques complètes et portant sur une période d'une année. Ce n'est pas le cas. Il vaut mieux alors, à notre avis, ne donner aux chiffres qu'une confiance limitée.

Voici, par ordre de date, la liste des camps et des lieux de concentration que nous avons visités :

1. Nijni-Novgorod.
2. Samara.
3. Totski.
4. Orenbourg.
5. Tachkent.
6. Troïtzky.
7. Samarcande.
8. Merv.
9. Krasnovodsk.
10. Askhabad.

11. Horde d'Or (Zolotaïa Orda).
12. Khodjent.
13. Andijan.
14. Omsk.
15. Ichim.
16. Novonicolaevsk.
17. Tomsk.
18. Krasnoïarsk.

Sur ce nombre, les quatre premiers camps appartiennent à la Russie proprement dite. Neuf sont situés au Turkestan, et les cinq derniers se trouvent en Sibérie occidentale. Chaque localité comporte plusieurs lieux d'internement des prisonniers, ainsi que des lazarets et des hôpitaux.

### 1. Nijni-Novgorod.

*4 et 5 novembre 1915.*

Le camp, qui loge 32 officiers et 1,377 soldats, est établi dans un vieil édifice ayant servi de prison avant la guerre; il est situé dans l'intérieur de la ville. Bien que le bâtiment ait une apparence de vétusté, les salles du 1<sup>er</sup> étage en sont assez spacieuses et suffisamment éclairées. Celles du rez-de-chaussée au contraire, à plafond bas et voûté, à petites fenêtres, ont un cube d'air sans doute insuffisant. Les salles, bien chauffées, sont ventilées régulièrement deux fois par jour, une demi-heure le matin et une demi-heure le soir. Certaines salles du bas sont trop encombrées. Les prisonniers sont couchés sur des narys légèrement inclinés, recouverts de nattes en paille tressée qui sont changées tous les deux mois; ici, comme partout ailleurs, faute de couvertures, les prisonniers se couvrent la nuit de leur propre capote; au cas où ils n'en auraient pas à leur arrivée au camp, l'administration leur en fournit dans la mesure du possible.

Les prisonniers sont libres de se promener à toute heure du jour dans le préau qui n'est pas très vaste; il leur est prescrit d'y rester au moins deux heures par jour; en fait,

ils quittent peu volontiers leur quartier, n'étant pas assez chaudement vêtus pour affronter de basses températures.

Trois baraques immédiatement contiguës à l'édifice principal servaient de casernes avant la guerre. Ces baraques paraissent bien construites, mais elles pourraient être mieux chauffées. Les prisonniers y sont couchés sur deux étages de tréteaux. Nous avons attiré l'attention du chef de camp sur le fait que ces baraques sont trop encombrées; il nous a dit que la chose n'était que momentanée, 400 prisonniers devaient être transférés ailleurs, dès que le matériel roulant serait mis à sa disposition; les Allemands, Autrichiens, Hongrois seraient dirigés sur Krasnojarsk en Sibérie, les Slaves envoyés à Tachkent, au Turkestan.

*W.-C.* — Les *latrines*, bien que primitivement installées, nous ont paru propres. Les immondices, arrosés de chlorure de chaux, sont évacués régulièrement par les soins de la municipalité de la ville.

Au point de vue du ravitaillement en *eau*, ce camp est privilégié en ce sens qu'il est relié au système de canalisation de la ville. Cette eau n'est toutefois pas potable; il est strictement défendu aux prisonniers d'en boire, mais ils ont à leur disposition de l'eau bouillie. Le camp est pourvu d'une salle de bain, qui sert aussi de buanderie. Les prisonniers sont envoyés au bain environ tous les 8 jours.

*Nourriture.* — Comme partout ailleurs, la cuisine est faite par des prisonniers choisis, autant que possible, parmi des gens du métier.

Un prisonnier dirige l'économat. Nous n'avons pas enregistré de plaintes au sujet du pain, dont chaque prisonnier touche deux livres par jour; la soupe aux choux et aux pommes de terre, la viande (100 gr.) cinq fois par semaine, le cache (100 gr. environ le soir) nous ont paru de bonne qualité et bien préparés.

*Services divers.* — Un certain nombre de prisonniers engagés par la municipalité sont envoyés en ville pour différents travaux de voirie; ils touchent de 0,15 kop. à 1 r. par jour suivant le travail. Les prisonniers peu robustes ne sont pas obligés de travailler en dehors du camp.

150 prisonniers sont occupés aux divers services intérieurs : à la boulangerie, aux ateliers de lingerie et de confectionnerie. A noter qu'ils sont presque tous d'origine slave.

*Services religieux.* — Au centre de l'édifice principal, se trouve une vaste chapelle orthodoxe. Les catholiques ont été conduits à la Toussaint à l'Eglise romaine de la ville; les protestants ont pu se rendre quelquefois à l'Eglise réformée; actuellement beaucoup d'entre eux assistent au service de la chapelle orthodoxe.

*Conditions sanitaires.* — La santé des prisonniers était bonne au moment de notre visite; quelques semaines auparavant il y avait eu une quinzaine de cas de fièvre typhoïde. Actuellement tout malade léger ou sérieux est évacué sur l'un des hôpitaux de la ville. Nous y reviendrons plus bas.

Les *officiers*, au nombre de 32, sont tous d'origine slave. Ils sont logés par 3 ou 4 dans de petites chambres modestes, mais propres et bien chauffées; quelques-unes, arrangées avec goût, sont ornées de gravures et de tableaux faits par les occupants eux-mêmes. Ces officiers jouissent d'une liberté relative; avec l'autorisation du chef de camp, ils peuvent, sous l'escorte d'une sentinelle, faire des achats en ville, aller chez le dentiste, etc. Parmi ces officiers, nous avons rencontré six médecins et plusieurs infirmiers inoccupés. Ils nous ont exprimé le désir de pouvoir se rendre utiles dans un hôpital.

#### DÉPOT D'OFFICIERS.

Une centaine d'officiers austro-allemands sont logés dans une école, située aux abords immédiats de la ville. Les chambres, propres, bien éclairées et chauffées, contiennent de 10 à 15 officiers chacune. Les plaintes qu'ils nous ont adressées portaient principalement sur la lenteur de la correspondance, qui prenait de un à six mois pour parvenir à destination, et sur le fait qu'ils n'étaient autorisés à écrire que deux lettres ou une lettre et un télégramme par mois.

Ils ont dû se fournir de matelas, couvertures, draps, ustensiles, objets de toilette, etc., à leurs frais. Plusieurs offi-

ciers, récemment transférés ici, se sont plaints de n'avoir pas touché leur solde les deux ou trois derniers mois.

Pas de plaintes sur la nourriture qui est préparée par leurs propres cuisiniers et à leurs frais, comme partout ailleurs. Les officiers allemands ne touchant que 28 r. (au lieu de 50 r. pour les Autrichiens) nous ont déclaré ne pouvoir, avec cette somme, subvenir qu'aux frais de leur alimentation. Les officiers autrichiens se déclaraient, par contre, en général assez satisfaits de leur situation présente, surtout en regard de leur internement antérieur. Leurs distractions consistent en lectures, échanges de leçons de langues, jeux d'échecs, etc. Ils peuvent faire des emplettes en ville sous l'escorte d'une sentinelle.

Nous avons rendu visite à S. E. le Général Kusmanek qui occupe un logement particulier, en compagnie de son aide-camp, de son médecin particulier, etc. Deux chambres ont été mises à sa disposition.

#### HOPITAUX DE NIJNI-NOVGOROD.

La ville de Nijni-Novgorod possède six hôpitaux militaires, dont quatre étaient occupés par des prisonniers lors de notre visite.

*L'Hôpital d'évacuation n° 31*, entièrement réservé aux prisonniers, est une installation sanitaire modèle. Le médecin en chef, Général Major D<sup>r</sup> Avinowsky, s'est mis à notre disposition pour nous en faire les honneurs.

Le bâtiment, de construction récente, en briques, logeait 406 malades et blessés, dont 48 Allemands. Les soins sont assurés par six médecins russes, huit sœurs de charité, la plupart parlant l'allemand, et quatorze infirmiers.

Nous avons constaté avec plaisir que toutes les salles, grandes, bien éclairées, bien chauffées, reflétaient une propreté méticuleuse. Les salles d'opération et de pansements sont bien tenues, pourvues d'un matériel nouveau : tables d'opérations, stérilisateurs, lavabos, solutions antiseptiques, instruments et objets de pansement en abondance.

Au sous-sol, de vastes locaux dallés, secs et suffisamment

éclairés, servent de cuisines, de dépôts de matériel de pansement ainsi que de vêtements classés et numérotés; la pharmacie nous a paru bien aménagée.

Sur les 406 hospitalisés, 305 sont blessés, la plupart légèrement. Nous avons noté toutefois un certain nombre d'amputés qui seront sous peu rapatriés comme invalides; les fractures de jambe, de cuisse et de bras, ne sont pas rares; elles sont traitées au moyen d'appareils plâtrés ou d'appareils à extension, suivant les cas. Tous les pansements nous ont paru propres. Les malades, au nombre d'une centaine, rentrent tous dans la catégorie des non infectieux. Les maladies les plus fréquentes sont les pneumonies, les bronchites, la tuberculose pulmonaire, les néphrites, les affections rhumatismales, les endocardites, etc.

L'Hôpital n° 32, situé dans le voisinage du précédent, est installé dans un bâtiment d'école de construction récente. Le rez-de-chaussée est réservé à environ 200 prisonniers, le même nombre de malades russes sont installés au premier étage. Le traitement et la nourriture sont identiques pour tous les hospitalisés. Les salles d'opérations, de pansements, le laboratoire, la pharmacie, la cuisine, les dépôts, etc., sont propres et bien tenus. On ne pourrait adresser qu'une seule critique à cet hôpital, c'est son encombrement. On a logé des malades jusque dans les corridors; l'espace libre entre les lits est insuffisant. Il est juste de reconnaître que cette situation défavorable n'est que momentanée.

Les Hôpitaux 33 et 44 logent l'un 83, l'autre une soixantaine de prisonniers, de même qu'un nombre plus grand de malades russes. Le dernier est réservé aux maladies épidémiques. Actuellement il y a quelques cas de typhus abdominal, de typhus exanthématique, d'érysipèle de la face et des membres, etc.

## 2. Samara.

7, 8 et 9 novembre.

Samara est surtout un point de concentration pour les prisonniers malades. Les hôpitaux sont plus peuplés que le

camp. En réalité, il n'y a pas de camp. Environ 600 prisonniers sont logés, à quelque distance de la ville, dans un vaste bâtiment, que nous avons visité.

C'est un grand lycée neuf portant le nom d'Institut Stolypine. Il a été évacué au début de la guerre et transformé en dépôt de prisonniers.

Le bâtiment est en pierre, bien construit, pas humide. A chaque étage un très large corridor. Les pièces, qui étaient des salles de classe sont hautes et bien éclairées. L'aération est bonne. Chauffage central et éclairage au pétrole. Les narys n'ont pas de nattes. On y a renoncé, paraît-il, à cause de plusieurs commencements d'incendie, dus à l'imprudence des fumeurs. Dans tous les corridors, il y a un grand tonneau plein d'eau bouillie et muni d'un gobelet et d'un robinet. Le personnel de surveillance nous dit que, malgré cette précaution, les hommes vont boire aux lavabos qui sont plus rapprochés. Les lavabos sont bien installés, mais paraissent un peu insuffisants. Les latrines sont dans la cour, assez propres. Il n'y a pas de buanderie, ce qui est un réel inconvénient.

Nous avons parlé à beaucoup de prisonniers. Ils ne se plaignent ni du logement, ni de la nourriture, mais ils réclament de l'eau bouillante pour leur thé auquel ils tiennent beaucoup. Nous avons transmis cette demande au Commandant qui nous a promis d'y faire droit. Les prisonniers reçoivent le linge, les vêtements et les chaussures. Ils se déclarent bien traités. Un certain nombre d'entre eux travaillent pour l'administration des chemins de fer à la gare de Samara. Ils sont payés à raison de 50 copeks par jour. Leur grande préoccupation est de savoir s'ils toucheront bientôt et exactement leur salaire.

La plupart des prisonniers ont passé par les hôpitaux et déclarent y avoir été très bien traités.

Dans un corps du même bâtiment, nous visitons des étudiants en médecine qui, au nombre de 14, sont détenus à part. Ils ont des narys avec des matelas et des couvertures. Ils touchent 50 roubles par mois et organisent leur cuisine eux-mêmes. Il y a en outre 3 sœurs de charité, 3 médecins



et 5 pharmaciens. Ce personnel ne formulait pas de plainte spéciale sur le traitement, mais regrettait vivement d'être retenu dans l'inaction. Etre échangés ou occupés, voilà leur désir à tous. Plaintes au sujet de la correspondance.

Environ à 250 mètres de l'Institut Stolypine se trouve le réfectoire. Cette distance est assez incommode, d'autant plus que la route est très mauvaise. La cuisine est bien installée. Le réfectoire est commun aux prisonniers de guerre et aux recrues russes de passage à Samara. Tous reçoivent la même nourriture comme qualité et comme quantité. Les tables des recrues sont à part de celles des prisonniers. Pas de cantine. Dans la rue, devant le portail, des petits marchands vendent aux prisonniers toutes sortes d'articles.

Dans une maison de campagne, située tout près de la ville et qui est la villa du Gouverneur, nous avons visité les médecins, les ecclésiastiques et les sœurs de charité qui y sont détenus. La maison est jolie et entourée d'un grand jardin. Mais les pièces sont petites et les prisonniers sont trop à l'étroit. Ils ont des lits de camp avec matelas et couvertures. Leurs plaintes ne portent pas sur le traitement, dont ils se déclarent satisfaits, mais sur leur situation. Eux aussi demandent à être échangés ou occupés. Nous avons fait des démarches en leur faveur à Pétrograd. Tous ces prisonniers peuvent circuler librement en ville. Les prêtres vont dire la messe à l'église catholique de Samara. Il y a dans le nombre de ces ecclésiastiques plusieurs pasteurs et un rabbin. La situation de toutes ces personnes est digne d'intérêt.

Nous visitons, sous la conduite de M. le Docteur Dementief, médecin en chef, les hôpitaux militaires de Samara.

Le 94<sup>me</sup> hôpital militaire est installé dans une grande maison particulière, louée et organisée pour le service des blessés et des malades. Les chambres sont claires, très propres, les corridors et les services un peu étroits. Il y avait ce jour-là 361 prisonniers malades, dont 99 Allemands, 260 Austro-Hongrois et 1 Turc. Le service chirurgical comprend les trois quarts des malades. Bonne salle d'opérations.

Le second bâtiment du 94<sup>me</sup> hôpital est un établissement

scolaire évacué. Les salles sont plus grandes, les corridors plus spacieux, la circulation plus facile. La cuisine est irréprochablement installée et propre. Le menu, auquel nous goûtons, est varié suivant les catégories de malades. La nourriture est excellente.

Le 96<sup>m</sup> hôpital militaire est installé dans un très beau bâtiment qui était, avant la guerre, un lycée de jeunes filles. Corridors et salles très vastes. Excellente aération. Salles d'opération et de pansement parfaitement tenues et outillées. Il se fait journallement deux ou trois opérations chirurgicales. Nous visitons les salles de malades, les chambres de bains, les cuisines, les dépôts de linge. Les vêtements et le linge des malades sont, à leur arrivée, numérotés et mis en sacs. Des fourgons spéciaux transportent ces effets à l'établissement central de désinfection où est également envoyé tout le linge des hôpitaux. Les effets des prisonniers sont ensuite conservés dans des casiers numérotés. Une partie des sous-sols est aménagée en ateliers où les convalescents peuvent, sur leur désir, travailler à des ouvrages de menuiserie et de cordonnerie.

Le 96<sup>m</sup> hôpital contenait lors de notre visite : 11 officiers et 330 soldats dont 43 Allemands, 276 Austro-Hongrois et 11 Turcs. Il y avait environ 80 places vacantes. Les malades que nous avons interrogés se déclarent entièrement satisfaits du traitement, des soins et de la nourriture. Les seules plaintes concernent la correspondance.

L'hôpital militaire n° 125 comprend deux sections qui contiennent en tout 368 malades, dont 290 Austro-Hongrois, 77 Allemands et 1 Turc.

La première section est installée dans un théâtre dont la salle et le foyer forment deux vastes locaux présentant un cube d'air largement suffisant. Le reste du bâtiment est occupé par les salles d'opération et de pansements, par la pharmacie, le laboratoire (microscope, centrifuges).

Parmi les malades, il y a un bon nombre de blessés — grosses fractures traitées par extension, plâtres fenêtrés, etc. Un certain nombre d'amputés vont être échangés. Une cinquantaine de malades russes occupent une autre salle et

reçoivent le même traitement et la même nourriture que les prisonniers.

La deuxième section est réservée aux maladies infectieuses et épidémiques. L'épidémie de typhus exanthématique, qui éclata dans l'hiver 1914-1915 à la suite de l'arrivée des prisonniers, causa de nombreux décès, tant parmi ces derniers que dans la population de la ville. Actuellement, cette épidémie a complètement disparu. Il y a en traitement des cas de fièvre typhoïde, d'érysipèle, de variole et de dysenterie (40 cas).

### 3. Totzki.

10 novembre 1915.

Le camp de Totzki, entre Orenburg et Samara, est un des plus grands de la Russie d'Europe. C'est un ancien camp volant de troupes russes, aménagé en vue de l'internement des prisonniers. Situé sur une vaste colline, au pied de laquelle coule une rivière, il est distant d'environ 5 kilomètres de la voie ferrée. On y accède par une route de campagne, qui, par la pluie, est rendue difficilement praticable. Nous y sommes arrivés en tarantass par un très mauvais temps.

D'une superficie de plusieurs kilomètres carrés, le camp se compose d'une cinquantaine de baraques. Vingt-quatre d'entre elles sont affectées aux 14,000 prisonniers qui constituaient l'effectif du camp lors de notre visite. 9,000 prisonniers étaient arrivés peu de jours auparavant. Les difficultés de l'installation de ce grand nombre de nouveaux arrivants expliquent en partie les imperfections d'organisation que nous avons relevées.

Au surplus, une épidémie de typhus exanthématique avait éclaté peu de temps auparavant et sévissait violemment. Prises au dépourvu, les autorités militaires s'efforçaient de combattre l'épidémie dans la mesure du possible.

*Logement.* — Les baraques alignées sur deux rangs sont toutes bâties sur le même type. Mesurant 60 mètres  $\times$  12 mètres  $\times$  4 (angle) et 6 (faîte), elles logent 5 à 600 prisonniers.

Cube d'air de 6 à 7 m<sup>3</sup>. Elles paraissent solidement construites, les parois sont doubles, le sol est dallé en briques; l'aération se fait par quatre prises d'air spéciales; la température suffisante est assurée par six à huit fourneaux à bois, en briques ou en fonte.

Quant aux fenêtres, elles sont petites; il règne une demi-obscurité à l'intérieur des baraques qui sont privées de tout éclairage artificiel. Pour se préserver du froid, les prisonniers avaient amoncelé de la terre contre les parois et sur le toit, laissant naturellement les fenêtres libres pour l'accès de la lumière.

*Couchage.* — Les prisonniers, comme partout ailleurs, couchent sur des tréteaux de bois « narys », établis en deux étages sur les bords, en trois étages au centre de la baraque. Ni nattes, ni couvertures. Les hommes se couvrent de leur manteau; presque tous en ont un; l'administration en fournit dans la mesure du possible à ceux qui en manquent.

*Aménagement.* — L'aménagement du camp laisse encore à désirer; des chemins sont en construction, mais le pourtour des baraques, très boueux, pourrait être mieux tenu.

*Eau.* — La question du ravitaillement en eau est de beaucoup la plus critique de ce camp. Des améliorations à cet égard sont absolument nécessaires. Toute l'eau, puisée à la rivière voisine, est amenée péniblement au camp dans des tonneaux montés sur roues.

L'eau est avant tout nécessaire aux cuisines, où elle est bouillie pour le thé. Il n'en est malheureusement pas toujours de même pour l'eau apportée dans les baraques.

En été, les prisonniers se baignaient et lavaient leur linge dans la rivière.

Actuellement, vu la mauvaise saison, la chose n'est plus possible. Il n'existe au dedans comme au dehors des baraques aucun lavabo ou installation quelconque pour se laver.

Un établissement de bain est en construction à un kilomètre du camp, près de la rivière. Il sera bien aménagé, pourvu de douches chaudes et froides et d'un bain de vapeur. Une buanderie (50 places) y est annexée.

*Nourriture.* — Dix cuisines, sommairement mais propre-

ment installées, semblent suffire aux besoins de la troupe qui prend ses repas sous des hangars ouverts; il manquerait du bois pour les terminer. La nourriture n'a pas fait l'objet de plaintes particulières; la quantité et la qualité sont les mêmes qu'ailleurs, sauf que les prisonniers reçoivent du thé avec sucre le matin, en raison de l'épidémie de typhus.

*W.-C.* — Les *latrines*, à raison de une pour deux baraques, neuves et pourvues d'un système de ventilation perfectionné, sont bien tenues.

*Vêtements.* — Les 9,000 prisonniers arrivés récemment du front étaient dépourvus du nécessaire; leurs vêtements en mauvais état : uniformes usés, linge déchiré, beaucoup de souliers troués; un certain nombre d'entre eux n'avaient plus de manteaux. Vu leur arrivée non prévue, les vêtements de rechange étaient en quantité insuffisante. On nous a dit avoir commandé à Samara, la veille de notre arrivée, 20,000 pièces de lingerie et 20 machines à coudre.

*Travail.* — Les heures de travail sont de huit heures par jour. Les hommes n'y sont astreints que par escouade, qui change chaque jour. La construction des baraques, routes, etc., occupe un certain nombre de prisonniers, qui reçoivent, nous ont-ils dit, de 0.15 à 0.20 Kopeks par jour.

Pas de *secours religieux*.

*Conditions sanitaires.* — L'état sanitaire laissait à désirer, surtout en raison de l'épidémie de typhus exanthématique qui menaçait de prendre de grandes proportions. Cette maladie, très contagieuse, avait fait son apparition au camp au mois d'avril. Lors de notre visite, il y avait environ 300 cas déclarés et un nombre égal de cas suspects mis en observation. Une partie seulement des malades (80) avait pu être logée dans une annexe du lazaret. Les autres, isolés dans deux baraques ordinaires, couchés provisoirement sur des tréteaux de bois, attendaient la terminaison d'une nouvelle annexe pour être hospitalisés. Un médecin et trois infirmiers autrichiens prodiguaient des soins à ces malheureux; il s'était produit 10 décès depuis la veille de notre arrivée.

Une trentaine de fièvres typhoïdes, dix cas de variole et

quelques érysipèles étaient isolés dans une autre annexe du lazaret. Ce dernier, réservé aux maladies non contagieuses, hospitalisait une soixantaine de pneumoniques, néphrétiques et tuberculeux. Un médecin russe et quatre autrichiens assuraient le service du lazaret et de ses annexes, qui devaient être incessamment agrandies. Le matériel sanitaire et les médicaments étaient nettement insuffisants.

*En résumé*, l'état sanitaire était mauvais. L'installation d'une étuve à désinfecter le linge et les vêtements, la désinfection scrupuleuse des baraques contaminées, la terminaison rapide de l'établissement de bain, l'installation de lavabos, la distribution de linge et de vêtements, la lutte contre la vermine, la cuisson systématique de l'eau de boisson, étaient les mesures absolument indispensables à prendre pour se prémunir contre la propagation de l'épidémie. Nous avons été heureux d'apprendre par la suite que des secours avaient été envoyés peu après notre visite pour remédier à la situation défectueuse de ce camp.

#### 4. Orenbourg.

*11-12 novembre.*

La ville d'Orenbourg, située à l'entrée de la région des steppes, jouit d'un climat salubre, sec et très venteux. L'eau est fournie par le fleuve Oural.

Dans la ville elle-même ne sont internés que des officiers. Ils sont logés dans des maisons particulières louées à leur usage. Les pièces sont convenables, bien chauffées. Les officiers sont un peu à l'étroit. Ils ne formulent de plaintes qu'à l'égard de la correspondance et des envois d'argent que quelques-uns d'entre eux attendent depuis fort longtemps. Ils réclament aussi la restitution de l'argent et des effets qui leur ont été confisqués lors de leur capture. En somme, leur situation actuelle n'est pas mauvaise.

A environ 3 kilomètres de la ville, au Ménovoï Dvor, se trouve le *camp des prisonniers*. Le Ménovoï Dvor (Cour des Echanges) est un immense caravansérail, construit au temps de Catherine II pour loger les caravanes qui faisaient

l'échange des marchandises entre la Russie et l'Orient. Cette curieuse et pittoresque construction répondait certainement mieux à sa destination primitive qu'à son usage actuel. C'est un immense quadrilatère d'au moins 400 mètres de côté, formé par un long et uniforme bâtiment n'ayant que le rez-de-chaussée. Sur la face extérieure, exposée aux incursions, on ne voit aucune ouverture. Les portes et les fenêtres donnent sur la cour intérieure. Cette longue bâtisse est divisée en une quantité de logements uniformes, composés de deux pièces. Les murs, très épais, sont en briques, ainsi que la voûte arrondie et le pavé. Les murs sont blanchis à la chaux.

Chaque appartement est pourvu d'un poêle. Dans ces petits logements, destinés autrefois aux marchands, on loge actuellement de 15 à 20 prisonniers, tandis que l'espace disponible n'en comporte guère plus de 12. Les hommes sont trop serrés et l'atmosphère lourde. En outre, la plupart de ces chambrées ne reçoivent le jour que par la porte ou par une fenêtre très étroite. Nous visitons un grand nombre de ces logements, à peu près tous semblables. Ils ne sont pas malsains, mais trop remplis et trop sombres. Les prisonniers ne se plaignent pas trop de leur installation, mais beaucoup de la saleté et de la vermine, et ce que nous voyons nous prouve surabondamment le bien-fondé de leurs réclamations.

Il y a dans le camp une salle de *bains* (*bania*), et une *buanderie*; toutes deux notoirement insuffisantes.

Les *logements* dont nous venons de parler occupent trois des côtés du quadrilatère. Le quatrième est formé par ce qu'on appelle les « chambres froides » qui sont les hangars ou plutôt les caves où l'on déposait les marchandises du temps des caravanes. Ces caves, au niveau du sol extérieur, n'ont ni poêles, ni fenêtres. Elles ne sont absolument pas habitables, ni destinées à être habitées. Mais, au moment de notre passage, l'affluence des prisonniers et le retard dans la construction des baraques avaient mis l'administration militaire dans l'alternative de laisser les prisonniers en plein air ou de loger les nouveaux arrivés dans ces caves. Cette situation est provisoire, mais n'en est pas moins déplorable.

Obligés de tenir la porte ouverte, les prisonniers, assis sur des bancs, se serraient autour d'un grand feu. L'état de ces hommes, arrivés récemment de la ligne du feu, déguenillés, mal chaussés, hâves, affamés, est réellement lamentable.

La situation particulière d'Orenbourg, à la bifurcation des lignes se dirigeant d'un côté vers la Sibérie et de l'autre vers le Turkestan, en fait moins un séjour permanent pour les prisonniers qu'une étape et un point de concentration. La variation énorme des effectifs met l'administration du camp dans de grandes difficultés, soit au point de vue du logement, soit pour le linge, les vêtements et les chaussures. Pour remédier à cette situation, on construit dans la vaste cour des baraques du type ordinaire. On y travaillait encore lors de notre visite. Quand ces baraques seront terminées, les caves devront être supprimées comme logement des prisonniers.

Une de ces baraques, complètement terminée, était occupée par 146 officiers. Ils ont des narys, avec matelas et couvertures. La place est suffisante, mais le couchage inconfortable.

*Cuisine* grande et bien installée. Le menu et les quantités sont conformes aux prescriptions. Les soldats interrogés disent que la nourriture est assez bonne et généralement suffisante. Les prisonniers arrivés depuis trois et quatre jours et ayant souffert des privations ont peine à se rassasier.

*Boulangerie* bien tenue, desservie par deux équipes de prisonniers. Elle produit par jour 5,000 kilogs de pain. On en fait venir aussi de la ville.

Magasins aux provisions proprement tenus.

Les *latrines*, placées au milieu de la cour, sont passables comme système, insuffisantes comme nombre.

Un grand bâtiment, construit au milieu de la ligne du quadrilatère faisant face à la ville, renferme la *chancellerie* où des sous-officiers prisonniers sont occupés à la comptabilité, à l'expédition et à la réception des correspondances. On nous explique que ce travail est rendu très difficile par les arrivées et les départs incessants de prisonniers. La



correspondance en magyar n'est pas autorisée, la censure en cette langue n'étant pas encore organisée.

Dans le même bâtiment central se trouvent les locaux pour la *visite des malades*. Nous les avons trouvés couvenables. Les cas légers sont traités sur place. Il y avait dans deux pièces quelques hommes en traitement ou en observation. Une trentaine de malades se présentent chaque jour à la visite médicale. Le service est assuré par trois médecins. Tous les cas sérieux sont transférés dans les hôpitaux militaires de la ville. Le jour de notre passage, le nombre des hospitalisés était de 468. Le transport des malades se fait au moyen de charrettes ordinaires, bien inconfortables par les mauvais chemins. Une voiture spéciale, à ressorts, rendrait de grands services.

Il y a encore au Ménovoï Dvor divers bâtiments de service situés dans la cour. L'eau est fournie par un puits.

La Cour des Echanges appartient à la municipalité d'Orenbourg qui, paraît-il, montre peu d'empressement pour réparer ou construire les locaux exigés par l'autorité militaire. C'est à elle que seraient dus l'exiguïté des logements destinés aux officiers et le retard dans l'achèvement des baraques.

Nous avons attiré l'attention des autorités militaires à Pétrograd sur les défauts des locaux du camp d'Orenbourg, et nous sommes assurés que cet état de choses a déjà été amélioré.

A la date du 12 novembre 1915, il y avait à la Cour des Echanges : 1,984 Slaves, 1,294 Roumains, 12 Italiens, 2,465 Magyars et Allemands, soit en tout 5,668 soldats prisonniers.

Il y a aussi quelques logements d'officiers, dont le confort laisse à désirer. Un grand bâtiment, qui a dû être une ancienne écurie, renfermait 900 soldats. Cette installation, trop sombre, était réellement insuffisante.

##### 5. Tachkent.

15 novembre.

La grande et belle ville de Tachkent est le centre administratif du Turkestan, la résidence du Gouverneur général et

des autorités supérieures militaires et civiles. Nous n'avons qu'à nous louer de l'accueil courtois et bienveillant que nous avons trouvé partout. Les plus grandes facilités nous ont été accordées. Le Gouverneur général mit à notre disposition M. le Lieutenant Valnef, qui nous accompagna pendant toute la durée de notre voyage au Turkestan. Grâce à ses soins, les difficultés matérielles de l'expédition furent aplanies et notre itinéraire put s'exécuter sans accrocs et sans perte de temps. Pour la visite des prisonniers internés à Tachkent, nous fûmes accompagnés par M. le Lieutenant Boulinsky, chargé spécialement du service des officiers prisonniers. Nous devons à son obligeance d'excellents renseignements que nous avons pu vérifier nous-mêmes.

Nous visitons d'abord les *casernes* du bataillon n° 1 où sont logés les soldats prisonniers, en grande majorité des Slaves de l'armée austro-hongroise. Les bâtiments sont en briques cuites, et composés d'un rez-de-chaussée. Le dallage est en briques. Les murs sont passés à la chaux. Les chambrées sont suffisamment spacieuses, aérées et éclairées. Les narys sont à deux étages, avec nattes en paille. Les bâtiments de la caserne entourent un vaste rectangle planté d'arbres et parcouru par un canal d'irrigation (*aryk*). L'espace pour circuler ne manque pas.

Il y a une *bania* où les hommes se baignent deux fois par mois. En outre, un grand bassin, situé à l'un des angles de la cour, se remplit d'eau en été et sert de piscine. Les latrines sont médiocres.

Nous visitons les *cuisines* et les *boulangeries*, propres et bien tenues. Les hommes reçoivent exactement le menu régulier, en plus le thé et le sucre. On leur donne par mois une demi-livre de savon.

L'organisation du régime des prisonniers repose sur le principe excellent de la collaboration des *officiers prisonniers* avec l'autorité russe. Les différents services, correspondance, comptabilité, cuisines, etc., ont à leur tête un ou plusieurs officiers qui rendent de réels services. Les autorités russes se louent de cette collaboration qui présente, en outre, l'avantage de créer aux officiers une occupation inté-

ressante et utile. Les réclamations des soldats prisonniers passent par leurs officiers.

Ceux-ci sont logés dans la même caserne, dans de bonnes chambres, propres, bien éclairées. Ils ont des lits en fer fournis par l'administration militaire, ainsi que quelques meubles qu'ils fournissent eux-mêmes. Leurs chambres sont arrangées avec goût. On y voit des dessins, des aquarelles, des instruments de musique. Livres en plusieurs langues, journaux russes et français, divers périodiques.

Les officiers se sont déclarés satisfaits de leur traitement. Leurs seules réclamations concernent la correspondance.

Au point de vue *sanitaire*, l'état de la caserne n° 1 s'est amélioré. En été, le typhus abdominal, la dysenterie et la malaria avaient fait de sérieux ravages parmi les prisonniers. Il y avait eu même des cas de choléra.

Actuellement, les maladies infectieuses ont considérablement diminué : il reste encore quelques cas de typhus et de malaria.

L'eau qui alimente la caserne est bouillie.

Les prisonniers sont convenablement fournis de *linge*, de vêtements et de chaussures. Un certain nombre d'entre eux sont employés en ville, pour des *travaux* de fabrique, construction de routes et canaux, et touchent de 10 à 50 copeks par jour. Dans la caserne, les prisonniers occupés dans les ateliers de cordonnerie, de menuiserie, de confection touchent un supplément de nourriture.

Nous visitons successivement les casernes d'artillerie n° 3, celles du régiment n° 5 et de la 8<sup>e</sup> compagnie du bataillon de chemin de fer. Toutes ces installations, situées à une assez grande distance les unes des autres, sont occupées par des officiers prisonniers, au nombre d'environ 600.

Le *logement des officiers* est, en général, convenable. Dans quelques chambres, les lits sont un peu serrés. La literie est partout suffisante. Dans chaque chambrée, un officier, ordinairement le supérieur en grade, remplit les fonctions de chef de chambrée et organise les services.

Les *cuisines* sont remarquablement propres et bien tenues. On y prépare des mets différents pour les diverses na-

tionalités. La nourriture ne donne lieu à aucune plainte. La cantine est bien fournie. Les prix des articles sont des plus modérés.

Le service des officiers est fait par des ordonnances qu'ils se choisissent eux-mêmes. Suivant les grades, deux ou quatre officiers ont droit à une ordonnance. En outre le service de propreté est fait par des escouades de prisonniers.

Toutes ces casernes sont entourées de vastes préaux ou jardins, où les officiers peuvent prendre de l'exercice sur un vaste espace. Aux casernes n° 8, ils avaient organisé un foot-ball. Au 5° régiment, les officiers ont organisé, à leurs frais, un casino très agréablement installé. On y trouve un piano, des livres, des journaux, des jeux, etc.

A Tachkent, les officiers prisonniers jouissent d'une liberté relativement étendue. En présentant une demande, ils peuvent aller en ville tous les deux jours, sans escorte, entrer dans les magasins, en un mot, circuler librement. On les rencontre constamment dans les rues. Cette liberté a déjà pourtant subi quelques restrictions, motivées par des tentatives d'évasion.

En général, en dehors de la privation de la liberté, on peut dire que les conditions de la vie des officiers prisonniers à Tachkent ne sont pas pénibles. Sauf une période de fortes chaleurs en été, le climat est modéré. Le plus gros inconvénient est la poussière. Les officiers sont, comme nous l'avons dit, convenablement logés, bien nourris, jouissent d'une liberté de circuler très large, peuvent se procurer des distractions et des occupations.

Il y a quelques plaintes sur la *correspondance* et la réception des paquets. Les envois d'argent arrivent assez régulièrement.

Il y a à Tachkent, outre les *églises* orthodoxes, une église luthérienne et une église catholique. Les prisonniers sont autorisés à s'y rendre sous certaines conditions.

Dans leurs rapports avec les prisonniers, les autorités russes font preuve de confiance et de justice.

Les prisonniers malades sont hospitalisés à Tachkent dans

trois grands hôpitaux que nous avons visités et dont nous avons remporté une très favorable impression.

1° *Hôpital militaire.* — Cet établissement se compose d'une quinzaine de pavillons isolés, comprenant seulement un rez-de-chaussée et divisés en trois ou quatre salles. Ces pavillons sont dispersés dans un vaste jardin qui sert de promenade aux convalescents. L'installation des pavillons ne laisse rien à désirer : aération et éclairage suffisants, propreté parfaite, pas d'encombrement. Suivant ses dimensions, chaque pavillon reçoit de 50 à 100 malades. Quatre pavillons plus petits sont réservés aux convalescents. Le pavillon chirurgical contient une très bonne salle d'opérations et des salles de pansement.

Un pavillon spécial, très bien installé, est réservé aux officiers. D'autres pavillons, munis de chambres de bains, sont destinés respectivement aux maladies infectieuses ou contagieuses. Un pavillon spécial est réservé aux maladies vénériennes.

La cuisine, très soignée, est la même pour tous les malades hospitalisés, et le régime est établi selon les prescriptions des médecins.

Le linge est abondant. Il y a six complets par malade. Tout le linge à laver est envoyé à un établissement spécial de désinfection.

L'eau, provenant de plusieurs puits, est scrupuleusement bouillie et surveillée.

Cet hôpital, établi pour 2,000 lits, contenait lors de notre visite environ 1,200 malades, dont 720 prisonniers. Le pavillon spécial pour officiers contenait 23 malades.

Le personnel médical comprend : 20 médecins russes, 5 médecins autrichiens, 12 étudiants en médecine autrichiens, et 30 sanitaires autrichiens.

2° *Hôpitaux de réserve.* — Ces grands bâtiments, n<sup>os</sup> 159 et 160, réservés exclusivement aux prisonniers, ont été installés dans des casernes aménagées à cet effet. Les salles sont spacieuses, bien aérées, propres et peu encombrées. Un bâtiment annexe, ancienne salle d'arrêt, a été transformé en pavillon d'isolation. Les cas chirurgicaux étant traités dans le

grand hôpital militaire, les n<sup>os</sup> 159 et 160 n'ont ni salle d'opérations ni pharmacies permanentes.

Hôpital n<sup>o</sup> 159 : 430 malades. 2 médecins russes, 4 médecins autrichiens, 12 étudiants en médecine autrichiens. Le personnel des infirmiers est largement suffisant.

Hôpital n<sup>o</sup> 160 : 320 malades. 2 médecins russes, 4 médecins autrichiens, 8 étudiants autrichiens. Infirmiers comme ci-dessus.

Le printemps et l'été 1915 ont été signalés par une forte *épidémie de fièvre typhoïde* avec une *mortalité* élevée. Actuellement (décembre 1915) l'épidémie peut être considérée comme enrayée.

L'eau des puits est soumise à un examen bactériologique. Il y a un Institut bactériologique à Tachkent. On a procédé à la vaccination du personnel contre la fièvre typhoïde. Diagnostic par la réaction de Mandelbaum.

La *malaria* a revêtu, au printemps, la forme tierce et quarte, en été la forme pernicieuse (tropicque). Cette épidémie a beaucoup diminué. Comme complication du paludisme, on a constaté des cas fréquents de tuberculose. Les phthisiques les plus gravement atteints seront échangés et partiront prochainement.

Un grand nombre de cas de dysenterie et de néphrite. Il y a eu quelques cas de choléra (amenés de Przemysl), un cas de variolo et deux cas d'ulcères tropicaux.

La plupart des blessés sont en convalescence. Une centaine d'amputés et d'infirmes seront échangés.

En *résumé*, les hôpitaux de Tachkent sont bien installés et bien tenus. Les malades ne nous ont formulé aucune réclamation. Les médecins se plaignent seulement de l'insuffisance des médicaments.

## 6. Troïtzky.

16 novembre.

Le camp de Troïtzky, situé à environ trente kilomètres de Tachkent, contient à peu près 13,000 prisonniers dont 2,200

Allemands, plus 564 civils, 5 officiers autrichiens, 1 Allemand. C'est le campement d'été des troupes russes de la garnison de Tachkent. Il occupe un immense espace sur un plateau peu élevé, bordé par une chaîne de montagnes. Les *barraques*, disposées sur de longues lignes parallèles, sont bien espacées, construites en briques sèches, spacieuses et bien éclairées. Elles sont munies de poêles en fonte. La toiture est en nattes de roseaux noyées dans la glaise.

Chaque baraque contient de 250 à 300 hommes. L'aération est suffisante. Les narys sont disposés en deux files doubles sur deux rangs en hauteur. Les hommes ont des nattes. Près de chaque baraque se trouve un tonneau contenant de l'eau bouillie. L'eau des nombreux aryks qui sillonnent le camp n'est pas potable. Malgré la défense, les prisonniers s'en servent parfois pour la boisson.

*Cuisines* en bon état. La soupe est faite de choux et de pommes de terre, le gruau de riz. Les proportions et les quantités sont les mêmes que partout. Les cuisines sont organisées de façon que chaque nationalité retrouve ses préférences quant à l'assaisonnement et à la préparation. Des officiers prisonniers ont la surveillance du service des cuisines. Les hommes ont le thé et le sucre tous les jours.

Dans les baraques, les prisonniers sont groupés en compagnies, placées sous les ordres de sous-officiers russes. Les compagnies sont divisées en escouades, commandées par les sous-officiers prisonniers. La *discipline* est satisfaisante. Aux punitions ordinaires, que nous avons indiquées au chapitre VIII, le commandant peut ajouter la mise de planton pendant deux heures.

Il n'y a pas de *culte* régulier pour les prisonniers.

Le *bain* est convenablement installé avec abondance d'eau. Étant donné le grand nombre des prisonniers, le tour de passer au bain ne revient pour chaque homme que toutes les trois ou quatre semaines. Un grand bassin en plein air, alimenté par l'eau de la rivière, sert au bain des prisonniers pendant la bonne saison et est très apprécié. Il n'est pas permis de se baigner, ni de laver linge ou ustensiles dans la rivière dont l'eau est pure et rapide, et sert pour l'alimenta-

tion. Une dérivation spéciale dessert la buanderie qui est munie d'une chaudière.

Les *latrines* sont convenables, un peu trop éloignées.

Malgré toutes les précautions hygiéniques, le camp de Troïtzky a été visité par les *épidémies*, notamment par le typhus et la malaria. Il y a eu l'année 1915 quelques cas de choléra, heureusement vite enrayés.

Le personnel sanitaire du camp de Troïtzky comprend en tout : 7 médecins russes, 8 médecins austro-hongrois, 2 médecins allemands, 8 étudiants en médecine. Les médecins nous disent qu'au printemps de 1915 éclata une violente épidémie de typhus. Il y eut jusqu'à 50 cas par semaine. La lutte pour l'épidémie fut pénible, en raison des conditions locales et de la difficulté de se procurer les produits pharmaceutiques nécessaires. Actuellement, il n'y a plus que 18 cas dans tout le camp.

Il y a un assez grand nombre de malariques (forme tierce et quarte, moins cachectisante qu'ailleurs). La dysenterie accompagne fréquemment la malaria.

Deux cas de variole. Pas de choléra. Plusieurs cas de néphrite et de myocardite.

En somme l'état sanitaire s'est grandement amélioré et peut être tenu pour satisfaisant. Les mesures d'isolation sont bien comprises.

Les *lazarets* que nous visitons sont installés dans quatre baraques spéciales, plus spacieuses et plus hautes que les autres. Le nombre des malades était de 370 le jour de notre visite.

Le *travail* des prisonniers est peu intensif. La main-d'œuvre indigène étant très abondante, on n'envoie pas les prisonniers prendre part aux travaux agricoles, sauf dans les colonies russes établies aux environs. Les prisonniers employés à la construction et à l'aménagement des baraques sont payés à la tâche. Les travaux de construction ont été particulièrement pénibles en été à cause de la chaleur. La construction d'un chemin reliant le camp à la route principale occupe un certain nombre de prisonniers sous la direction d'un technicien.



## 7. Samarcande.

17 novembre.

Le camp de Samarcande contient environ 5,000 prisonniers autrichiens, 200 officiers et 53 aspirants et cadets.

Ce camp, situé à 3 kilomètres de la ville, sert en été de résidence aux troupes russes de la garnison de Samarcande. La région environnante est très cultivée, surtout en coton et en riz. De nombreux canaux d'irrigation (aryks) la sillonnent en tous sens. Le sol est une argile compacte, presque imperméable, qui produit en été une poussière intense, et en automne une boue épaisse.

La construction du camp n'était pas achevée lors de notre passage. Les baraquements d'été des troupes russes avaient été transformés; on avait déjà construit cinq grandes *baraqués*, couvertes en tôle, plus vastes et plus hygiéniques que les anciennes. Le travail de construction continuait. Il est probable qu'actuellement il est fort avancé.

Les baraques ont huit fenêtres de chaque côté. Deux de ces fenêtres seulement sont mobiles. L'aération pourrait être améliorée. Le sol est en argile battue. Les narys sont pourvus de nattes.

Les *latrines* sont de longues fosses creusées en terre. Elles ne paraissent pas être en nombre suffisant, ni surveillées. La vidange ne se fait pas assez régulièrement.

L'eau provient de puits creusés dans le camp. Le principal a 26 mètres de profondeur et présente au niveau du sol un rectangle de 5 mètres sur 1<sup>m</sup> 50, qui permet l'ascension simultanée de trois seaux mus à main d'homme, au moyen de treuils. Cette corvée est faite toute la journée par des équipes qui se relaient. Néanmoins la quantité d'eau puisée n'est pas suffisante. L'installation de pompes aspirantes augmenterait le rendement du puits, et éviterait le transvasage des seaux dans les tonneaux. Cette eau est bonne, malgré une notable précipitation. Le surplus de l'eau nécessaire est puisée dans un étang (khaouze) de 10 mètres de profondeur, alimenté par un aryk. Cette eau n'est ni claire, ni propre.

Quoiqu'on la fasse bouillir en l'employant à la cuisine, son utilisation doit présenter des dangers d'infection.

La *buanderie* n'est pas encore en fonctionnement. Les hommes lavent leur linge dans les aryks. Le *bain* est assez bien installé, mais visiblement insuffisant pour la population du camp. Il serait nécessaire que les autorités militaires prissent des mesures énergiques pour que le camp soit pourvu d'une eau saine et abondante.

Les *cuisines* sont convenablement installées, mais comme il n'y a qu'une cuisine pour sept baraques, la distribution est lente et incommode.

La *nourriture* est réglementaire. Les prisonniers reçoivent en outre du thé. Le pain, nous a-t-on dit, ne serait pas toujours suffisamment cuit.

La distribution du *linge*, des vêtements et des chaussures est ralentie par la difficulté de se procurer le matériel nécessaire. Il y a deux *ateliers* de cordonnerie produisant par jour 15 paires de chaussures neuves, et deux ateliers de lingerie dont la production journalière est de 215 chemises ou caleçons. On distribue aux prisonniers le matériel nécessaire pour faire eux-mêmes les petites réparations.

Les hommes occupés dans les ateliers reçoivent une légère rétribution de 10 copeks par jour.

Le principal *travail* des prisonniers est la construction des baraques et le moulage des briques sèches. Au plus fort des travaux de bâtisse, la journée de travail a été de dix heures. Dans la règle, on exige beaucoup moins d'heures de travail. Les autres travaux sont les corvées de cuisine, le transport de l'eau et du combustible. Etant donné le grand nombre de prisonniers disponibles, nous avons été étonnés qu'on n'en trouve pas un certain nombre pour le travail de voirie et de propreté du camp. Les alentours des baraques, les places et les chemins sont très mal tenus. Cette négligence laisse une pénible impression.

Le *lazaret*, situé un peu en dehors du camp, comprend quelques baraques et l'ancien club des officiers. Ces installations laissent à désirer, surtout au point de vue de l'encombrement. Il y avait lors de notre visite 600 malades au laza-

ret, plus 50 dans les ambulatoires (Maraude). 300 malades avaient été transférés dans les hôpitaux de la ville.

L'état sanitaire, lors de notre passage, était loin d'être satisfaisant. L'épidémie de malaria qui avait sévi avec une intensité particulière dans la région de Samarcande, pendant l'été de 1915, avait gagné tout le camp, tant des prisonniers que des troupes russes. La plupart des hommes ont été atteints. Beaucoup de cas ont revêtu la forme tropique (pernicieuse). L'affaiblissement résultant des suites de la malaria justifie le nombre considérable des dispensés de travail. La fièvre typhoïde régnait à l'état endémique depuis le printemps. Lors de notre visite, la morbidité était encore considérable.

Il y avait aussi passablement de dysenterie, quelques cas de scorbut, pas de typhus exanthématique. La mortalité, très grande en été, était due principalement à la malaria (cachexie palustre) et à la fièvre typhoïde. Il y avait, à l'époque de notre passage, 10 décès par jour.

Par rapport au grand nombre des malades, les médicaments n'étaient pas abondants. Le personnel médical, composé de médecins russes, de médecins autrichiens et d'étudiants en médecine, était surchargé de besogne.

Notre attention a été particulièrement attirée sur la pénible situation de 53 *cadets et aspirants*, dont la position légale n'est pas encore établie. En attendant que les pièces d'identité certifiant leur grade soient parvenues à l'Etat-Major, après des démarches interminables, ils sont traités comme simples soldats. Ils reçoivent l'ordinaire de la troupe, ne touchent pas de solde et ne jouissent d'aucun des avantages des officiers. Ils sont logés en deux chambrées avec une totale absence de confort. Ils assurent même que quelques-uns d'entre eux ont été astreints à des travaux de corvée, mais nous n'avons pas pu vérifier ce fait. Quoi qu'il en soit, il serait à désirer que des démarches actives fussent faites pour leur fournir au plus vite les pièces d'identité nécessaires afin de régulariser leur situation.

Les *officiers* sont logés dans des baraques ordinaires. L'installation et l'éclairage en sont insuffisants. L'adminis-

tration leur fournit le lit. Tout le reste est à leur charge. La très large liberté de circulation dont ils jouissaient encore récemment a été réduite. Ils peuvent aller en ville sans escorte deux fois par semaine. Les médecins internés ont la liberté de circuler en ville tous les jours de 1 à 8 heures du soir.

Nous avons visité les installations de la *droujina* russe, qui occupe une section séparée du camp. Ni les logements de la troupe, ni ceux des officiers ne sont supérieurs comme confort à ceux des prisonniers. Les conditions générales sont les mêmes pour tous.

Il y a un prêtre catholique prisonnier qui s'occupe des *besoins religieux* de ses compatriotes.

*Pour résumer* nos impressions, nous dirons que le camp de Samarcande, même en tenant compte des circonstances défavorables de l'année 1915, présente des conditions sanitaires qui favorisent l'éclosion et la propagation des épidémies. Il faudra, pour en faire un séjour convenable, entreprendre de grands travaux d'assainissement et d'adduction d'eau, et organiser une sévère surveillance pour l'hygiène et la propreté. L'évacuation de ce camp en été serait désirable.

Nous avons appris, peu de temps après notre passage, qu'une mission de la Croix Rouge américaine, composée d'un médecin et de sept sœurs de charité, était arrivée au camp de Samarcande pour y installer, à leurs frais, un lazaret. Cette mission pourra rendre de précieux services.

### 8. Merv.

6 novembre 1915.

La ville de Merv, la plus méridionale du Turkestan, a été construite au centre d'une grande oasis qui, grâce à d'importants travaux d'assainissement, présente actuellement des conditions de salubrité satisfaisantes. La rareté de l'eau, l'abondance des anophèles et la grande chaleur en rendent toutefois le séjour pénible pendant les mois d'été.

Les prisonniers, au nombre de 1,100 soldats et 7 officiers lors de notre visite, sont cantonnés dans une vaste caserne située aux abords immédiats de la ville. Elle se compose de longs édifices sans étage, mais plus hauts qu'une baraque ordinaire, entourant un large préau de 200 mètres de côté. Chaque bâtiment comprend trois grandes salles, à plancher de bois, propres, bien éclairées et bien ventilées. Les fourneaux en briques n'ont pas encore été employés, vu la douceur de la température. Comme partout, les prisonniers couchent sur deux étages de « narys », quelques couchettes ont des nattes de paille. Outre les casernements réguliers, deux grandes baraques solidement construites, mais sans plancher, sont encore affectées au logement des prisonniers.

L'un des côtés de la vaste cour de la caserne est réservé aux cuisines, boulangeries, cantine, etc.

Les *cuisines*, installées en plein vent sous un long hangar, sont pourvues d'un grand nombre de chaudières. La soupe et le cachea qui nous ont été offerts nous ont paru bien cuits.

Les différents services de la *boulangerie*, fours, cuves, garde-manger, sont remarquablement propres et bien tenus.

Une *cantine*, dont les prix sont affichés, est très appréciée des prisonniers.

A côté des cuisines, un appareil perfectionné, établi en plein air, sert à la cuisson de l'eau. Il fonctionne toute la journée sans interruption.

L'*eau potable*, fournie par un puits situé à une petite distance de la caserne, y est apportée dans des tonneaux montés sur roues. Cet équipage est traîné soit par un cheval, soit par les prisonniers. En été, les bains dans un « aryk » assez éloigné étaient autorisés, de même que le lavage du linge.

Une « bania » et une buanderie, toutes deux pas suffisamment spacieuses, sont établies dans l'enceinte du camp.

Les *latrines*, munies d'une cheminée d'aération, sont très proprement tenues et désinfectées à la chaux. Les fosses cimentées seraient vidées régulièrement.

Les *vêtements* des prisonniers, en particulier les souliers, nous ont paru en meilleur état ici qu'ailleurs; un petit nom-

bre relativement de prisonniers n'aurait pas encore de manteaux et le linge nécessaire.

Des *ateliers* de couture et de cordonnerie sont installés dans de grands locaux sur terre battue. Une vingtaine d'hommes du métier dans chaque section font les réparations et de nouvelles confections.

Les *travaux* en plein air (chemins, canalisation, routes) n'occupent actuellement qu'un petit nombre de prisonniers. En été, la forte chaleur a beaucoup éprouvé les travailleurs qui s'en sont vivement plaints; des cas d'insolation se seraient produits favorisés par l'affaiblissement qu'amènent à la longue les accès de paludisme.

Les *secours religieux*, donnés au début par un prêtre catholique, font maintenant défaut.

Les 7 *officiers* autrichiens slaves, de même que les 2 médecins prisonniers, jouissent d'une complète liberté de 8 heures du matin à 8 heures du soir. Ils ont libre accès en ville, sans escorte. Ces messieurs ont pu se procurer un certain nombre de livres.

Les *conditions sanitaires* furent, comme ailleurs, mauvaises en été, en raison de l'épidémie de paludisme et de fièvre typhoïde. On peut affirmer que très peu d'hommes ont échappé à la malaria. Pendant trois semaines du mois d'août, sur 1,800 soldats, 120 seulement ne se sont pas annoncés à la visite de l'infirmerie.

Actuellement, il y a 165 malades hospitalisés dans le lazaret du camp, qui compte 12 pavillons différents : service de chirurgie, médecine interne, maladies vénériennes, maladies infectieuses, service oto-rhino-laryngologique.

Toutes les salles sont propres, bien tenues, elles comptent de 6 à 8 malades. Les salles de malades russes sont pareilles. Un médecin russe, deux médecins autrichiens, une vingtaine d'infirmiers autrichiens en assurent le service médical.

Au point de vue *morbidité*, il s'est produit, à part de nombreux cas de malaria et de fièvre typhoïde, quelques cas d'érysipèle, deux cas de typhus exanthématique, quelques ulcères tropicaux (quelques cas de choléra seulement dans la population civile).

On a enregistré environ 400 décès (malaria, fièvre typhoïde) depuis le 1<sup>er</sup> avril 1915.

*Résumé.* — Etat sanitaire maintenant satisfaisant. Peu de dispensés. L'évacuation de ce camp en été serait chose désirable.

### 9. Krasnovodsk.

21 novembre.

Krasnovodsk, sur la mer Caspienne, est le point terminus ouest de la ligne du chemin de fer de l'Asie Centrale, appelé aussi le Transcaspien. La nécessité d'utiliser un des rares ports de la côte orientale de la Caspienne, a seule dû justifier la fondation d'une ville dans cette région aride et désertique. Quoique de fondation toute récente, elle compte environ 7,000 habitants, et son port est le centre d'un important mouvement commercial.

Krasnoyodsk, entourée d'un demi-cercle de montagnes qui l'abritent, s'ouvrant sur la mer, jouit d'un climat sain et tempéré. Le grand obstacle à son développement sera longtemps le manque absolu de végétation et d'eau. La ville est alimentée par de vastes réservoirs qu'on a construits sur les collines avoisinantes et qu'on remplit d'eau de mer distillée. Cette eau est, par conséquent, pure et saine.

Le *camp* est établi non loin de la ville, sur une pente sablonneuse qui aboutit à la plage. Il peut contenir 3,000 prisonniers, mais, comme un grand nombre était occupé à des travaux plus ou moins éloignés, il n'y avait, lors de notre visite, que 965 soldats et 4 officiers.

Les *bâtiments* sont solidement construits et entourent un vaste préau. Les chambrées sont spacieuses, bien aérées, claires et très propres. Le plancher est de bois. Il y a des poêles partout. Les narys ont des nattes. Comme *logement et couchage*, rien ne laisse à désirer.

Les *latrines* sont très convenables et surveillées. Le nettoyage et la vidange se font très régulièrement.

Les *baraques* sont désinfectées régulièrement avec de l'eau bouillante et du pétrole.

Les hommes vont au *bain* tous les quinze jours et reçoivent le savon. En été, les bains de mer sont fréquemment autorisés. Il y a une étuve de désinfection pour les effets des prisonniers. Les conditions d'*hygiène* et de propreté peuvent être qualifiées d'excellentes.

Les *cuisines* sont bien tenues. Elles sont desservies par les prisonniers et chauffées au pétrole. Il y a un réfectoire vaste et propre. La boulangerie est bien organisée. Les fours sont chauffés au pétrole par un système ingénieux. La *nourriture* est de bonne qualité. La quantité est réglementaire.

Environ 400 prisonniers *travaillent* au port au chargement et déchargement des marchandises. Nous avons assisté à leur travail qui est modéré et bien réparti. L'administration du port paie de 25 à 40 copeks par jour, dont un tiers revient au prisonnier.

Le *linge*, les vêtements et les chaussures sont en bon état. Les prisonniers sont bien habillés.

La *correspondance* est bien organisée. Un système de fiches, bien compris, permet la distribution rapide de la correspondance et des paquets. Le retard provient surtout de la censure de Tachkent qui est surchargée. Les prisonniers reçoivent relativement beaucoup d'argent, parfois jusqu'à 100 roubles.

Il y a un *culte* tous les dimanches dans une salle réservée à cet usage. Le desservant est un prêtre catholique prisonnier.

L'*état sanitaire*, grâce au bon climat de Krasnovodsk, à la pureté de l'eau et surtout à l'excellente organisation du service d'*hygiène*, est très satisfaisant. Les prisonniers ont bonne mine et font une excellente impression.

Dans l'été de 1915, il y eut une petite épidémie (40 cas) de fièvre typhoïde apportée par les prisonniers.

Il y a au camp un ambulatoire et une infirmerie d'observation (Maraude), dont le service est fait par un médecin autrichien.

Tous les cas sérieux sont immédiatement envoyés à l'hôpital de la ville, situé sur un plateau qui descend vers la



mer. Cette situation est très salubre. L'hôpital comprend 8 pavillons bien installés et soigneusement tenus.

Le service chirurgical possède une belle salle d'opérations. Une partie des pavillons est occupée par des malades russes, l'autre par les prisonniers, et le traitement est identique (60 prisonniers malades le 21 novembre). Le régime des malades est bon. Malgré la difficulté de se procurer du lait à Krasnovodsk, le régime lacté est fourni chaque fois que le médecin le prescrit.

Les maladies étaient : fièvre typhoïde, quelques cas de malaria, passablement d'entérocrites, des cas d'ictère catarrhal infectieux et des néphrites.

Le personnel médical se compose de 2 médecins russes, 1 médecin autrichien et 2 étudiants en médecine.

La pharmacie est en bon état et bien fournie.

*En résumé*, la situation au camp de Krasnovodsk peut être qualifiée d'excellente et nous a laissé la meilleure impression.

#### 10. Askhabad (Ak-Tépé).

22 novembre.

La ville d'Askhabad, point central de l'oasis d'Akhal-Teké, ne contient pas de soldats prisonniers. Ceux-ci sont concentrés dans le *camp d'Ak-Tépé*, situé à environ 35 kilomètres d'Askhabad. Une longue chaîne de montagnes, le Kopet-Dagh forme sur plusieurs centaines de kilomètres la séparation entre la Russie et la Perse. Près d'Askhabad, la frontière persane n'est guère qu'à une distance d'une cinquantaine de kilomètres. Cette proximité explique les nombreuses tentatives d'évasion qui se produisent et qui, généralement, échouent misérablement. La chaîne du Kopet-Dagh est formée de plusieurs chaînons parallèles, aux pentes escarpées, séparant des vallées désertes et sans eau. Engagés dans cette région désolée, sans aucun sentier, les fugitifs s'égarèrent pendant des journées dans ces solitudes peuplées seulement de chacals, d'hyènes, d'énormes lézards qui atteignent jusqu'à 1 mètre 50 de longueur (*varanus griseus*),

d'innombrables serpents et des légions de scorpions. Les plus heureux sont ceux qui parviennent à rentrer au camp. Ces tentatives d'évasion étaient en connexion avec l'état troublé de la situation politique et militaire en Perse.

A notre passage, le camp d'Ak-Tépé renfermait environ 5,000 prisonniers. Les *baraquies* sont neuves, bien construites. Les narys sont à deux étages, proprement tenus, et munis de nattes.

*Cuisines* et *boulangeries* en parfait état. Le pain de seigle, mélangé de froment, est excellent. La *cantine*, bien tenue et bien achalandée. Le *bain*, qu'on termine actuellement, est insuffisant comme dimensions. D'ailleurs, on continue la construction de nouvelles baraques et les prisonniers sont employés à ce travail qui, du reste, est peu pénible.

L'eau, provenant de sources de la montagne, est abondante et de bonne qualité.

Au point de vue *hygiénique*, le camp d'Ak-Tépé présente de bonnes conditions. Et cependant, il a été en 1915 visité par les *épidémies*. Le fait s'explique, nous dit-on, par l'apport de nombreuses maladies par les prisonniers venus de Przemyśl, qu'on n'avait pas soumis à la quarantaine.

Nous avons visité les *lazarets* et l'infirmerie d'observation (Maraude). Sauf l'aération qui pourrait être plus active, tout nous a paru en bon état. Le service est assuré par 1 médecin russe, 2 médecins autrichiens et 8 étudiants. Il y a environ une centaine de malades.

Quelques cas de typhus exanthématique (100 cas au printemps), de fièvre typhoïde, de dysenterie. Il reste environ 200 invalides à échanger. Médicaments insuffisants.

L'espace occupé par le camp étant énorme, les prisonniers ont largement de la *place pour circuler*. Pas de clôture. Un cordon de sentinelles entoure le camp.

Les *officiers* prisonniers sont internés dans la ville d'Askhabad. Ils peuvent circuler partout sous escorte. Autrefois la liberté de sortir sans escorte était complète. Les officiers reçoivent passablement d'argent de leurs familles. Au camp d'Ak-Tépé, un certain nombre de prisonniers disposent de sommes assez importantes. L'autorité a organisé des car-

nets de dépôt qui n'ont guère de succès.

Pas de *culte* au camp.

Nous avons entendu à Askhabad un *orchestre* de prisonniers autrichiens qui, dissimulés derrière un rideau de plantes vertes, agrémentaient de valse et de morceaux d'opérettes la représentation d'un cinématographe. Leur jeu était excellent et leur tenue parfaite.

### 11. Horde d'Or.

(Zolotaïa Orda).

27 novembre 1915.

Ce camp, entièrement neuf, a été établi en pleine steppe, à proximité de la ligne de chemin de fer reliant Tachkent à Samarkand. L'absence totale de végétation, la rareté de l'eau, la sécheresse de l'air, jointes à la mélancolie de ce paysage désolé, font de la Horde d'Or un lieu de séjour peu apprécié des prisonniers.

Si les mois d'été y sont particulièrement accablants en raison de la chaleur et du paludisme, les conditions de salubrité paraissent toutefois suffisantes durant la plus grande partie de l'année.

Lors de notre visite, le camp comptait environ 7,000 prisonniers, 3 officiers et quelques médecins.

Une cinquantaine de *baraques*, du type déjà décrit, sont alignées symétriquement sur trois rangs de 15 chacune. Chaque baraque, au sol en terre battue, suffisamment éclairée et pourvue de fourneaux, loge 120 à 150 hommes. La plupart des « narys » sont munis de nattes de paille, qui deviennent la propriété du prisonnier à son départ du camp. Les baraques que nous avons visitées étaient propres et les effets des prisonniers rangés avec ordre.

Les *latrines*, suffisamment éloignées des baraques, sont du système primitif des fosses creusées en terre, et couvertes partiellement de planches. Elles sont désinfectées à la chaux et complètement couvertes de terre lorsque les gadoues arri-

vent à la moitié de la profondeur. D'autres sont alors creusées à côté.

L'eau potable, puisée à un *aryk* d'où elle est transportée par tonneaux aux cuisines, serait toujours bouillie. Dans un autre *aryk*, un peu plus éloigné, dont l'eau est moins claire, les prisonniers ont, en été, pris des bains et lavé leur linge.

Actuellement, une salle de *bains* et une *buanderie*, toutes deux spacieuses et alimentées par des conduites d'eau, sont encore en construction.

La qualité de la *nourriture* n'a pas fait l'objet de plaintes particulières, mais les prisonniers en réclament davantage. Celle que nous avons goûtée dans une des cuisines nous a paru très bonne, en particulier le *cacha*. Chaque cuisine sert à l'alimentation de 750 prisonniers.

Des fours de boulangers et des cantines sont installés en nombre suffisant.

Des *ateliers* de couture et de cordonnerie sont en pleine activité, mais un certain nombre de prisonniers se sont plaint, comme ailleurs, de n'avoir pas de manteaux, ou de ne posséder qu'une chemise et une paire de souliers, toutes deux en mauvais état. Le *travail* des ateliers est rétribué de 0.20 kopeks par jour; l'installation complète du camp (confection des briques, charriage des matériaux de la ligne de chemin de fer au camp, construction et aménagement des baraques) a été faite par les prisonniers, sous la direction de contremaîtres russes.

Les plaintes des prisonniers ont porté particulièrement sur la dureté de ce travail au gros de l'été.

Quant aux 3 *officiers*, aux 5 médecins et aux 3 étudiants en médecine, ils sont logés à part dans une petite maisonnette, dont le confort laisse fort à désirer; le manque de place, d'air et de lumière en font un logement qui n'est pas approprié à des officiers. Privés de toute lecture et distraction quelconque, ils se laissent aller à une oisiveté forcée préjudiciable à leur santé physique et morale.

Les *conditions sanitaires* sont peu satisfaisantes, en raison

du peu de salubrité du lieu : vents de la steppe, insuffisance d'eau et absence complète de végétation.

A 500 mètres du camp, le lazaret, composé de 8 baraques du même type que les autres, comprend 600 lits. L'installation est satisfaisante, quoique simple; sol en terre battué.

Actuellement le nombre des malades s'élève à 282 et un grand nombre de prisonniers, environ 2,000, nous a-t-on dit, sont dispensés du travail pour cause de faiblesse. Le service médical est assuré par 4 médecins russes, 5 médecins autrichiens, 3 étudiants en médecine et 29 hommes du personnel sanitaire.

Au point de vue *morbidité*, la malaria a sévi ici particulièrement violemment. Peu de prisonniers y ont échappé. La forme tropique y est particulièrement pernicieuse et cachectisante.

Il persiste quelques cas de fièvre typhoïde (au printemps il y en a eu 80 cas); en outre, un grand nombre de dysenterie (diarrhées saisonnières) et de néphrites.

Les médicaments sont ici particulièrement insuffisants.

*En résumé*, l'évacuation de ce camp pendant les mois de juillet à septembre pourrait être envisagée avec profit, en raison de l'épidémie de paludisme.

## 12. Khodjent.

29 novembre 1915.

La ville de Khodjent est située à l'entrée de la province de Fergâna, dans un large défilé entre les derniers contreforts de l'Ala-Tau et les hautes montagnes de la chaîne du Turkestan derrière lesquelles on aperçoit les pics neigeux du Pamir. La plaine est arrosée et fertilisée par le fleuve Syr-Daria, affluent de la Mer d'Aral. Le climat de cette contrée est bon. Mais les chaleurs y sont très fortes en été et les vents soulèvent une poussière de sable assez pénible.

La ville de Khodjent est à 13 kilomètres de la station du chemin de fer. Les *officiers* prisonniers sont logés dans la citadelle. Leur installation n'y est que provisoire; ils doi-

vent être transférés dans des locaux nouvellement construits que nous avons visités et trouvés très convenables.

Pour arriver au *camp*, on traverse en bac le large Syrdaria, aux eaux jaunes et profondes. La rive droite du fleuve est assez élevée et forme un plateau en pente dont l'autre bord s'appuie à la montagne. Cette situation est très favorable. Les baraques sont actuellement au nombre de 25 et les bâtiments accessoires au nombre de 52. Le camp est calculé pour 5,000 prisonniers. Il en contenait 3,500 lors de notre visite, tous appartenant à l'armée austro-hongroise. Il est probable que le camp sera encore agrandi.

Les *baraques* sont bonnes, spacieuses, couvertes en nattes de roseaux noyées dans la glaise. Les murs sont faits de briques sèches. Les travaux de construction sont exécutés par les prisonniers. Tout le *travail* est payé à la tâche, intégralement sans retenue. Les hommes demi-valides sont employés aux travaux plus faciles du camp. Les médecins donnent les exemptions de travail.

Les *latrines* sont suffisantes.

L'établissement de *bains*, tout neuf, est bien établi. La salle de bain a 8 mètres 50 sur tous les côtés. Elle est desservie par une pompe qui amène l'eau d'un réservoir. L'eau qui sort du bain est conduite dans un puits perdu. La buanderie était en construction.

De nombreux puits sont forés entre les lignes de baraques et donnent une eau potable, mais avec précipitations. Pour la boisson, l'eau est bouillie. On ne se sert pas de l'eau du fleuve pour l'alimentation.

Les *cuisines* et les *boulangeries* sont vastes, propres, et ne laissent rien à désirer.

La *nourriture* est normale. Il paraît que les officiers autrichiens se cotisent pour donner un supplément de nourriture aux soldats les moins valides.

Les prisonniers sont pourvus de *linge*, de vêtements et de chaussures. Ils portent leurs insignes et décorations.

Nous avons visité les *ateliers* de réparation et de confection pour les chaussures et pour les vêtements. Ils sont bien organisés dans des bâtiments appropriés à leur destination.

Les magasins, la *cantine* et les autres bâtiments accessoires sont bien installés.

La construction du camp ayant été commencée en mai 1915, un certain nombre de bâtiments n'étaient pas encore terminés lors de notre visite : nous avons examiné les plans établis par M. l'ingénieur Konopatzky, chargé de la direction des travaux.

Le *lazaret* est situé en amont du camp, à un kilomètre environ de distance. Il se compose de plusieurs baraques séparées. L'installation est bonne. La place ne manque pas. Il y a au lazaret 200 malades prisonniers et quelques soldats russes. Le personnel se compose de : 1 médecin russe, 2 médecins autrichiens, 1 étudiant en médecine et 40 sanitaires. La malaria est ici moins fréquente et moins grave. Quelques cas de fièvre typhoïde, beaucoup de diarrhées saisonnières et de néphrites. Il y aurait, parait-il, insuffisance de médicaments.

Les *médecins* autrichiens qui travaillent au lazaret se plaignent de ne pouvoir se procurer facilement des livres, des instruments et des médicaments. Leurs journaux leur parviennent très irrégulièrement, ainsi que la correspondance. Ils disent que la chaleur et la poussière font en été de Khodjent un séjour pénible. Mais surtout pour eux, comme pour les officiers, c'est l'isolement et le manque de distractions qui les éprouvent le plus et qui expliquent la vivacité de leurs plaintes. Il est vrai que Khodjent est un coin perdu, dénué de toutes ressources intellectuelles et n'offrant ni intérêt, ni distraction.

Mais le camp en lui-même, comme construction, comme aménagement et comme organisation, est un des meilleurs que nous ayons visités.

### 13. Andijan.

30 novembre 1915.

Andijan est une petite ville pittoresque située au fond de la vallée de Fergana. Etablie sur les premiers contreforts

des hautes chaînes du Pamir, elle jouit d'un climat plus sain que le reste du Turkestan.

Le *camp* de prisonniers est composé de 6 ou 7 baraques irrégulièrement disposées sur une colline boisée, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la plaine et les montagnes.

L'effectif des prisonniers, qui comptait lors de notre visite 400 hommes, 5 officiers et une centaine de civils capturés à Przemischl, était cantonné dans trois *baraquas*. Les autres baraques étaient soit inoccupées, soit réservée momentanément à des détachements de la garnison russe. L'installation des baraques est bonne; les « narys » tous couverts de nattes, quelques-uns même de couvertures achetées par les prisonniers, sont disposés sur un seul étage, ce qui augmente beaucoup le cube d'air. Chaque baraque est pourvue de 3 à 4 fourneaux; l'aération et l'éclairage sont suffisants; le sol, en briques, est sec; les effets individuels des prisonniers sont rangés avec un certain ordre. L'effectif de chaque baraque est de 150 hommes environ. Les prisonniers ont la liberté de se promener sur un grand espace de terrain boisé, entrecoupé de champs de cotonniers.

*L'eau* de puits étant trop riche en sels minéraux, on se sert comme eau de boisson de celle d'un arik. Bien qu'un peu trouble, elle est saine, et d'ailleurs toujours bouillie dans une grande chaudière établie à côté de la cuisine.

(L'eau de la ville provient d'un aryk éloigné, plus haut dans la montagne; cette eau est plus claire, mais elle se débite à raison de quelques kopeks le tonneau.)

Rien de particulier à signaler sur les *latrines* qui sont propres et désinfectées à la chaux, sur la cuisine qui est bien aménagée. Les *vêtements*, le linge et les chaussures des prisonniers nous ont paru en meilleur état que dans d'autres camps; plusieurs hommes portaient des bottes achetées en ville; quelques-uns avaient réussi à se procurer une couverture. Le *travail* a été ici moins pénible en été en raison du voisinage des montagnes; les prisonniers ont été employés, comme partout, à la construction des routes, du chemin de fer, à des travaux de voirie en ville, etc.

Parmi les *plaintes* qui nous ont été adressées, il faut men-



tionner surtout le grand retard dans la répartition des salaires aux ouvriers. Des plaintes également sur la ration de viande trop petite; un prisonnier dit avoir été frappé par un sous-officier russe à la suite d'une discussion un peu vive.

Quatre *officiers* autrichiens slaves sont logés dans une maisonnette spéciale; leur chambre est vaste et claire. Ils peuvent circuler en ville sous l'escorte d'une sentinelle, après en avoir fait la demande au chef de camp.

*Conditions sanitaires.* — Le climat est sain. L'eau est bonne. Le lazaret, installé dans l'ancien club des officiers, est propre et bien tenu. Salle de typhiques avec baignoires attenante. Pharmacie mieux fournie qu'ailleurs.

Dans une petite buanderie attenante, le linge des malades est lavé deux fois par semaine. Une cuve est aménagée pour le linge des typhiques, une autre pour malades ordinaires. Les eaux sales et celles du bain des typhiques s'écoulent dans une citerne spéciale construite en briques.

Les habits sont désinfectés à la formaline dans une chambre spéciale.

Chaque malade a six assortiments de linge de corps. Cuisine spéciale, très bonne. Le nombre des malades s'élève à 29, dont 15 prisonniers seulement. Le service est fait par un médecin russe, un médecin autrichien et quelques infirmiers.

*Morbidité.* — Quelques cas de malaria, entéro-colites (diarrhées saisonnières), 2 typhiques seulement; quelques néphrites et tuberculoses pulmonaires. Ni typhus exanthématique, ni choléra.

*Résumé.* — Ce camp devrait être agrandi, vu la salubrité de cette localité.

#### 14. Omsk.

3-6 janvier 1916.

Omsk est le centre administratif de la Sibérie occidentale. C'est une ville de 130,000 habitants, située au confluent de la rivière Ome et du fleuve Irtytch. Nous y avons été très bien accueillis par le Général Soukhomlinof, Gouverneur

général de la Steppe, qui a bien voulu nous accorder toutes les facilités pour accomplir notre mission dans le vaste territoire placé sous son autorité. Nous sommes également redevables à M. le Général Moritz, dont les indications nous ont été précieuses.

Bien que la ville d'Omsk soit le lieu d'internement d'un grand nombre de prisonniers, il n'existe pas encore de *camp de concentration* proprement dit. On a utilisé des locaux disponibles dont la plupart ne répondent pas à leur destination actuelle.

Dans l'enceinte de bâtiments qui porte le nom de forteresse se trouvent les anciennes casernes d'un régiment sibérien. C'est là que sont logés les *officiers* prisonniers (environ 400). Leur installation est très peu confortable. Ils couchent sur des narys, à deux étages, dans des salles insuffisamment éclairées et chauffées. Nous avons été heureux d'apprendre que ces locaux devaient être incessamment évacués et rendus à leur destination primitive de caserne. Les bâtiments accessoires sont également insuffisants. Leur état de vétusté en rend l'entretien illusoire. L'espace mis à la disposition des officiers dans l'enceinte de la forteresse n'est guère suffisant. Les promenades en ville sont limitées et se font sous escorte, même pour les médecins qui s'en plaignent fort. Comme il est probable qu'actuellement les officiers détenus à Omsk ont été transférés dans d'autres camps, nous n'insisterons pas sur cette situation provisoire, mais pénible.

Le *camp* des soldats prisonniers est situé à quelque distance de la ville sur un vaste emplacement occupé, il y a quelques années, par l'Exposition sibérienne. Une partie des bâtiments de cette exposition subsiste encore et a été utilisée tant bien que mal pour le logement des prisonniers, en attendant l'achèvement de la construction des baraques.

Les locaux, dits de l'Exposition, sont vastes et clairs. N'ayant été construits qu'en vue d'une courte période de belle saison, ils sont faits de matériaux légers et par conséquent, sont peu chauffables. En été, ils ne présenteraient aucun inconvénient. Il n'en est pas de même en hiver, bien qu'on ait installé des poêles partout.

Les narys sont propres et munis de nattes de paille. A quelque distance de l'Exposition, se trouve le nouveau camp composé de *baraqués*. Il y en a déjà 15 de construites, dont 12 grandes et 3 de moindres dimensions. Les grandes baraques ont environ 50 mètres de longueur sur 12-13 de largeur. La construction est bonne. La toiture est formée d'un lambrissage recouvert d'une épaisse couche de sciure de bois et d'une couche de carton bitumé. L'aération est assurée par des cheminées spéciales. Le nombre des poêles est suffisant. Le défaut qu'on peut reprocher à ces baraques est l'exiguïté des fenêtres qui mesurent parcimonieusement la lumière. Les portes, placées aux deux extrémités des baraques, sont munies de tambours. Derrière chaque baraque se trouve le bâtiment des latrines dont la propreté est relative.

En somme, comme logement, sauf les réserves faites plus haut, les baraques sont convenables et meilleures, en tout cas, que les bâtiments non construits en vue de cette destination. Il serait à désirer qu'en construisant les nouvelles baraques destinées à compléter le camp, on tînt compte de certains desiderata, particulièrement en ce qui concerne les fenêtres.

Les *cuisines* sont spacieuses et convenables. Il y en a une pour les Austro-Hongrois et une pour les Italiens. Chaque cuisine contient huit chaudières pour la soupe et trois chaudières pour le gruau. La contenance de chaque chaudière est de 210 litres. La distribution venant d'être faite, nous avons goûté ce qui restait dans les chaudières. Tout nous a paru très convenable. Les hommes employés aux cuisines se déclarent satisfaits de leur situation : il est vrai qu'au point de vue nourriture, ils sont privilégiés. Il n'y a pas encore de réfectoires, ce qui est regrettable, car la distribution se fait lentement et le manger arrive froid dans les baraques.

Pour les *magasins* aux provisions et les bâtiments accessoires, rien de particulier à signaler.

Le nombre des prisonniers au camp d'Omsk est de 4,482, dont 3,850 Austro-Hongrois, 623 Italiens et 9 Turcs.

Le *bureau de poste*, organisé et desservi par des officiers autrichiens, fait grand honneur à leur ingéniosité et à leur

activité. Nous avons eu du plaisir à constater les efforts faits pour améliorer la correspondance. Le nombre des lettres reçues atteint 500 par jour. Plusieurs prisonniers nous ont dit qu'ils recevaient bien leurs lettres et leurs envois. Le fait est assez rare pour qu'il soit bon de le signaler.

Les ouvriers du camp d'Omsk, qui sont employés à des *travaux* de construction, reçoivent 3 roubles par mois et une ration journalière de thé et de sucre.

La *cantine* est bien approvisionnée et très fréquentée. Les prix sont fixés par un tarif affiché, et maintenus à un taux très modéré.

Il y a à Omsk une *église* catholique où les prisonniers peuvent se rendre sous escorte.

Comme nous avons obtenu des autorités militaires russes l'assurance que le bâtiment dit « Cirque d'Omsk » serait évacué très prochainement, nous n'en ferons pas ici la description. Nous exprimerons seulement le sincère regret qu'un local aussi peu conforme aux exigences de l'hygiène ait pu si longtemps être utilisé pour le logement des prisonniers.

Dans la ville même d'Omsk, une maison particulière a été aménagée pour servir d'*atelier* à une centaine de prisonniers. Il y a des menuisiers, des tourneurs, des peintres, des horlogers, des tailleurs, des cordonniers, etc. Dix-huit ouvriers sont occupés à la confection pour dames. Vingt-cinq font les vêtements pour hommes. D'autres font des travaux de sculpture, de moulage. Une salle d'exposition renferme de jolis meubles, des violons, des plâtres, des aquarelles, etc. Les ouvriers travaillent de 8 heures à midi et de 1 à 7 heures du soir, ce qui fait 10 heures par jour.

Ils se plaignent, en général, de n'être pas assez payés. Ils travaillent à la tâche et peuvent gagner de 2 à 4 roubles par semaine. La comptabilité est tenue par un prisonnier autrichien, la surveillance est faite par un sous-officier russe.

Les salles d'*atelier* sont peu vastes, mais hautes. Les lits sont placés sur des soupentes dans l'*atelier* même, ce qui est manifestement peu hygiénique. La petite cour qui se trouve derrière les ateliers ne fournit pas l'espace suffisant pour

faire un peu d'exercice. On pourrait apporter à ces locaux d'utiles améliorations.

En somme, si les locaux provisoires laissent passablement à désirer à Omsk, le traitement, la nourriture et l'habillement des prisonniers sont conformes aux prescriptions.

En ce qui concerne les *conditions sanitaires*, le camp d'Omsk ayant été épargné par les épidémies, la santé des prisonniers a été jusqu'en automne relativement bonne. Mais à l'apparition des grands froids, le nombre des malades a considérablement augmenté. Il en est résulté un encombrement des hôpitaux de la ville en général, et du lazaret du camp tout particulièrement. L'installation des salles de ce lazaret laisse à désirer en ce sens que les malades sont couchés sur deux étages de « narys ». Cette disposition est aussi incommode pour le personnel médical que pénible pour les malades. L'espace est trop restreint pour que les médecins et les infirmiers puissent circuler facilement. Il n'y a pas de salle spéciale pour les opérations et les pansements.

La plus grande salle, mesurant 12 mètres  $\times$  10 mètres  $\times$  5 mètres, logeait, lors de notre visite, 96 malades. Le cube d'air d'environ 6 mètres cubes est insuffisant pour les malades. L'éclairage est bon, mais la température est trop basse et l'aération tout à fait insuffisante.

La deuxième salle, également à deux étages de narys, logeait 48 malades. Les conditions hygiéniques sont les mêmes que dans la première. Le lazaret possède encore une petite chambre pour les trois médecins, une salle de bains avec deux baignoires, propre et assez spacieuse, et une grande salle pour les 25 sanitaires, salle dont la température était réellement insuffisante lors de notre visite.

Les malades qui ne trouvent pas place au lazaret sont dirigés sur un des hôpitaux de la ville; malheureusement le trajet de 2 kilomètres environ est rendu difficile par l'absence de véhicules appropriés.

Les affections les plus fréquentes sont actuellement les bronchites, pleurésies et pneumonies, ces dernières dégénérant trop souvent en tuberculose. Les tuberculeux, dont la plupart sont à une phase avancée de leur maladie, n'ont pu,

faute de place, être isolés. Leur présence est un danger de contamination permanente. S'il n'est pas possible de rapatrier ces malheureux, ne pourrait-on pas réserver pour eux un camp dans une région montagneuse, par exemple dans l'Oural ou dans l'Altaï ?

Pendant le mois d'octobre 1915, il y eut 342 malades, dont 111 ont été envoyés à l'hôpital de la ville. (38 fièvres typhoïdes, 7 scarlatines, etc.)

En novembre 1915, 28 varicoles, 19 érysipèles, etc.

L'ambulatorium, installé dans une baraque voisine, est assez convenable, sauf le pavé de petites pierres qui empêche un nettoyage sérieux. 150 malades environ s'y présentent chaque jour. Ce sont des affections légères, coups de froid et un certain nombre de cas de congélation (oreilles, nez, orteils).

La pharmacie est mieux pourvue depuis que les délégués suédois ont donné des fonds pour acheter des médicaments.

Le linge des malades et celui des couchettes est changé une fois par semaine. La cuisine du lazaret, convenablement installée dans une baraque à part, comporte quatre régimes différents. Pas de plaintes au sujet de la nourriture, qui est variée et bien préparée.

Le service médical est assuré par un médecin russe, 3 médecins autrichiens, 6 étudiants en médecine autrichiens et 25 sanitaires autrichiens. Les médecins se sont surtout plaints de l'encombrement. Nous avons signalé les défauts du lazaret d'Omsk, mais il est juste d'insister sur le provisoire de cette installation qui, sans doute, est déjà évacuée.

#### HOPITAL DES PRISONNIERS.

Il a été installé dans une ex-distillerie d'alcool, bâtiment tout neuf, à un étage, spacieux et bien aménagé.

Seules les maladies non infectieuses sont admises dans cet hôpital, les cas infectieux étant dirigés sur le grand hôpital militaire de la place.

Un médecin russe, 4 médecins autrichiens et 24 infirmiers autrichiens sont attachés à cet établissement de 450 lits. Lors

de notre visite, 300 malades, dont environ 150 cas médicaux et 150 cas chirurgicaux, y étaient hospitalisés.

Le service médical, installé au rez-de-chaussée, comprend surtout des convalescents de fièvre typhoïde qui font leur quarantaine de trois semaines et des cas de pneumonies, rhumatismes, fièvre récurrente, etc. Dans le service chirurgical, sont traités des phlegmons, abcès, gangrènes par congélations, quelques invalides à échanger, etc.

A l'entrée à l'hôpital, tout malade est baigné, douché et rasé dans une belle salle de bains. Les vêtements sont passés à l'étuve.

Bien qu'ici aussi les malades soient couchés sur deux étages de narys, le cube d'air est suffisant en raison de la grandeur des salles, de leur bonne aération et du bel éclairage.

Nous avons regretté que le lazaret du camp n'ait pas transféré ici une partie de ses malades les plus transportables.

Au dépôt d'officiers d'Omsk, une trentaine de médecins sont internés et traités comme des officiers. Quinze médecins autrichiens et un allemand sont, en revanche, occupés dans les hôpitaux de la ville. Ils se sont plaints d'être escortés par une sentinelle pour se rendre du dépôt à l'hôpital; ils ont, en outre, exprimé le désir de pouvoir prendre des bains fréquents en ville, en raison du danger qu'ils couraient à soigner des typhus exanthématiques et autres affections épidémiques.

Nous avons attiré l'attention du Général Gouverneur de la circonscription militaire d'Omsk sur les avantages que présenterait pour eux et pour l'état sanitaire en général un régime plus libre conçu dans l'esprit de l'article 9 de la Convention de Genève.

### 15. Ichim.

6 janvier 1916.

Nous avons visité Ichim par une véritable température sibérienne, 40° centigrades au-dessous de zéro.

Le camp d'Ichim contenait ce jour-là 1,100 prisonniers dont la grande majorité appartenait à l'armée austro-hongroise. Les Allemands étaient en petit nombre. Il venait d'arriver un convoi de 500 Autrichiens qui avaient beaucoup souffert pendant leur transport. Une quinzaine avaient les pieds gelés. Ne serait-il pas possible ou de supprimer les transports de prisonniers pendant les plus grands froids, ou de les rendre moins pénibles en améliorant les conditions de nourriture et de chauffage pendant le trajet ?

Le camp se compose de 8 *baragues*, 4 nouvelles et 4 anciennes. Les nouvelles baragues sont bien construites : les parois sont doubles et bien calfeutrées. Il y a un plancher. Les fenêtres, pas très grandes, sont doubles. Chaque baraque est munie de six poêles. La température des baragues était juste suffisante. Il y a cinq cheminées d'aération. Ces baragues peuvent contenir 500 hommes, mais actuellement sont occupées par 350.

Les anciennes baragues sont, comme les autres, enfoncées au-dessous du sol, mais elles sont moins hygiéniques. Il y règne une certaine humidité. L'éclairage y est très faible et la ventilation laisse quelque peu à désirer. Toutes les baragues sont, à l'extérieur, flanquées d'un revêtement de neige qui a pour but de conserver la chaleur. Il y a à toutes les portes des tambours.

Les *narys* sont à deux rangs et à deux étages. Il y a un certain nombre de paillasses et de matelas. Les hommes ont des manteaux ou des couvertures. Dans une des *zemlianki*, logent 70 soldats russes dans les mêmes conditions que les prisonniers.

Les *latrines* sont au nombre d'une par deux baragues. Elles sont propres, régulièrement vidées et désinfectées à la chaux.

*Eau.* — L'eau, prise à la rivière, est amenée dans des traîneaux. Elle est potable. Chaque baraque est munie d'un tonneau avec gobelet. Pour le lavage, il n'y a que trois ou quatre robinets par baraque. Il n'y a pas de bain dans le camp. Les hommes sont conduits au bain de la ville, mais pas assez souvent (une fois par mois).



*Nourriture.* — Les prisonniers nous ont déclaré qu'ils étaient suffisamment nourris. Leur seule réclamation concerne l'eau bouillante pour leur thé qui ne leur est pas distribuée, disent-ils, en quantité suffisante.

La cuisine est bien installée, proprement tenue par les prisonniers. Menu comme ailleurs. La boulangerie est vaste et bien organisée. Il y a, non loin de la cuisine, un grand réfectoire couvert et fermé, mais qu'on n'utilise pas pendant les grands froids.

La cantine, propre et bien tenue, débite par jour 50 ou 60 roubles de marchandises à des prix très modérés, sur lesquels l'administration ne prélève aucun bénéfice. Pain blanc : 6  $\frac{1}{2}$  copeks la livre; pain demi-blanc : 5 copeks; thé, 2 roubles la livre.

*Travail.* — Pour les corvées du camp, on donne aux prisonniers des vêtements supplémentaires et des bottes chaudes. Pendant la saison rigoureuse, il n'y a pas de travaux extérieurs, sauf les corvées du camp. L'espace occupé par le camp est largement suffisant pour permettre aux hommes de prendre de l'exercice. Par les grands froids, ils sortent le moins possible.

Dans deux baraques à part sont logés les prisonniers provenant des 28<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> régiments tchèques. L'administration russe leur a distribué du linge et des effets. Ils se plaignent de ne pas recevoir de lettres de leur pays.

Nous avons visité les *officiers* internés à Ichim. Ce sont, pour la plupart, des Tchèques. Ils nous accueillent avec joie, car ils sont totalement privés de visites et presque dénués de distractions. Ces officiers nous ont laissé une excellente impression par leur bonne tenue, leur dignité et la modération de leur langage. Ils font de la musique, du dessin, de la peinture. Ils désireraient recevoir de la lecture, des ouvrages sérieux.

On a loué pour eux une maison particulière. Leurs chambres sont chaudes, assez vastes et arrangées avec goût. Ces messieurs nous déclarent que les prisonniers sont bien traités à Ichim et que le régime est convenable. Ils désireraient

que la question des bains pour la troupe reçût une solution satisfaisante.

Pour leur compte personnel, les officiers n'élèvent aucune réclamation. Les lettres de Bohême ne leur parviennent pas, mais ils n'incriminent pas à cet égard l'administration russe.

*Conditions sanitaires.* — La santé des prisonniers a été jusqu'ici satisfaisante. Les cas de congélation toutefois ont été nombreux ces derniers temps; les derniers convois de prisonniers qui ont dû faire à pied le trajet de trois kilomètres de la gare au camp, par une température extrêmement basse (— 40° C. environ) ont particulièrement souffert du froid. Plusieurs prisonniers ayant de mauvais souliers ont eu les orteils gelés.

Au camp, deux médecins autrichiens font le service de l'ambulatorium. On dirige sur l'hôpital du district, tout proche du camp, les malades qui accusent une température de plus de 38° sous l'aisselle.

Celui-ci, petit édifice bien construit, contenait lors de notre visite 25 prisonniers, ainsi que des malades russes, militaires et civils. Un médecin russe en assure le service.

Il s'est produit ces derniers temps un cas de choléra, deux cas de typhus exanthématique et quelques typhoïdes parmi les prisonniers.

Actuellement, il n'y a guère que des affections pulmonaires et rhumatismales et quelques cas de gangrène par congélation.

Les médicaments sont en quantité insuffisante.

Les délégués suédois ont remis des fonds pour l'achat de remèdes; vu la cherté de ceux-ci, les médecins prisonniers ont exprimé le désir de voir se réaliser un accord en vue de l'envoi des médicaments d'Allemagne.

## 16. Novonicolaevsk.

8-10 janvier 1916.

La ville de Novonicolaevsk n'a guère qu'une vingtaine d'années d'existence. Sa situation au point où la ligne du Transsibérien coupe le fleuve Obi et détache un embran-

chement vers les riches régions de l'Altai, lui assure un avenir commercial brillant.

En ce qui concerne les prisonniers de guerre, Novonico-laevsk est partagé en deux sections, séparées par le ravin de la petite rivière Kamenka. Sur la rive ouest, les baraques et les prisonniers sont du ressort du commandant de la place. A l'est de la Kamenka, la ville militaire comprend les casernes qui sont sous les ordres du Colonel commandant le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs sibériens.

Nous avons visité d'abord les *baraqués* dites du cimetière, situées un peu en dehors de la ville, et les halles du marché de la municipalité.

Ce sont de longues et vastes constructions en briques, solidement établies et qui étaient destinées aux halles de la ville. Ces bâtiments, élevés récemment par la municipalité, n'étaient pas encore occupés par les commerçants et ont été réquisitionnés par les autorités militaires. En vue de leur première destination, les salles sont hautes, pas humides. On y a installé quatre étages de narays, ce qui est notoirement exagéré et antihygiénique. Il en résulte un entassement pénible. Les deux étages supérieurs sont si bas de plafond que les hommes ne peuvent s'y tenir debout. On y accède par de simples échelles. Il est très difficile de balayer et de nettoyer des narays ainsi superposés. La chambrée n° 1, qui pourrait loger convenablement 200 hommes, en contient 300. Les autres chambrées sont un peu moins encombrées. L'aération est partout très insuffisante. Les lavabos sont installés dans une pièce séparée, non chauffée.

De la visite des chambrées, nous rapportons l'impression qu'elles auraient pu être utilisées d'une manière plus hygiénique et plus commode, en évitant l'entassement des prisonniers.

Il y a un bâtiment pour les *bains*, mais insuffisant. Le tour de chaque homme revient trop rarement. La *bania* sert aussi de buanderie, mais ne correspond pas au nombre des prisonniers. Les *latrines* sont mal tenues.

Les prisonniers ont autour des baraques assez de place pour circuler.

Les *cuisines* sont installées dans les sous-sols des bâtiments des halles. Elles sont vastes, mais sombres. Un grand réfectoire reste inutilisé par l'absence de chauffage.

La *nourriture* est conforme à la règle générale. On donne la viande cinq fois par semaine. Chaque soir, les prisonniers reçoivent la soupe et le gruau.

La *cantine*, bien installée, est tenue par des prisonniers. La vente journalière est de 150 à 250 roubles. On vend, en moyenne par jour, 80 livres de saucisses et 80 livres de tabac.

Les prisonniers sont, en général, bien *vêtus*. Beaucoup ont reçu des couvertures, des bottes, ou des manteaux, par les envoyés suédois.

Un grand nombre de prisonniers sont employés à des *travaux*, soit à la station du chemin de fer, soit chez les particuliers en ville. L'administration de la ligne paie 25 copeks par jour, et fournit la nourriture. Chez les particuliers, les ouvriers prisonniers reçoivent de 3 à 5 roubles par mois. Leur salaire leur est régulièrement remis. Il y a une retenue de 20 %. Les travaux du camp et de la voirie ne sont pas payés.

Les hommes reçoivent du thé, mais, disent-ils, pas régulièrement.

En dehors des bâtiments des halles, il y a deux baraques spécialement construites et satisfaisantes.

Au nord de la ville, nous avons aussi visité un autre groupe de *baragues*, de construction récente. Ces baraques, calculées pour 800 hommes chacune, n'en contenaient alors que 600. Elles sont larges, suffisamment hautes, mais insuffisamment chauffées bien que pourvues de douze poêles. Une partie d'une des baraques est réservée aux soldats de garde russe, qui y couchent sur des narys, sans natte et sans couverture.

Les *cuisines* sont très convenables.

Notre opinion se confirme une fois de plus que l'aménagement des locaux de fortune ne donne jamais des résultats aussi favorables que la construction spéciale des baraques.

Bien que notre mission ne concernât pas les *internés ci-*

*vils*, nous avons visité à Novonicolaevsk une certaine quantité de ces malheureux, logés aux halles dans des chambrées à part. Ils étaient au nombre de 164. Ils reçoivent la même nourriture que les prisonniers. Ce qui leur manque surtout, c'est le linge et les habits. Beaucoup d'entre eux sont âgés et débiles. Ceux qui connaissent des métiers trouvent facilement de l'ouvrage en ville et arrivent même à gagner 2 ou 3 roubles par semaine. Les renseignements que nous avons recueillis au cours de notre voyage sur la situation des internés civils ne sont pas tous absolument sûrs, mais permettent cependant d'envisager cette situation comme très pénible.

Nous avons entendu à Novonicolaevsk de nombreuses plaintes concernant la *correspondance*.

Il y a à Novonicolaevsk une *église catholique*, desservie par un prêtre polonais. Les prisonniers peuvent y aller chaque dimanche sous escorte.

Nous avons aussi visité le *cachot* où 18 détenus purgeaient des condamnations de 8 à 20 jours d'arrêts, pour insubordination, refus de travail, querelles, vols, etc. Les autorités se plaignent de l'apathie et de la paresse d'un grand nombre de prisonniers. La vente clandestine des effets aurait été trop répandue.

Sur le plateau assez élevé, à l'est de la rivière Kamenka, se trouve le Voiénny Gorodok, la ville militaire. C'est, en effet, une véritable ville, occupant un très vaste espace de terrain, et contenant les casernes du 17<sup>e</sup> bataillons de chasseurs sibériens, et les baraquements des prisonniers de guerre.

Armée allemande : 2,643 soldats. Sur ce nombre, 77 hommes sont en traitement, et 29 sont de service dans les hôpitaux.

Armée Austro-hongroise :

Autrichiens :	2,204 soldats.
Hongrois :	2,539
Slaves :	32

Juifs :	292
Bosniaques :	106
Turcs :	20
En tout	7,836 soldats.

Il y a en outre, 24 médecins, à savoir :

Autrichiens :	13
Allemands :	4
Slave :	1
Juifs :	6

Les *baragues* ont environ 45 mètres de longueur sur 10 ou 12 m. de largeur et 6-7 m. de hauteur. Elles sont bien construites, munies chacune de 12 poêles et de 8 ou 10 cheminées d'aération. Le cube d'air est largement suffisant. Le sol est sec, il n'y a pas d'humidité. Les fenêtres sont grandes. Le toit est lambrissé, recouvert d'une couche de sciure de bois et de carton bitumé. Les lavabos sont attenants aux baragues, bien installés, et restent ouverts jusqu'à 11 heures du matin. *Latrines en bon état.*

Les baragues sont calculées pour contenir 500 hommes, mais ce chiffre n'est pas atteint actuellement. Les prisonniers sont répartis suivant les nationalités. Les baragues sont propres et bien tenues.

Les hommes ont bonne mine, sont généralement bien vêtus et chaussés, et n'ont pas l'air déprimé.

Comme partout, nous causons longuement et librement avec les prisonniers. Leurs *plaintes* ne portent pas sur le régime. Quelques sous-officiers se plaignent d'être soumis au même régime que les simples soldats et de ne pas être logés à part. Cette réclamation n'est pas fondée en droit. La distribution des cadeaux apportés par les sœurs de charité allemande et autrichienne, ainsi que celle des couvertures ont fait beaucoup d'heureux. Les prisonniers déclarent que la correspondance arrive assez régulièrement, mais lentement. Les prisonniers écrivent beaucoup. On leur vend à la cantine des cartes postales au prix de 2 copeks.

Un grand nombre de prisonniers ont *travaillé*, pendant la belle saison, soit chez les paysans, soit pour diverses ad-

ministrations. Ils déclarent qu'ils ont été très bien traités par la population civile. Leur gain atteignait fréquemment 70 copeks par jour. En revanche, la paie n'était pas toujours faite avec régularité.

La *boulangerie* est réellement un modèle comme installation et comme organisation. La propreté y est parfaite. Les escouades de boulangers travaillent cinq heures de suite. Le travail n'arrête ni jour ni nuit. Le pain est d'excellente qualité.

Les *cuisines* sont aussi bien installées et bien tenues. Le menu est le même que partout. Les prisonniers reçoivent le thé et le sucre, ce qui est un réel avantage très apprécié.

La *cantine*, spacieuse et propre, est tenue par des prisonniers. La recette ordinaire est de 250 roubles par jour. Il s'y débite quotidiennement 500 paquets de tabac de 100 grammes (à raison de 7 copeks le paquet) et plus de 3,000 cigarettes. On y trouve du pain blanc, du chocolat, des saucisses, du café, des biscuits, du beurre et divers autres articles.

L'état sanitaire du camp a été extrêmement mauvais de janvier à mai 1915, en raison d'une violente épidémie de typhus exanthématique. Plus de la moitié de l'effectif du camp a été contaminé; la mortalité s'est élevée à 35 % environ; il se serait produit plus de 3,000 décès.

Grâce à des mesures énergiques, l'état sanitaire s'est beaucoup amélioré, il est actuellement très satisfaisant.

Le *lazaret* du camp, terminé depuis deux mois, est un édifice bien construit, plus grand et plus haut qu'une baraque. Les malades y sont installés sur deux étages de treteaux, mais vu la hauteur des salles, le cube d'air est suffisant. Bon éclairage et bonne température. Salle de bains avec deux baignoires.

Le lazaret affecté aux maladies non épidémiques compte 200 malades (tuberculoses, pneumonies, bronchites, néphrites, rhumatismes, etc.) Le service est assuré par un médecin russe, trois médecins et six étudiants en médecine autrichiens. Les 31 infirmiers sont tous de race slave. Le linge

serait changé toutes les trois semaines. Les maladies contagieuses sont dirigées sur l'hôpital militaire d'évacuation n° 148. Environ 80 malades prisonniers : 15 varioles, 10 typhus exanthématiques, 20 fièvres typhoïdes, 12 dysenteries, 3 érysipèles, etc.

Les cas chirurgicaux sont envoyés à l'hôpital d'évacuation n° 146 en ville.

L'hôpital de district reçoit les malades prisonniers du camp de la ville; deux médecins y assurent le service.

En résumé, les conditions sanitaires sont maintenant bonnes, les médecins se plaignent seulement de l'insuffisance des médicaments.

## 17. Tomsk.

11-13 janvier 1916.

La ville de Tomsk, la plus grande de la Sibérie occidentale, jouit d'un climat rigoureux, mais salubre en raison des vastes forêts au voisinage desquelles elle a été construite.

Nous avons visité dans cette localité trois camps et un hôpital de prisonniers.

I. *Camp des anciennes casernes d'artillerie.* — Huit vieux bâtiments, d'aspect plutôt misérable, à un rez-de-chaussée, entourant un préau rectangulaire, servent de cantonnement à 800 prisonniers autrichiens slaves. Ce sont des Tchèques, des Slovaques, des Slovènes et des Polonais. Les salles sont petites, basses; les prisonniers installés sur deux étages de tréteaux; la température est bonne, mais l'aération réellement insuffisante.

Un seul petit vasistas sert çà et là à la ventilation de deux salles, dont les fenêtres sont mastiquées, comme c'est l'usage en Sibérie.

Les prisonniers se sont plaints de cette atmosphère lourde et renfermée. Certaines salles ont une lampe à pétrole. Par endroits, en particulier dans les corridors, la toiture n'est pas étanche.



*Préau.* — Les prisonniers ont toute liberté de se promener dans le préau long de 100 mètres et large de 20.

*Eau.* — Les anciennes casernes sont reliées au système de canalisation de la ville. Les prisonniers se lavent dans des seaux placés dans la cour. Ils sont conduits au bain de la ville toutes les deux ou trois semaines. Une petite buanderie (8 seaux) est installée dans le camp.

*Services divers.* — La cuisine est bien installée; aucune plainte concernant la nourriture; une cantine, bien pourvue, est très fréquentée par les prisonniers; le produit des ventes se monte à 20 roubles par jour. Les vêtements, le linge et les souliers sont en meilleur état ici qu'ailleurs; cela provient du fait qu'un certain nombre de prisonniers sont arrivés récemment des camps des environs de Wladiwostok (Nikolsk-Ooussouvisk, Skotowo et Khabarowsk) où ils ont touché des effets de lingerie à leur départ; d'autres prisonniers, ayant gagné un peu d'argent aux travaux des champs où ils ont été employés pendant la bonne saison, ont pu s'acheter de nouveaux effets ou de nouveaux souliers.

*Travail.* — Les prisonniers se sont, en général, déclarés satisfaits de leur traitement dans les villages, où ils entretenaient de bons rapports avec les paysans chez lesquels ils logeaient. Ils recevaient de 0.50 K. à 0.80 K. par jour.

Actuellement, les prisonniers ne sont astreints à aucun travail, à part le balayage de la neige dans le préau.

*Secours religieux.* — Les prisonniers sont conduits le dimanche à l'église.

*Etat sanitaire.* — Le camp n'est pourvu que d'un ambulatorium, auquel est attaché un médecin russe et un autrichien. Il se présente une quarantaine de malades par jour à la visite (cas légers, congélation, etc.) Les malades sérieux sont dirigés sur un des hôpitaux de la ville (voir plus loin).

*Officiers.* — Une dizaine d'officiers sont logés dans une maisonnette voisine. Ce sont tous des Slaves. Leur cuisine, dont le budget est administré par un officier responsable, leur revient à 18 roubles par mois à chacun.

A part les regrets formulés sur la perte du régime d'en-

tière liberté qui date du mois de mai 1915, ils se sont déclarés satisfaits de leur situation présente. Ils ont trouvé de la lecture en ville, où ils peuvent se rendre, escortés d'une sentinelle, avec l'autorisation du chef de camp.

26 séminaristes polonais, incorporés dans l'armée autrichienne comme sanitaires, sont logés dans une salle voisine. Le prêtre lithuanien de la ville s'est occupé d'eux, leur fournissant des secours d'abord, du travail ensuite. Quelques-uns sont occupés dans une typographie. Ils touchent la nourriture de la troupe. Nous avons fait des démarches à Pétrograde en leur faveur.

II. *Nouveau camp de concentration.* — Etabli aux abords immédiats de la ville, sur des terrains vagues, voisins des nouvelles casernes, c'est un des meilleurs camps que nous ayons visités en Sibérie.

L'effectif du camp était lors de notre visite de 2,985 hommes, presque tous appartenant à l'armée austro-hongroise.

*Logement.* — Vingt baraques, disposées sur plusieurs rangs, sont du type ordinaire, six d'entre elles étaient occupées par les prisonniers; une partie par des troupes russes.

Solidement construites, à doubles parois, les baraques comportent à l'intérieur les deux étages de tréteaux habituels. Dix fourneaux donnent une température suffisante; bonne aération par six prises d'air sur le toit; on peut en outre ouvrir un vasistas à presque chaque fenêtre. Chaque baraque est éclairée le soir par deux ou quatre lampes à pétrole. La seule critique à adresser à ces baraques est leur encombrement.

Les *latrines* sont bien construites, à fosses cimentées, nettoyées régulièrement; l'espace entre les baraques est moins considérable que dans les autres camps, mais propre et bien tenu.

La question de l'eau est résolue ici d'une façon très satisfaisante; une canalisation spéciale amène l'eau aux cuisines et à l'établissement de bain du camp. Ce dernier est remarquablement bien aménagé; vestiaire, salle de bain et bain de vapeur sont des pièces spacieuses dont la propreté est excellente; 150 hommes peuvent s'y baigner en une heure

de temps. Le tour revient chaque semaine. Une buanderie attenante est également bien installée. Une prise d'eau est placée à côté de la remise de la pompe à incendie; un veilleur fait le guet jour et nuit sur une tourelle.

Les *cuisines*, au nombre de six, sont spacieuses; deux robinets extérieurs fournissent régulièrement de l'eau chaude pour le thé et le lavage de la vaisselle.

Une *cantine*, bien montée, fait environ 80 roubles d'affaires par jour; on y vend, entre autres, 400 kilogs de pain blanc par jour.

Une *boulangerie*, très vaste, est installée au dehors du camp, elle compte 10 fours. Les boulangers qui recevaient auparavant 3 roubles par mois, se sont plaints de ne plus recevoir de traitement ces derniers temps.

De petits *ateliers* sont installés dans une baraque. Les 32 cordonniers ont confectionné ces derniers six mois 800 paires de chaussures, outre les réparations. 34 tailleurs ont fait le dernier mois plus de 2,000 chemises, une centaine de caleçons ainsi que des réparations d'uniformes.

Le *linge* est distribué de préférence au départ des prisonniers transférés dans un autre camp. Plusieurs prisonniers se sont plaints de n'en avoir pas encore reçu. Les prisonniers ne sont astreints à aucun *travail*.

Il faut noter les *plaintes* de quelques volontaires d'un an (Einjährige) qui sont logés et traités comme la troupe.

Pas de plaintes particulières sur la nourriture, à part l'exiguité de la ration de viande et les réclamations habituelles au sujet de la correspondance, des paquets et envois d'argent, de même celles concernant la vermine.

III. *Camp de baraques terrées (Zemlianki)*. — Ce camp, contigu au précédent, mais avec une administration séparée, se compose de six baraques du type dit Zemlianki. Ces baraques, dont trois sont malheureusement encore occupées par des prisonniers, constituent des logements très insuffisants en raison de l'obscurité, de l'humidité et du manque d'air. Les baraques que nous avons visitées étaient suffisamment chauffées (six fourneaux), mais le toit pas étanche et la vermine abondante.

Nous avons attiré l'attention de l'autorité compétente sur l'évacuation souhaitable de ces Zemlianki. La plus grande partie des installations du camp précédent servent aux prisonniers de celui-ci.

*Conditions sanitaires.* — Chacun de ces deux camps est pourvu d'un ambulatorium, auquel est attaché un médecin autrichien et qui est fréquenté par une trentaine environ de malades par jour.

Le lazaret du camp est un bâtiment neuf, en bois, de construction solide. Ses trois salles hospitalisent environ 150 malades. Cube d'air moyen 7 à 8 mètres. Les malades sont établis sur deux étages de tréteaux. La température des salles est bonne, et l'aération suffisante. Le lazaret contient, en outre, une salle de bains pourvue de deux baignoires, une pharmacie, une cuisine attenante, toutes bien aménagées. « Cachas » divers, à l'orge, au millet, au froment, etc. Une étuve à désinfecter les vêtements fonctionne maintenant régulièrement. Le lazaret est réservé aux maladies non contagieuses (pneumonies, tuberculoses, rhumatismes, etc.) Les malades d'autres catégories sont dirigés sur l'hôpital des maladies infectieuses de la ville. Soixante prisonniers y étaient alors en traitement (typhus exanthématique, fièvre typhoïde, etc.) Le lazaret est desservi par un médecin autrichien.

Un *hôpital de 230 lits pour non infectieux* est en outre réservé en ville aux prisonniers. C'est un bâtiment d'école, spacieux, clair et propre. Un médecin russe, un autrichien, cinq sanitaires autrichiens et des dames volontaires y prodiguaient des soins à quarante malades seulement.

Huit tuberculeux devaient être incessamment échangés comme invalides.

Une salle du rez-de-chaussée était réservée aux civils russes.

En résumé, les différents camps de Tomsk présentent des installations et des conditions sanitaires satisfaisantes, sauf les Zemliankis qui devraient être évacués.

18. Krasnoïarsk.

16 janvier 1916.

A 5 kilomètres environ de la ville de Krasnoïarsk s'élève, sur un vaste plateau sans arbres, la ville militaire (voïenny gorodok). Après avoir franchi le fleuve Yenisseï et monté une côte escarpée, on aperçoit une agglomération de bâtiments en briques rouges occupant un espace considérable. Ce sont les casernes des troupes russes de la garnison de Krasnoïarsk. Une partie de ces casernes étant inoccupée a été assignée comme logement aux officiers prisonniers. En outre, on a construit à l'extrémité du camp un grand nombre de baraques.

Le *camp* compte 14,180 prisonniers, dont environ 2,000 étaient absents lors de notre passage, soit pour travaux, soit pour déplacement. Les prisonniers présents se répartissent de la manière suivante :

Officiers : Autrichiens	806
Hongrois	1,376
Juifs	174
Slaves	3
Roumain	1
Italien	1
Total	<u>2,361</u>
Médecins: Autrichien	1
Hongrois	6
Juif	1
Roumain	1
Italien	1
Etudiants en méd. : Autrichiens	10
Hongrois	3
Juifs	2
Soldats : Autrichiens	2,805
Hongrois	4,916
Juifs	51

Slaves	37
Roumains	17
Italiens	10

En tout, armée austro-hongroise : 10,222

Armée allemande :

Officiers	117
Médecins	2
Ecclésiastique	1
Soldats allemands	1,670
Alsacien	1

Total 1,792

Armée turque :

Officiers	178
Médecins	9
Ecclésiastiques	3
Soldats	98

Total 288

Le camp compte en outre un nombre notable de prisonniers civils :

Allemands : Hommes	506
Femmes	27
Enfants	22
Turcs : Hommes	9

Nous commençons notre visite par les logements des *officiers*. Ce sont de bonnes chambres, hautes, claires, mesurant au moins 4 mètres sur 5. Dans chaque chambre il y a quatre lits. Les lits seuls sont fournis par l'administration; le reste du mobilier est acquis par les officiers eux-mêmes. Toutes les chambrées sont propres et bien tenues : quelques-unes sont ornées de tapis, de gravures, de cartes, d'aquarelles, etc. On voit également beaucoup de livres, d'instruments de musique, de jeux. Les officiers ont leur cuisine particulière où leurs ordonnances leur préparent leurs repas, mais la plupart d'entre eux prennent leur repas dans la cantine-res-

taurant. Nous n'avons recueilli aucune plainte, ni sur le logement, ni sur la nourriture. Les réclamations ont surtout porté sur les restrictions récemment apportées à la liberté de circulation. Les courses en ville ne se font plus que sur autorisation.

Les *soldats prisonniers* sont logés en partie dans les casernes, en partie dans les baraques. Les chambrées des casernes sont longues, à plafond élevé, à ventilation constante et à grandes fenêtres. Il y a des W.-C. et des lavabos très convenables.

Les *narys* sont propres, à deux étages. Beaucoup de soldats ont des coffres pour leurs effets, d'autres des corbeilles ou des sacs.

Les *baragues* ou *zemlianki* sont au nombre de 60 dont 12 seulement sont actuellement occupées. Leur construction est excellente. L'air et la lumière sont largement suffisants, la distribution est commode — plancher de bois, narys à deux étages, tambours aux portes. — Chaque baraque a un W.-C. bétonné, proprement tenu, et une salle spéciale pour les lavabos. Les prisonniers que nous voyons dans les baraques, en train de dîner, se déclarent satisfaits de leur logement et de leur *nourriture*.

Il y a 11 *cuisines* pouvant desservir chacune de 700 à 1,000 hommes. Le service est fait par les prisonniers. Le menu et les portions sont comme partout. On se plaint toujours de la diminution de la ration de viande. Les mercredis et les vendredis on ne donne pas de viande.

Les deux *boulangeries* sont très vastes, propres et bien soignées. Le travail est fait par des équipes de prisonniers qui se relaient toutes les six heures. L'activité et le bon ordre qui règnent dans ces cuisines et dans ces boulangeries font plaisir à voir. On construit actuellement une troisième boulangerie.

La *cantine-magasin* est tenue par un concessionnaire. Les prix sont fixés par l'administration du camp et affichés dans le local. L'affluence des clients était telle qu'il ne nous fut pas possible d'obtenir des données statistiques sur le roulement d'affaires.

Une innovation que nous n'avons vue qu'à Krasnoïarsk et qui nous paraît excellente, ce sont les « Cafés ». Une baraque spéciale est affectée à un établissement tenu par un concessionnaire qui vend du thé, du café et des pâtisseries. La salle est propre, joliment ornée, les meubles, tables, chaises, buffets sont des plus convenables. Une seconde baraque, située plus loin, est réservée pour les soldats. Nous y avons pris d'excellent café avec des gâteaux. Les soldats paraissent apprécier beaucoup cet établissement.

Les *réfectoires des officiers* occupent des bâtiments spéciaux dans les casernes. Ce sont de véritables restaurants. Dans de vastes salles, très claires, on sert le menu du jour, auquel on peut à volonté ajouter les extras qui garnissent le buffet. Comme boisson, on débite du thé, du café et des sirops. La cuisine est excellente et préparée par des cuisiniers choisis parmi les prisonniers. Tout le service est bien fait. Dans le réfectoire n° 2, une salle à part est réservée aux simples soldats. Il nous a paru qu'au camp de Krasnoïarsk l'alimentation, soit pour les officiers, soit pour les soldats, était entièrement satisfaisante. Du reste, la bonne mine des habitants du camp nous a agréablement frappés.

Il en est de même pour le *linge* et les *vêtements*. Les soldats sont bien mis et propres. La chambre de désinfection contient deux fours pouvant désinfecter chacun 70 complets à la vapeur sous pression. Le *bain* est aussi remarquable par ses vastes proportions que par sa bonne installation. Il y a une chambre-vestiaire, une chambre pour le lavage, une chambre pour le bain de vapeur. 300 hommes peuvent être baignés et lavés simultanément, pendant que leur linge passe à la désinfection. Il y a deux banias semblables et une troisième réservée aux officiers. Tout le service d'*hygiène* est parfaitement installé.

Il y a au camp un prêtre catholique allemand, M. Joseph-Clément Meyer, aumônier militaire. Il célèbre le *culte* dans une baraque arrangée à cet effet. Il nous dit qu'il y a environ 11,000 catholiques au camp et qu'il est surchargé de travail.

Quant aux *conditions sanitaires*, une épidémie de typhus



exanthématique a éclaté en hiver 1914-15; 1,500 soldats, 25 officiers et 10 médecins en sont morts (mortalité 35 à 40 %). Actuellement, les conditions sanitaires sont satisfaisantes, grâce à l'installation d'une grande étuve à désinfection et d'une vaste salle de bains, à l'aménagement de laquelle les officiers prisonniers ont contribué volontairement. Les différents services du lazaret sont bien organisés, sous la direction du médecin-chef D<sup>r</sup> Fiweger. Six médecins autrichiens et deux allemands prodiguent des soins aux 400 malades hospitalisés. En outre, huit autres médecins autrichiens sont attachés aux différents ambulatoriums : chirurgical, vénérien, oto-rhino-laryngologique et odontologique.

A part les cas ordinaires, il faut mentionner une cinquantaine de cas de scorbut. Les prisonniers ont été vaccinés l'an dernier contre la variole.

Le service chirurgical est pourvu d'une salle d'opérations bien tenue.

Le linge des malades est lavé séparément une fois par semaine.

Les cas contagieux sont dirigés sur l'hôpital de district situé en ville. Ce dernier, vaste établissement à plusieurs pavillons, comptait, lors de notre visite, 140 malades prisonniers, traités par 3 médecins autrichiens, 1 étudiant en médecine autrichien et 21 sanitaires. Dans une salle spéciale, 14 typhus exanthématiques, quelques fièvres typhoïdes et récurrentes y faisaient pour la plupart leur quarantaine de convalescence.

La cuisine du lazaret est bien préparée, au dire des infirmiers eux-mêmes, qui en bénéficient.

Les médecins habitent en ville; en rue, ils doivent être escortés d'une sentinelle.

*En résumé*, le camp de Krasnoïarsk présente actuellement une très bonne installation et des conditions sanitaires satisfaisantes.

---

### Internés civils.

Malgré leur désir, les Délégués du Comité international ont dû renoncer à étendre leur enquête personnelle aux internés civils. Nous ne voudrions toutefois pas passer ici cette question tout à fait sous silence, le sort des internés civils méritant, tout comme celui des prisonniers militaires, de retenir la sérieuse attention des gouvernements et des sociétés de la Croix-Rouge. Chez tous les belligérants, du reste, les commissions de prisonniers des Croix-Rouges, d'accord avec les autorités compétentes, n'ont pas tardé à faire participer les internés civils aux mesures prises en faveur des prisonniers militaires et une « section civile » a dû être créée à cet effet à l'Agence internationale de Genève.

Les quelques renseignements recueillis par l'un de nous<sup>1</sup> à ce sujet l'ont été auprès de l'Ambassade des Etats-Unis à Pétrograd, auprès de missions rencontrées en voyage et auprès de comités de secours.

Il n'existerait pas en Russie de camps d'internés civils; ces derniers sont confinés un peu partout dans ce vaste empire, en particulier dans les villes et villages de la Russie orientale (surtout dans le Gouvernement d'Orenburg) et en Sibérie (surtout à Tobolsk, Irkoutsk et en Sibérie orientale). Le fait que les étrangers appartenant aux nations ennemies ne sont pas internés comme ailleurs dans des camps ou dans des dépôts de concentration (comme en France et en Allemagne) ou simplement confinés dans leur résidence antérieure (comme en Autriche-Hongrie), mais déportés, leur assure sans doute une liberté relative, mais les livre d'autre part aux aléas de situations parfois critiques, et le sort de beaucoup d'entre eux serait rendu très précaire. Moins malheureux sans doute sont ceux qui habitaient antérieurement la Russie, en connaissaient la langue et y avaient des rela-

<sup>1</sup> Docteur F. Ferrière.

tions; mais autre chose est de ceux qui étaient de passage en Russie au début de la guerre et en ignorent la langue; ceux-ci, plus ou moins abandonnés, ont parfois cruellement souffert.

Une autre catégorie d'internés civils, ceux qui ont été capturés sur le territoire des hostilités ou dans les villes conquises (en particulier Przemysl), mieux partagés peut-être à certains égards, sont assimilés aux prisonniers de guerre et internés avec eux dans des camps de concentration où nous en avons rencontré un grand nombre. Parmi ceux-ci, comme parmi les autres, se trouvent beaucoup de vieillards et d'indigents totalement privés de ressources.

Le traitement auquel sont soumis les internés civils déportés et dispersés dans nombre de localités de Russie et de Sibérie varie beaucoup, en ce qu'ils dépendent surtout des autorités locales. Dans la règle, le gouvernement leur alloue, nous a-t-on dit, 9 copeks par jour pour leur entretien; dans la pratique, il y aurait beaucoup de plaintes quant à la distribution et quant à l'emploi de ce secours, qui ne serait souvent pas suffisant aux besoins de ces malheureux.

L'arrivée de groupes de confinés dans les localités auxquelles ils sont attribués causerait souvent des difficultés diverses avec les populations ou avec les autorités locales. Un certain arbitraire présiderait trop souvent à leur transport ou à leur installation. Suivant les localités ils sont ou ne sont pas employés à des travaux; si dans certains endroits la population ou les autorités leur en fournit et les indemnise pour cela, dans d'autres la police aurait interdit de leur en donner, ou l'imposerait à des conditions sévères sous peine de déportation dans des localités plus éloignées encore et plus dénuées de ressources.

Quelle que soit la valeur qu'on puisse accorder à ces dires, difficiles à contrôler sans doute, il semble résulter pourtant des renseignements que nous avons pu recueillir, que la majorité des confinés civils seraient dans une situation plus ou moins critique.

L'Ambassade des Etats-Unis, chargée des intérêts des Austro-allemands en Russie, leur a fait distribuer des se-

cours; actuellement de grands efforts sont faits à cet égard, mais ils sont loin d'être suffisants. En vue de l'organisation de cette assistance, il s'est formé dans presque tous les Gouvernements de Russie d'Europe — et la chose est aussi en voie d'organisation en Sibérie — de petits comités, composés de confinés civils qui remplissent les fonctions d'hommes de confiance. Ces comités officieux reçoivent des secours en argent, soit de l'Ambassade américaine directement, soit par l'intermédiaire des Consuls américains (Moscou, Rostow, Wladiwostok, etc.), ou danois (Omsk) et les répartissent selon les besoins. Là où les comités n'ont pu être organisés, les secours sont remis aux autorités civiles russes, qui les distribuent aux internés nécessiteux contre récépissé. Dans certains endroits, les internés civils sans travail reçoivent une allocation (de secours) de 20 roubles par mois et par homme, 40 roubles pour un ménage et 5 roubles par enfant.

Jusqu'ici plus de trois millions de roubles, nous a-t-on dit, ont été distribués aux confinés civils par l'intermédiaire de l'Ambassade des Etats-Unis; mais cette somme est loin d'être suffisante. Deux délégués américains, envoyés par un comité de secours résidant à Tien-tsin, en Chine, parcourent actuellement la Sibérie orientale. Nous avons rencontré l'un d'eux, il nous a confirmé l'importance de sa tâche. « Nous devrions, nous a-t-il dit, être au moins dix délégués pour distribuer des secours en Sibérie, vu l'immensité du pays, l'extrême éparpillement des confinés dans des villes et des villages très éloignés de la ligne de chemin de fer, et l'urgence de porter secours à ces malheureux. »

En février 1915, le Gouvernement russe aurait autorisé un rapatriement partiel des internés non mobilisables (femmes, enfants, vieillards), mais cette autorisation n'aurait été connue dans beaucoup de localités que très tardivement, par suite des lenteurs administratives; un certain nombre d'Austro-Allemands du reste, sans attache avec leur patrie, auraient préféré rester en Russie.

Il serait très désirable qu'ici, comme ailleurs, un accord pût intervenir, sans retard, entre les Gouvernements intéressés, pour le rapatriement de toutes les catégories de civils

inaptes à tout service militaire; jusque-là le bienveillant intérêt du Gouvernement et l'aide des sociétés de secours seront nécessaires pour ces malheureux plus désarmés souvent que les prisonniers militaires contre les privations de la captivité.

Non moins intéressants sont les centaines de mille réfugiés, provenant des territoires russes et polonais occupés par les armées austro-allemandes, et refoulés vers la Russie orientale et en Sibérie. La grande majorité de ces malheureux sont aussi dépourvus de ressources que les confinés, et leur sort appelle toute l'attention et la sollicitude des sociétés de secours de la Russie; nous en avons rencontré un grand nombre tout le long de notre voyage et nous ne doutons pas que l'amélioration de leur sort malheureux n'ait attiré et ne continue à attirer la sérieuse attention des autorités compétentes et des œuvres charitables.

### Secours aux prisonniers de guerre.

Nous ne saurions passer tout à fait sous silence, non plus, les œuvres entreprises pour porter secours aux prisonniers de guerre. Différents intermédiaires ont été mis en action pour la réalisation de ce but.

I. Des *délégations américaines* ont, dès le début, réparti des secours dans les camps de Sibérie, surtout des secours en espèces en les remettant soit à l'autorité militaire du camp, soit à un consul, soit plus rarement à un homme de confiance choisi parmi les prisonniers.

Actuellement, outre les missions envoyées par l'Ambassade des Etats-Unis de Pétrograde, des délégués américains venus de Tien-tsin, en Chine, où est organisé un comité spécial de secours, parcourent les camps de la Sibérie orientale. Ils répartissent des secours en espèces et en nature.

II. Des *délégations suédoises*, organisées par la Croix-

Rouge de ce pays, se sont chargées de répartir des vêtements chauds et des dons (*Liebesgaben*) envoyés aux prisonniers de guerre par les Gouvernements allemand et autrichien.

En janvier 1916, 7 trains de 24 wagons chacun, avaient déjà été expédiés dans les principaux camps de Sibérie; 10 nouveaux trains devaient être encore organisés, vu l'urgence des besoins.

Les effets de lingerie et les vêtements chauds (chandails, couvertures, chaussures, uniformes, etc.), envoyés par centaines de mille, sont transportés par mer de Stockholm à Mantyluoto en Finlande; des trains ont été mis à disposition par les autorités russes.

III. Des *délégations danoises*, accompagnées par des sœurs allemandes et autrichiennes, ont réparti dans chaque camp, le plus souvent de la main à la main, des secours en argent (de 1 à 2 roubles généralement par prisonnier dans les camps, de 3 à 4 roubles pour les malades) et ont remis en outre des sommes à des hommes de confiance (officiers ou médecins), en particulier pour l'achat de médicaments.

Ces secours sont loin d'être suffisants et dans bien des camps les prisonniers ne sont pas encore munis des vêtements chauds nécessaires pour affronter les froids sibériens.

IV. Notons, à titre de renseignement, l'institution dans certaines villes (Kourgan, etc.), de petits cercles de bienfaisance privés, destinés à distribuer des secours aux prisonniers de race slave (polonais, tchèques). Ces comités ont été organisés grâce à la générosité de personnes russes.

V. Mentionnons enfin, pour être complets, l'initiative charitable d'officiers prisonniers qui, dans certains camps, se sont cotisés, en y consacrant une partie de leur solde, pour améliorer le sort de leurs soldats co-détenus; ces sommes ont été employées à l'achat de médicaments, de linge, à l'amélioration de la nourriture, à la création de salle de bains, etc.

Le *Comité de secours aux prisonniers de guerre*, institué à Pétrougrade par les soins de la Croix-Rouge russe, n'avait été organisé au début qu'en faveur des prisonniers de guerre russes en Allemagne; il s'occupe depuis quelque temps éga-

lement des Austro-Allemands en Russie. Une section de ce comité a été créée à Moscou. Le comité de Pétrograde est surtout en rapport avec la Croix-Rouge suédoise, et la section de Moscou avec la Croix-Rouge danoise.

Un fonds de roulement de 5,000 roubles existerait à Moscou pour les prisonniers allemands en Russie. Le Gouvernement autrichien n'aurait remis encore aucun fonds à ce comité pour ses ressortissants.

Il existerait de même un fonds de roulement au comité de Copenhague pour les prisonniers russes en Allemagne.

Les distributions de secours se font de cette manière très rapidement, car les ordres de payer se donnent télégraphiquement.

La Conférence de Stockholm, qui a discuté cette intéressante question des comités de secours, a émis le vœu que des sections de ce Comité soient instituées dans plusieurs villes de Russie d'Europe et d'Asie, de même qu'à Berlin.

Il faut souhaiter que les efforts accomplis dans ce sens soient le plus tôt possible couronnés de succès.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
I. Introduction . . . . .	3
II. Considérations générales . . . . .	6
Première partie. — Rapport général . . . . .	11
1. Logement . . . . .	11
2. Couchage . . . . .	17
3. Installations accessoires . . . . .	19
4. Nourriture . . . . .	25
5. Eau . . . . .	32
6. Propreté. Linge. Vêtements . . . . .	33
7. Travail . . . . .	38
8. Traitement. Etat moral. Cultes . . . . .	43
9. Situation des officiers prisonniers . . . . .	48
10. Etablissements et personnel sanitaires . . . . .	53
11. Etat sanitaire . . . . .	59
A. Considérations générales. . . . .	59
B. Maladies infectieuses épidémiques . . . . .	61
C. Maladies infectieuses non épidémiques. . . . .	66
D. Maladies non infectieuses . . . . .	67
E. Affections chirurgicales et dermatologiques . . . . .	68
F. Affections tropicales . . . . .	69
G. Morbidité . . . . .	69
H. Mortalité. . . . .	70
I. Conclusions . . . . .	70
12. Correspondance. . . . .	71
A. Correspondance adressée aux prisonniers. . . . .	71
B. Correspondance adressée par les prisonniers . . . . .	75
C. Colis postaux . . . . .	77
D. Envois d'argent . . . . .	77
Deuxième partie. — Rapports spéciaux. — Visites des camps et lieux de concentration . . . . .	81



	Pages
1. Nijni-Novgorod . . . . .	82
2. Samara . . . . .	86
3. Totzki . . . . .	90
4. Orenbourg . . . . .	93
5. Tachkent . . . . .	96
6. Troitzky . . . . .	104
7. Samarcande . . . . .	104
8. Merv . . . . .	107
9. Krasnovodsk . . . . .	110
10. Askhabad (Ak-Tépé) . . . . .	112
11. La Horde d'Or . . . . .	114
12. Khodjent . . . . .	116
13. Andijan . . . . .	118
14. Omsk . . . . .	120
15. Ichim . . . . .	126
16. Novonicotaevsk . . . . .	129
17. Tomsk . . . . .	133
18. Krasnoïarsk . . . . .	140
Internés civils . . . . .	145
Secours aux prisonniers de guerre . . . . .	148

---